FRIENDS OF
THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
AT WILMINGTON, INC.

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Georges Courteline

Chroniques

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Œuvres Complètes
de
Georges Courteline

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10

50 exemplaires sur Hollande numérotés de 11 à 60

200 exemplaires sur Arches numérotés de 61 à 260

1240 exemplaires sur Vergé Navarre numérotés de 261 à 1.500

Plus 50 exemplaires de Chapelle, sur vergé Muller lettrés de A à Z de a à z

N° du présent exemplaire : 1448

Edition établie sous la Direction
de l'auteur par M. Diamant-Berger.

LES ŒUVRES COMPLÈTES

de

Georges Courteline

Chroniques

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

WILLIAM MADISON RANDALL LIBRARY UNC AT WILMINGTON

PQ2625
.O 7677
1925
v.12

Chroniques

110695

Note des Editeurs

Les Chroniques publiées dans ce volume ont paru dans les colonnes des Petites Nouvelles Quotidiennes *en 1884 et en 1885.*

M. Georges Courteline estimait qu'elles ne méritaient pas de prendre place dans l'édition définitive de son œuvre.

Nous pensions au contraire qu'elles présentaient, entre autres intérêts, celui de nous faire connaître sa première manière.

M. Georges Courteline, sans vouloir se rendre à nos arguments, a bien voulu nous permettre de présenter, sous notre responsabilité, ces articles de sa jeunesse.

Nous sommes persuadés qu'on nous saura gré de lui avoir quelque peu forcé la main afin que rien de lui ne demeure inconnu.

M. D-B.

L'Enfant martyr

7 mars 1884

J'aime bien la réponse faite dernièrement à Ignotus, du *Figaro*, par cette brute, qui, en plein jour et en pleine rue, rouait de coups une toute petite fille :

— De quoi vous mêlez-vous, est-ce que ça vous regarde? D'abord, j'ai bien le droit de la battre. Elle est à moi.

Quand je dis que j'aime cette réponse, c'est une manière de parler. Il y a des choses que j'aime mieux que ça.

Mais comme logique, c'est renversant.

C'est exactement comme si, rentrant chez moi, je flanquais toute ma chambre à coucher par la fenêtre, sous prétexte qu'elle m'appartient. Et encore ce serait mon droit, tandis que j'ignore jusqu'à quel point un enfant, à quelque sexe qu'il appartienne, peut être assimilé à un objet mobilier et facilement remplaçable, d'autant que les enfants ne se rempla-

cent pas toujours avec autant de facilité qu'on pourrait le croire à vue de nez.

Cette question des bébés odieusement martyrisés par les auteurs de leurs jours, préoccupe une bonne partie de la presse parisienne qu'ont émue plusieurs faits signalés, ces derniers temps, à l'indignation publique, et M. Henry Second, de *la France*, envisageant le rôle joué par les voisins dans les scènes de cette nature. paraît croire à leur intervention immédiate, au moins la plupart du temps.

Cette confiance dans la sensibilité de ses contemporains, est, chez M. Henry Second, l'indice d'une âme généreuse, mais accessible à l'erreur.

Nous la connaissons l'histoire des voisins.

Je me vois encore, tout gamin, dans une pièce où se trouvaient quatre personnes, dont deux hommes, tandis que dans le logement voisin, séparé de nous par une mince cloison, un individu mal élevé administrait à la compagne de sa vie une de ces raclées mémorables qui font époque dans la vie d'une femme. Ce que la malheureuse hurlait, vous le pensez! Eh! bien, que croyez-vous que firent les quatre personnes, dont deux hommes? Mon Dieu! ils demeurèrent stupides, comme le héros de Corneille, pâles d'effarement, s'entre-regardant avec des yeux hagards et répétant à tour de râle, d'une voix affaiblie par l'émotion:

— Tape-t-il! Tape-t-il!

De ce jour-là, j'ai été fixé.

Cette bonne opinion que je me suis faite des autres ne m'est d'ailleurs pas exclusivement personnelle, et j'ai l'honneur de la voir partagée par quelques-uns de mes confrères, entre autres par

M. Gramont, qui, dans *l'Intransigeant* d'hier, se montre sévère, mais juste.

Je crois bien, dit-il qu'en l'espèce, le rédacteur de *la France* se fait des illusions sur l'égoïsme de la majorité des mortels. Je ne crois pas qu'il soit possible de fixer

...Le lieu, le point, la borne où cesse
La lâcheté publique et l'humaine bassesse.

Cette hypothèse; — personne n'intervenant — tous les voisins assistant au martyre d'un bébé, sans se déranger, de peur de s'attirer du " désagrément ", — cette hypothèse est au contraire fort plausible, nombre de faits l'ont prouvé. En bien des procès intentés à d'aimables parents qui avaient fait de leurs enfants des martyrs, il a été établi que, dès longtemps, les voisins étaient instruits des sévices exercés contre les pauvres petits, et s'étaient toujours contentés d'un apitoiement platonique.

9 mars 1884

J'ai cité le *Journal d'un Flâneur*, un des ouvrages les plus charmants et les plus personnels du pauvre Jules Noriac. Calmann-Lévy vient de lui donner un pendant par la publication posthume de *Paris tel qu'il est*.

Rien de triste comme ces éclats de rire derrière lesquel il y a un mort.

Voilà près de quinze mois que Noriac est enterré

et je sens encore sur ma main la pression à peine sensible de cette main qu'on ne pouvait plus serrer sans faire pousser des hurlements à ce mourant qui agonisa plus de deux années; j'ai sous les yeux cette tête autrefois si charmante et disparue toute entière dans l'ignominie repoussante de la plaie; j'entends cette voix devenant de plus en plus insaisissable à mesure que les dents, les unes après les autres, tombaient avec la gencive.

C'est dans cet état que Noriac, en pleine possession de son esprit et demeuré au milieu de son supplice le bavard éblouissant du café de Suède, continuait à faire des mots et à conter ses souvenirs charmants de boulevardier aux rares fidèles de la maison.

Voici l'histoire qu'il me conta, quelques journées avant sa mort.

Ayant sur beaucoup d'hommes de sa génération cette supériorité d'avoir aimé les vers, et sur beaucoup de poëtes d'aujourd'hui cette supériorité de n'en avoir jamais fait, il avait voué à Théophile Gautier une admiration sans bornes, et un beau jour, avec ce besoin d'expansion particulier aux jeunes gens, — Jules Noriac, à cette époque, n'était encore que Jules Cayron, — il éprouva le besoin d'exprimer au poëte le culte qu'il professait pour lui. Il se mit à l'œuvre, sua, trima, accoucha laborieusement d'une lettre bourrée d'épithètes sonores et de protestations de toutes les couleurs, et jeta le tout à la poste avec cette simple souscription, qui lui parut le dernier mot de la flatterie et du bon goût :

A Théophile Gautier
Auteur d'Albertus !

Puis il attendit : rien ne vint.

A quelques jours de là, muni d'une lettre d'entrée, il alla chez Arsène Houssaye, qui l'invita à déjeuner.

— Mais... dit Noriac.

— Pourquoi pas ? Justement, j'aurai Gautier : vous ferez connaissance à table.

Ce mot acheva de dissiper les hésitations de Noriac.

Dix minutes après, arrivée de Gautier; présentations; on se met à table.

— Au fait, dit Gautier brusquement, il vient de m'en arriver une bonne! Figurez-vous qu'il y a huit jours, je suis éveillé à six heures par un coup de sonnette effroyable. Furieux, je saute de mon lit, je cours ouvrir, je trouve le facteur!

— Une lettre chargée, dit Houssaye.

— C'est la première idée qui me vient, et naturellement ça me calme un peu. Je prends le pli, et qu'est ce que je vois? Une grande imbécile d'enveloppe, bête comme une oie, portant pour adresse : *A Théophile Gautier, auteur d'Albertus !* Vous pensez ma stupéfaction. "Ah ça, dis-je à l'homme des postes, comment savez-vous que cela est pour moi? Vous êtes donc un facteur littéraire?" Cet animal me répond : "Oui!" Ce que je l'ai flanqué dans l'escalier, lui et sa lettre, je n'ai pas besoin de vous le dire! quant à l'auteur de cette inepte plaisanterie, je l'engage à ne jamais se déclarer. Peut-on voir une brute pareille!

Noriac ne se déclara pas.

Les Animaux du Jardin des Plantes

15 *mars* 1884

La mauvaise mine des Parisiens est depuis trop

longtemps devenue proverbiale pour qu'on songe encore à s'en émouvoir; mais franchement, les gens de la rue Guy-Labrosse, de la rue Linné, de la rue Buffon, de toutes les rues, en un mot, qui avoisinent le Jardin des Plantes, sont arrivés à perdre toute mesure.

Et ça se comprend ces malheureux ne dorment plus.

Toutes les nuits, c'est une vie épouvantable; un charivari de beuglements, de glapissements, de hurlements, un concert à ne plus s'entendre de plaintes qui s'élèvent, se succèdent, se confondent et se prolongent jusqu'à l'heure matinale où, forcément, elles s'éteignent dans le réveil bruyant de Paris.

Comme de juste, au bout d'un certain temps, les habitants de la rue Guy-Labrosse, trouvant qu'ils en avaient assez, ont voulu, tout au moins en avoir le cœur net, Ils ont pris des informations, et, maintenant, ils savent à quoi s'en tenir.

C'est, purement et simplement, les bêtes du Jardin des Plantes qui crèvent de faim et qui réclament,

Ne pensez pas qu'on leur fasse faire maigre sous le prétexte du carême; ce serait absurde: elles ont une dispense. Non, c'est bien plus simple que cela; on ne leur donne pas de nourriture parce qu'on n'a pas le sou pour leur en acheter.

Voilà.

***

A bien envisager les choses, il serait difficile qu'il en soit autrement.

Et, en effet, si j'en crois Jean Frollo, la somme totale des crédits affectés au Muséum d'histoire naturelle n'atteint pas même un million. Or, il y a dix-neuf professeurs; cinquante-six aides naturalistes et préparateurs, un grand nombre d'employés: jardi-

niers, dessinateurs, bibliothécaires, commis de ménagerie, secrétaires, gardiens, garçons de laboratoire, mouleurs, etc. Les dépenses pour le matériel absorbent à elles seules une part considérable des crédits. Rien que pour le jardin et les serres, elles s'élèvent à cent mille francs!

En sorte que, tous frais payés, il reste chaque jour 3 fr. 75 pour l'entretien des animaux.

C'est peu.

Aussi ces pauvres bêtes se plaignent, et je n'ai pas le courage de les en blâmer. Plusieurs d'entre elles, qui sont déjà d'un certain âge, sont forcées de se livrer à la mendicité, et, indigne couronnement d'une carrière bien remplie, de tendre journellement la patte aux militaires et aux nourrices. D'autres, en quête d'emplois vacants et dont le besoin de manger réduit fort les exigences, mettent au service des amateurs, à des prix extrêmement modiques, les petits talents dont elles disposent.

Toutes parlent de se mettre en grève.

Qu'est-ce que nous allons devenir!

Cette singulière situation du Jardin des Plantes de Paris inspire de dures réflexions au journal *Le Petit Parisien*, qui profite de la circonstance pour tirer les oreilles au gouvernement.

Oh! dit-il, pour les choses utiles, indispensables, civilisatrices, l'argent manque toujours; mais qu'il s'agisse de la création de grosses sinécures ministérielles; qu'il soit question d'aventurer follement, dans des expéditions lointaines, le sang et l'honneur de la République; qu'il s'agisse de venir en aide aux loups-cerviers de la finance, avides d'aller exploiter les chemins de fer sénégalais, les crédits tunisiens plus ou moins fonciers, les pépites tonkinoises : oh!

alors, les millions surgissent comme par enchantement On n'a même pas besoin, pour les engager, de l'assentiment des contribuables et de leurs représentants; n'est-on pas assuré d'avance de trouver ces derniers toujours prêts à s'incliner dans les faits accomplis?

***

Si les animaux meurent de faim, on ne pourra pas, à moins d'y mettre beaucoup de mauvaise volonté, dire que les hommes meurent de soif. Paris est devenu la ville des marchands de vin, j'en appelle au souvenir de ceux qui, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, ont eu l'occasion de mettre le pied dehors. Une rue nouvelle s'ouvre-t-elle, immédiatement quatre marchands de vin sortis de terre y organisent une partie de quatre coins.

Ces quatre premiers marchands de vin sont aussitôt suivis de plusieurs autres qui, côte à côte et amicalement installés, s'emparent de chaque trottoir, en font leur propriété, et se chargent de donner au quartier ce petit côté pittoresque sans lequel nulle fête n'est bonne. Lorsque la rue en est bien pleine, et qu'il ne reste plus de place pour les derniers arrivés, on pare à cet inconvénient en en ouvrant une autre tout exprès.

M. Jean de Nivelles, au *Soleil*, qui est misanthrope parce qu'il a de mauvais yeux et qu'il est habitué à regarder le monde à travers ses lunettes noires, se répand en plaintes amères à ce sujet, et trouve que, dans certains cas, l'abondance de biens est nuisible. Et il dit:

" Il y a des quartiers de Paris qui sont littéralement infestés de marchands de vins, où on les ren-

contre à toutes les portes, avec leur collection de flacons de toutes les couleurs, dont le contenu opère d'une manière presque aussi sûre que les toxiques d'une pharmacie. En moyenne, le chiffre annuel de la consommation parisienne, en boissons, est représenté par une somme d'environ six cents millions, dont la moitié, au moins, peut être attribuée aux excès, et cela, depuis la guerre, ce qui revient à dire que Paris a absorbé en trop, en douze ans, presque la rançon de la France.

" Et ce n'est pas pour diminuer, au contraire. "

Vous voyez que je ne le lui fais pas dire.

Six cents millions de boissons par an, c'est-à-dire un peu moins de deux millions par jour.

On a beau n'être pas misanthrope et n'avoir pas de mauvais yeux, cette statistique vous bouleverse.

C'est à vous dégoûter des prunes à l'eau-de-vie!

Les Misses anglaises et leurs Créanciers

18 *mars* 1884

Si Calino, qui a dit de l'Espagne qu'elle était la patrie du fromage d'Italie, voulait nous prouver à toute force que l'Angleterre est la patrie de la vieille gaieté française, on pourrait affirmer qu'il serait dans le faux.

L'Angleterre est tout simplement la patrie de la gaieté anglaise : une gaieté moins expansive et moins bruyante que la nôtre, puisqu'elle se traduit le plus souvent par le spleen et la maladie noire, mais qui,

quoi qu'on en dise, existe réellement, bien qu'à l'état latent, dans le cœur de chaque Anglais.

Ne disons pas de mal de ces gens-là; je vous prie de croire que quand ils se mêlent d'être drôles, Hamburger et Coquelin cadet ne sont plus que de la Saint-Jean à côté d'eux; à preuve, cette singulière histoire d'immobilisation d'huissiers qui, pour la plus grande satisfaction des gens endettés, se prolonge depuis je ne sais combien de temps dans une des rues de Birmingham.

Voici le fait dans toute sa simplicité :

Deux jeunes misses, parfaitement belles et bien nées, avaient souscrit à divers commerçants de Birmingham un certain nombre de billets se montant ensemble à 80 livres sterling, soit 2.000 francs environ, et les sourires engageants de ces demoiselles ayant paru aux créanciers une garantie suffisante du remboursement de leurs dépenses, ceux-ci avaient accepté l'arrangement sans trop se faire tirer l'oreille.

Le jour de l'échéance arriva et aussi, ce qui était prévu : protestation générale des billets.

Les créanciers, s'y attendant, ne s'en émurent pas. Ils se bornèrent à aller prendre un bain et à s'aller faire raser. Après quoi, ils se présentèrent au domicile des deux jeunes filles, une rose à la boutonnière et un fin sourire sur les lèvres, disposés à user de la plus grande indulgence et à se contenter des compensations qui leur seraient certainement offertes.

La réception fut charmante, les compliments de bienvenue qui les accueillirent à leur entrée confirmèrent les visiteurs dans leurs légitimes espoirs et leur parurent les prémices non trompeuses d'une journée destinée à être bien remplie. Seulement,

quand ils voulurent toucher... le premier mot de ce qui les amenait, cela changea du tout au tout, et, avant même d'avoir eu le temps de s'y reconnaître, les pauvres diables furent culbutés pêle-mêle dans les escaliers, avec toute la précipitation due à la pureté de leurs desseins.

***

Ces surprises-là sont toujours désagréables et portent le plus souvent à la mauvaise humeur.

Aussi les marchands de Birmingham prirent-ils le parti de se venger, et, pour ce faire, lâchèrent-ils une meute d'huissiers aux cotillons des deux mauvaises payes.

Mais ici la justice anglaise intervint et dit : Permettez! Vous ne pénétrerez pas de force chez un débiteur qui ne veut pas de vous. C'est très fâcheux mais c'est comme ça, et voilà les malheureux huissiers condamnés à battre la semelle sous les fenêtres de leurs clientes, d'où pleuvent jour et nuit des reliefs variés et des comestibles défraîchis. Car, notez bien que les deux misses n'ont même pas à craindre de mourir de faim. La ville entière a pris parti pour elles, et c'est, sans relâche, des croisées au trottoir, un va-et-vient de paniers qui descendent et remontent, chargés de provisions de bouche, dont les huissiers, comme je viens de le dire, ne sont pas sans avoir leur part.

Et cela dure comme ça depuis plusieurs semaines!

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les deux assiégées rient comme des folles et s'amusent de tout leur cœur pour l'argent qu'elles n'ont pas payé.

Mais, comme le dit M. Georges Lefèvre, du *Radical*, à qui nous devons la primeur de cette histoire, le nez des galants négociants, déçus dans leurs espérances amoureuses, doit considérablement s'allonger. Les huissiers, eux, sont toujours sûrs d'être payés. Si les débitrices tiennent bon, ils se retourneront vers les créanciers; et, si je ne m'illusionne pas, la carte à payer sera lourde. Les huissiers qui, dans aucun pays, ne donnent leurs coquilles, doivent taxer à un joli prix le montant de ces nuits de faction, d'autant plus qu'ils sont obligés de les faire eux-mêmes, et que nul de leurs élèves ne saurait les suppléer.

Pareille perspective effrayera sûrement les créanciers, à moins que ceux-ci ne jouent aux huissiers le même tour et ne se refusent de la même manière à leur solder leurs honoraires.

Exposition de Bébés

20 *mars* 1884

J'avoue n'avoir jamais goûté que dans des proportions extrêmement relatives la poésie fameuse qui commence par ces vers :

Laissez les enfants à leurs mères,
Laissez les roses aux rosiers.

Cette invitation du poëte m'avait toujours paru au moins superflue, bien que partant d'un bon sentiment. Pour rien au monde la pensée ne me serait venue qu'on pût ravir aux mères le fruit de leurs

entrailles, si ce n'est dans la pure fantaisie des feuilletons; et, d'autre part, c'est peut-être un sens qui me manque, mais je n'ai jamais pu m'attendrir sérieusement sur le compte des rosiers dont on enlève les roses. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? on ne se refait pas.

Eh bien, j'étais dans le faux jusqu'au cou : l'auteur du distique ci-dessus était non seulement un poëte sensible, mais encore un homme bien pensant, un inspiré, une manière de Cazotte, qui se doutait fort bien de ce qui nous attendrait en l'an de grâce 1884.

Oui, j'avais une trop haute idée des hommes de ma race et de ma génération, et en me refusant à adopter l'idée qu'on pût ravir les enfants aux douceurs de l'étreinte maternelle, je prêtais à mes frères en Dieu les sentiments d'une générosité dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. Et la preuve, c'est que dans un temps assez prochain on enlèvera bel et bien les enfants à leurs mères.

Pour en quoi faire, grand Dieu?

Une exposition!

En vérité, en vérité, je vous le dis : nous ne sommes pas au bout de nos surprises, et le vrai sage ne devra plus tendre, à l'avenir, qu'un dos préparé aux épreuves les plus inattendues.

***

Au fond de quelle cervelle fêlée a pu germer cette idée colossale d'une exposition de bébés? Je n'en sais rien,et n'en ai cure; mais, mon Dieu, le joli régal que va nous être cette exhibition de crapauds, la

réunion de ces petits êtres qu'on a tant de fois cherché à idéaliser, et qui se sont tant de fois bornés à être malpropres!

Je vais peut-être me brouiller avec toutes les femmes, mais je confesse que je n'ai pas un très grand faible pour les enfants. Du reste, ce n'est pas tout à fait de ma faute : c'est les journaux qui me les ont gâtés. J'en ai assez de dépenser trois sous pour qu'on me serve sur un plateau d'argent le dernier mot spirituel de bébé, régulièrement bête à faire frémir, et le produit m'a dégoûté du producteur.

Je vous assure, en toute incérité, que l'enfance devient encombrante : c'est partout et toujours l'enfant, sur toutes ses faces et sous toutes ses coutures, et il n'est pas jusqu'aux vitrines des marchands de photographies qui ne soient pleines de portraits d'enfants nus, affectant des postures variées. Ça n'est pas plus vilain qu'autre chose, je vous l'accorde, mais j'aimerais autant voir la mère.

Quelle rage a-t-on de ne pas laisser les gamins à l'humble place qu'ils devraient occuper, de leur fourrer un socle sous les pieds et d'en faire tantôt des bêtes à concours, tantôt des confrères de M. Philippe Gille?

***

Je soupçonne le chroniqueur du *Radical*, M. Derviaz, de ne pas bien prendre au sérieux le nouveau concours d'animaux gras auquel nous devons désormais nous attendre.

"On ne sait pas, dit-il, où aura lieu cette exposition. Nous demandons le Palais de l'Industrie. On lui confie chaque année les plus beaux échantillons

de la race bovine, de la race ovine, de la race porcine, de la race canine. Ce sera une grande joie pour nous de voir nos enfants aussi bien installés que nos vaches, nos moutons, nos porcs ou nos chiens."

. . . . . .

Et quel triomphe pour la civilisation quand il sera prouvé que les Parisiens, élevés sous le régime du concours, ont plus de saindoux que les habitants des autres pays!

Quelle gloire quand le directeur des Folies-Bergères pourra étaler sur ses tréteaux une collection de jeunes gens gras, depuis longtemps hors de concours, mûrs à quinze ans pour l'apoplexie, laissant tâter leurs chairs moelleuses, leurs joues bouffies et leur tête insensible!

Quel succès quand il sera démontré qu'une nouvelle race surgit, incapable de penser, même de parler, prête à retourner à la bête; une race, enfin, plus bête encore que les médecins qui l'auront créée et aspireront déjà à exercer sur elle leurs pratiques vivisectionnistes.

Et on n'a pas craint de placer cette volumineuse mystification sous le patronage de Victor Hugo!

De Victor Hugo!

Oh! non, hein, pas cela! Tout ce qu'on voudra, mais pas cela! Renvoyons ce vieillard à ses chères études, cessons de colloquer de force, sous l'ombre de ce nom immense, les premières élucubrations baroques qui se peuvent faire jour dans des imaginations en délire!

Cela commence à devenir abusif, que les marchands de peaux de lapins ne puissent plus se décider à ouvrir boutiques sans se placer immédiatement sous l'invocation d'un tel patronage!

Madame de Savignac-Desroches

22 *mars* 1884

Aujourd'hui je puis le dire sans crainte (puisqu'aussi bien j'ai fait définitivement peau neuve), j'avais conservé jusqu'à ce jour un vieux fond aristocratique. J'ai eu le malheur, étant jeune, d'avoir vu jouer trop de pièces Louis XV et gratter trop de tabac avec des petites râpes; il m'en était resté quelque chose. Mais maintenant que je sais ce qui en est, à savoir que M. le Comte et Mme la Comtesse de Savignac viennent de coucher au violon pour avoir fait grimper leur cabriolet sur les trottoirs d'une petite ville de province, la vieille noblesse a perdu à mes yeux la dernière conserve de prestige que je lui gardais sournoisement.

Il n'y a que les journaux réactionnaires pour arriver à de tels résultats Car c'est à M. Albert Bataille, du *Figaro*, que je dois mon chemin de Damas, où j'espère bien d'ailleurs entraîner à ma suite les quelques enragés qui n'auraient point perdu toutes leurs illusions.

***

Voici, en effet, ce qui se passait, le 8 février dernier, en la petite ville de Melle (Deux-Sèvres), laquelle, à l'heure où je parle, n'en est pas encore bien remise.

Ce jour-là, M. le comte de Savignac-Desroches et

Mme la comtesse, sa femme, étant allé cueillir les premières violettes en leur château de Chef-Boutonne, conçurent l'idée plus ou moins baroque de se payer une rentrée triomphale. Leur cheval, d'un caractère gai, acquiesça avec joie au dessein de ses propriétaires, voulant prendre sa part du gâteau et démontrer qu'en matière d'originalité il n'était en retard sur personne; il feignit de prendre le mors aux dents, feignit de monter sur le trottoir, et feignit de crever, avec le flanc de la voiture qu'il avait entraînée dans cette petite débauche, toute la devanture d'un boutiquier.

C'était, on le voit, excessivement drôle : le cheval et le boutiquier s'en tenaient mutuellement les côtes.

Par malheur, le maire du pays, M. Naud, est un homme naturellement maussade, et de qui la gaieté des autres exaspère la mélancolie. Il feignit donc de prendre au sérieux cette innocente plaisanterie, et il somma M. et Mme de Savignac de vouloir bien mettre pied à terre. M. le comte s'exécuta et il descendit le premier. Quant à Mme la comtesse, elle sauta sur le sol avec une telle légèreté que le bas de sa jupe demeura accroché à la lanterne de la voiture, pour la plus grande joie de ses jarretières, qui n'étaient pas fâchées de prendre l'air.

***

Furieux de voir les jambes de sa femme, M. de Savignac s'en prit à M. Naud, et, fidèle aux traditions de l'ancien régime, se mettait déjà en devoir de lui administrer une frétillante raclée, quand le

brigadier de gendarmerie du pays jugea devoir s'interposer et calmer les ardeurs belliqueuses du comte par un procédé vieux mais toujours infaillible : le pauvre gentilhomme fut jeté en prison ni plus ni moins que les bonnes gens qui, attaqués la nuit sur le boulevard Barbès, vont se plaindre aux sergents de ville.

Je dois ajouter, pour demeurer fidèle à la vérité, que Mme de Savignac vint tenir compagnie à son mari sur la paille humide du cachot. Les deux époux passèrent la nuit à se manger de caresses, n'ayant pas autre chose à se mettre sous la dent, ainsi qu'il appert de l'article de M. Albert Bataille.

Pour en finir, le comte et la comtesse ont échoué devant le tribunal correctionnel de Niort qui les a condamnés, l'une à vingt-quatre heures, l'autre à deux jours de prison.

Quoi, me dira-t-on, elle aussi?

Ah! c'est que, voyez-vous, je vous ai fait une cachotterie.

La jeune femme qui a reçu dans le château de ses pères une brillante éducation en avait donné une preuve palpable en traitant M. le maire de Melle d'un nom, non d'oiseau, mais de poisson, et ce magistrat s'était mal accommodé de l'être à la maître-d'hôtel.

Comme on le voit, qui veut trop prouver ne prouve rien.

***

Mais c'est égal, ces choses-là sont toujours dures pour les gens qui, comme moi, avaient gardé quelques illusions sur les belles manières de la vieille noblesse.

C'est, pour mes convictions, un coup dont elles ne se relèveront jamais.

Attaque nocturne

24 *mars* 1884

Encore une attaque nocturne. — La chance de M. Georges Millet. — Variations sur le cor de chasse. — Fine plaisanterie de M. Brunswick. — Une peinture ignorée d'Horace Vernet. — Un monstre comme on en voit peu. — Le député à surprises.

La semaine a été marquée par un événement extrêmement heureux. M. Georges Millet, notre rédacteur en chef, a été attaqué au milieu de la nuit, sur le boulevard Barbès, et a reçu en pleine poitrine un coup de tête qui l'a envoyé rouler à quinze pas de là. Relevé aussitôt, M. Millet a imploré le secours d'un honnête gardien de la paix, et il en a reçu la réponse suivante :

" Il faut vraiment que vous ayez la rage de dire quelque chose! Comment, voilà un brave garçon qui vous aurait, s'il l'eût voulu, réduit en poudre avec autant de facilité que si vous eussiez été une simple sardine, et qui se borne à vous masser les pectoraux dans un but purement hygiénique, et vous avez le toupet de réclamer! Par exemple, c'est un peu raide. Mais, mon cher monsieur, non seulement vous n'avez pas l'ombre d'une raison pour vous plaindre, mais vous pouvez même vous vanter

d'avoir eu une belle petite veine! Vous pouvez m'en croire sur parole. Au surplus, vous savez, si vous y tenez beaucoup, je ne vois pas d'inconvénient sérieux à ce que nous tentions quelques recherches."

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que M. Georges Millet s'y refusa formellement. Même, convaincu qu'il avait été l'objet d'une faveur exceptionnelle, il passa le reste de la nuit à battre les rues avoisinantes, dans l'espérance de retrouver son bienfaiteur et de lui offrir des billets de concert. Mais celui-ci, aussi modeste que généreux, s'était silencieusement dérobé à sa reconnaissance. On ne le retrouva que deux heures plus tard, en train de se créer de nouveaux titres à la sympathie d'un attardé.

Tout de même, M. Georges Millet a été bien heureux, en cette circonstance, de n'avoir pas, dans la bagarre, perdu cette chose précieuse qui s'appelle la respiration, et par suite, de n'avoir pas eu à la rechercher pendant toute la journée de la mi-carême.

***

Ç'eût été d'autant plus fâcheux pour cet aimable garçon, que la fête a été superbe.

Divers négociants de Paris en ont naturellement profité pour se payer de la réclame et promener à travers les rues une foule d'objets mobiliers, tels que buffets, armoires à glace, tables de nuit et jusqu'à des chambres à coucher tout entières : toutes choses qui, en fin de compte, n'étaient pas plus vilaines que d'autres.

En ce qui me concerne, j'aime presque autant

cela; au moins ça ne touche pas ma sensibilité et j'avoue que je ne puis regarder sans émotion ces malheureuses reines de lavoir, aux trois quarts nues par 2 degrés de chaleur et dont je devine les jambe bleues sous le tissus des maillots roses.

A part cela, je le répète, la mi-carême a été splendide de tous points; j'en fais appel à la bonne foi de tous ceux qui ont attrapé des maux de tête par suite de fioritures variées exécutées sur cor de chasse.

Le cor de chasse est un instrument délicieux; comme nul, du reste, ne l'ignore, il est à cent mille pieds au-dessus du cri-cri.

Il y a trois manières d'en jouer : la première, c'est d'en jouer bien; la deuxième, c'est d'en jouer mal et la troisième, c'est de n'en pas jouer du tout. Cette dernière est même la plus généralement appréciée des personnes — et elles sont nombreuses — qui avoisinent les établissements de marchands de vin et pour lesquelles la nuit de la mi-carême n'est qu'un long et cruel martyre.

Car le cor de chasse a cela de bon que, s'il est triste au fond des bois, comme l'affirme Alfred de Vigny, il se borne à être rasant aux entre-sols des marchands de vin.

Un garçon coiffeur qui se pique d'esprit, comme tous les garçons coiffeurs, me faisait observer un jour qu'il était inutile d'avoir un habit rouge, une casquette ronde et une culotte de peau pour bien jouer du cor de chasse, attendu qu'une culotte de peau et ce qu'elle contient généralement, n'ont rien à voir avec le traditionnel coup de langue. Je me bornai à hausser les épaules, comme je le fais devant toutes ces plaisanteries faciles.

C'est vous dire que pour rien au monde je ne me déciderais à lire mes articles.

Je connais, en effet, et je vais vous la conter, une petite histoire assez réjouissante et où le contenu d'une culotte ordinaire est associé de la manière la plus heureuse à un solo de cor de chasse.

C'est un peu gros, mais ça pourra passer tout de même, dans une semaine de Mi-Carême.

***

Le vieux vaudevilliste Brunswick, passant une fois la soirée chez je ne sais lequel de ses confrères et commençant à trouver le temps long, fit le pari qu'il montrerait aux dames, sans soulever la moindre protestation, ce qu'on ne montra jamais qu'aux apothicaires de Molière. Naturellement le pari fut tenu.

Brunswick passa alors dans une pièce voisine, enleva son inexprimable, etc., ainsi allégé, s'orna le faciès d'un énorme nez en carton, du plus bel effet, j'ose le dire, tandis qu'Horace Vernet, mis dans la confidence, lui peignait gravement sur les... joues des yeux farouches surmontés de noirs sourcils. Cette peinture terminée (on la chercherait vainement dans les galeries du musée de Versailles), le vaudevilliste se courba, se fit poser sur la chute des reins un vaste turban de mahométan, et enfourcha, en quelque sorte, un cor de chasse, dont le pavillon devait faire face aux spectateurs. Après quoi, la lampe baissée et noyé de façon indistincte dans un demi-jour mystérieux, il donna l'ordre d'introduire.

Les invités, dames comprises, avertis de la présence d'un monstre dans la maison et remerciant

l'amphitryon de cette surprise inattendue, commencèrent donc à défiler, et ce fut pendant vingt minutes un concert d'exclamations et de cris d'effroi devant ce nain épouvantable, dont l'incompréhensible structure déroutait les plus clairvoyants, et qui, sans relâche, pendant ce temps, multipliait les sonneries de cor de chasse, l'*Hallali*, la *Curée*, le *Réveil*, sans oublier le motif bien connu :

La bête est à... dos,
Les chiens l'ont cernée.

Cette extraordinaire exhibition a laissé des souvenirs vivaces en les âmes de tous ceux qui en eurent leur part, et je déplore, non sans amertume, d'être forcé d'enlever à leurs illusions les derniers survivants de cette vaste mascarade.

***

C'est également à cor... et à cris qu'on demande aux quatre coins de la France des nouvelles de M. Benoît.

M. Benoît, député de l'Hérault, a, depuis quelques jours, disparu de la circulation dans des circonstances extrêmement mystérieuses. Il est descendu de chez lui sous le prétexte futile d'aller acheter du tabac, et depuis lors, on ne l'a plus revu. Peut-être a-t-il suivi un régiment qui passait, comme ce gamin que sa mère envoya chercher quatre sous de lait, et qui, empoigné par le charme d'une musique militaire, suivit le régiment d'étapes en étapes, en sorte qu'il ne revint que dix-sept ans plus tard, avec de la barbe au menton et sa boîte au lait à la main.

En tout cas, le concierge de M. Benoît est dans

une inquiétude mortelle et à laquelle je m'associe de tout mon cœur.

Le plus bizarre, c'est que l'honorable député est devenu du même coup l'homme le plus rare et le plus encombrant que la terre ait jamais porté. Il est chaque matin signalé comme ayant été rencontré le même jour et à la même heure sur les points les plus éloignés du globe : au Kamchatka et à Poissy, à Grenoble et à San-Francisco, à Berg-op-Zoom et rue aux Ours. On a même été jusqu'à dire que, retenu par un rhume de cerveau, il n'aurait pas bougé de chez lui depuis huit jours.

C'est, entre nous, ce que je suis le plus porté à croire.

La Justice à Ploërmel

26 *mars* 1884

Jules Moinaux, dont les étincelantes revues judiciaires concourent depuis si longtemps et dans une si large part à la fortune du *Charivari*, nous dévoile un petit incident, extrêmement original et neuf, qui vient de se passer à Ploërmel, en Bretagne.

Cette petite ville, illustrée par la musique de Meyerbeer, est dotée d'une population dont le nombre se chiffre par quelques centaines d'habitants; d'une gendarmerie composée d'un gendarme, d'un brigadier et d'un maréchal-des-logis; d'une sous-préfecture composée du sous-préfet et du portier du sous-préfet; d'un tribunal composé d'un président et de deux juges, et d'un barreau exclusi-

vement composé d'un seul membre : Me Allain, pour ne pas le nommer.

Ce jeune homme pourrait, s'il le voulait, personnifier à merveille le type de l'avocat, en passant successivement, dans une même cause, d'un côté à l'autre de la barre, en défendant avec autant de conviction et de feu le bon droit de deux parties adverses dont il ferait ensuite ressortir l'inanité et le non-fondé des plaintes; en devenant enfin son propre adversaire et en se collant lui-même au mur par des arguments aussi triomphants et irréfutables qu'ils seraient coulés bas cinq minutes après. Il arriverait ainsi à une merveilleuse habileté dans l'art de retourner les gants et embellirait rapidement son existence qui n'est précisément pas pavée de louis d'or.

Il ne le fait pas cependant, et pour deux raisons. La première c'est que, s'il est pauvre, il est honnête; la seconde c'est que, quoi qu'il fasse, il ne peut venir à bout de plaider, même d'un seul côté de la barre.

Je m'explique.

***

Personne n'ignore que, pour rendre un arrêt, un tribunal doit être composé de trois membres, et que, dans le cas où l'un des juges fait défaut, il est remplacé aussitôt par un avocat au choix, désigné par le président.

Or, dans ce dernier cas, Me Allain étant le seul avocat du barreau de Ploërmel, comme dit le *vulgum pecus*, y a pas d'erreur, et c'est toujours son tour.

C'est si bien toujours son tour que le pauvre garçon, en moins de quatre ans, a fait fonctions de juge près de quatre cents fois, c'est-à-dire que,

toutes proportions établies, déduction faite des dimanches, jours fériés, vacances du jour de l'an, vacances de Pâques, grandes vacances, etc., il a siégé à lui tout seul un peu plus que les trois magistrats réunis, lesquels, à tour de rôle, éprouvent le légitime besoin d'aller pêcher des ablettes ou des brêmes et d'aller voir si le printemps s'avance dans les campagnes chères à feu Brizeux.

Ce choix, qui ne se renouvelle jamais, est extrêmement flatteur pour le jeune avocat; malheureusement il laisse à désirer au point de vue lucratif; les fonctions de juge par occasion n'étant aucunement rétribuées. Me Allain a naturellement fini par s'en lasser, en sorte que, ces jours derniers, s'avançant devant le tribunal pour y présenter une défense quelconque, et ayant entendu le président lui dire: " Maître Allain, mon honorable assesseur, M. Z..., étant resté chez lui pour se purger, vous allez avoir le plaisir de vous installer à ma droite et de le remplacer dans ses hautes fonctions ", dame! il s'est fâché tout rouge, a déclaré qu'il en avait assez et que, cette fois, il ne siégerait pas!

— Maître Allain, lui dit le président, que vous voulliez ou que vous ne voulliez pas, c'est exactement le même prix. Je vous fais sommation de siéger auprès de moi; de par la loi, qui vous y oblige.

— Monsieur le président, répondit l'avocat, si la loi m'y oblige, c'est une autre histoire; qu'on aille chercher le seul gendarme de Ploërmel pour qu'il me traîne de force près de vous.

***

Les choses n'allèrent pas aussi loin; on n'alla

pas déranger pour si peu la gendarmerie de Ploërmel, mais maître Allain fut condamné séance tenante à une suspension d'un mois, laquelle vient d'être réduite de moitié en appel.

Et voilà un pauvre diable qui, après avoir, pendant près de quatre années, jeté à contre-cœur, sur la paille des cachots, des gens que sa mission le portait quand même à innocenter, se trouve à l'heure qu'il est dans cette situation exceptionnelle, qu'il est ensemble bâtonnier, avocat, conseil de l'ordre, juge, président et, pour en finir, rien du tout.

Mais c'est le tribunal qui s'amuse!

Pensez donc : plus d'avocat, partant plus de juge, et c'est, pour les trois magistrats, la faculté d'aller pêcher des brêmes, d'attendre le printemps à la gare, ou de se purger pendant quatorze jours de suite, sans que personne ait le droit de rien dire!

Le Fauteuil 23

2 *avril* 1884

Le prince de Mélissano vient de gagner son procès après avoir perdu sa place.

Voici l'histoire pour ceux qui ne la connaissent pas:

Le prince de Mélissano, grand amateur de ballets, avait loué en abonnement, moyennant 1,800 fr., le fauteuil 23, situé au premier rang de l'orchestre des Italiens. Il arriva que, les représentations d'*Hérodiade* nécessitant un surcroît de musiciens, le premier rang de l'orchestre sauta tout entier, si bien que le prince se vit réduit à la dure nécessité de s'asseoir dans le fauteuil 47, devenu, par suite du

remaniement en question, le fauteuil 23 du premier rang.

(Mon Dieu, que de rangs! Cette histoire a l'air d'être contée par le maréchal Canrobert).

Navré, — on le serait à moins, — le dépossédé s'alla plaindre à M. Victor Maurel, directeur des Italiens, qui déclara ne pas comprendre un mot à cette étrange réclamation.

— C'est pourtant bien simple, dit le prince, j'ai payé 1.800 francs pour voir les jambes des danseuses à partir d'une certaine hauteur; si vous me reculez d'un mètre, mon but est complètement manqué. C'est une question de perspective.

— Ce sont là des détails, répondit M. Maurel.

— C'est justement parce que ce sont des détails que je désire être placé de façon à en perdre le moins possible.

— Au surplus, reprit M. Maurel, je ne sais pas de quoi vous vous plaignez. Vous avez loué le fauteuil 23 de premier rang, vous avez... le fauteuil 23 de premier rang.

— Ah! très joli! Seulement, à ce compte-là, vous pouvez faire sauter vingt-cinq rangs de l'orchestre, mettre le vingt-sixième sur la place du Châtelet, m'installer au milieu du bassin, toujours dans le fauteuil 23, et je n'aurai aucun droit à me plaindre. Non, merci, je n'accepte pas cette combinaison, rendez-moi mon argent ou rendez-moi ma place.

— Allez vous asseoir, dit M. Maurel.

— Dans le fauteuil 23, répondit le prince.

***

Cette bizarre histoire de fauteuil s'est terminée

comme elle devait se terminer, c'est-à-dire devant la magistrature assise.

M. Maurel s'étant énergiquement refusé à rembourser au prince de Mélissano le montant de son abonnement, le prince de Mélissano a tout bonnement traîné M. Maurel devant la justice française et il en a obtenu gain de cause.

Même, les juges, prenant en considération l'infortune du pauvre gentilhomme qui a été, pendant un certain temps, privé des jambes des ballerines, l'en ont dédommagé de leur mieux en lui allouant une indemnité de trois cents francs, qui fait le plus grand honneur aux petites danseuses.

Avec tout cela, M. Victor Maurel peut, à l'instar du Petit Faust, se vanter d'être un homme heureux. Car enfin, représentez-vous, chez tous ses abonnés d'orchestre, des caractères aussi entiers que chez le prince de Mélissano, et vous allez voir *illico* à quels résultats on arrivera.

Partant en effet de ce principe que le premier rang des fauteuils est devenu le second, le second est naturellement devenu le troisième, le troisième le quatrième, le quatrième le cinquième et ainsi de suite jusqu'au contrôle, en sorte qu'il n'y aurait pas de raison pour qu'y mettant un peu de mauvaise volonté tous les abonnés de l'orchestre n'aillent pas à tour de rôle se faire rembourser leur argent sous prétexte qu'ils ne saisissent plus assez de détails.

Le précédent du prince de Mélissano les y autoriserait surabondamment.

Par bonheur, ils n'en feront rien.

Je me plais du moins à l'espérer pour l'avenir du Théâtre-Italien qui n'a nullement besoin de cette complication pour faire de mauvaises affaires.

4 avril 1884

Les auteurs du *Train de Plaisir*, qui vient d'être représenté au théâtre du Palais-Royal, nous initient à l'étrange situation du directeur de la prison de Monaco, auquel, par le plus grand des hasards, des prisonniers tombent sur les bras, et qui veut les faire évader, bon gré mal gré, à cause de son traité qui l'obligerait à les nourrir.

Cette fantaisie est beaucoup moins invraisemblable qu'elle en a l'air; à preuve l'historiette suivante, dont — si mes souvenirs ne me trompent — je dois la primeur à Aurélien Scholl, et qu'on ne m'en voudra pas trop de rééditer aujourd'hui.

Monaco, comme nul ne l'ignore, est non seulement une petite ville très charmante, mais encore une petite ville très complète. Il suffit de chercher un peu pour y trouver un souverain qui passe son existence à jouer du piano; une vingtaine de gendarmes qui n'ont été créés et mis au monde que pour concourir à l'embellissement de la principauté par la blancheur de leurs buffleteries; un Palais de Justice où l'on n'entre plus depuis longtemps, parce qu'on en a perdu la clé, et, enfin, une maison d'arrêt n'ayant jamais donné asile qu'à l'honnête homme qui en est le directeur.

Quand je dis jamais, je me trompe; il y a eu une exception.

Voici en effet ce qui se passa vers 1873 ou 1874, je ne me rappelle plus au juste.

En ce temps-là, un monégasque, convaincu de

triple assassinat, fut appréhendé au collet et jeté sur la paille des cachots par les vingt gendarmes du pays qui se légueront de père en fils le souvenir de cet acte de vigueur. La justice fut naturellement saisie de l'affaire et les juges se remirent à potasser leur droit qu'ils avaient complètement oublié depuis des temps immémoriaux. Le résultat de toutes ces peines ne porta pas bonheur au coupable, qui, après six mois d'instruction, six semaines de débats, et six jours de délibérations secrètes en la chambre du Conseil, fut condamné, comme c'était de bonne justice, à avoir la tête tranchée.

Et allez donc.

On le refourra dans son cachot et on avisa au moyen de mettre à exécution une sentence sévère, mais juste.

***

Toute complète que puisse être la principauté de Monaco, il lui manque encore bien des choses, et, entr'autres, une guillotine.

En faire construire une tout exprès pour une circonstance qui, vraisemblablement, ne se renouvellerait jamais, ça parut un peu excessif. On eut donc l'idée d'en louer une à un voisin, et le prince de Monaco, cessant un moment de jouer des quadrilles, écrivit au roi d'Italie cette épître, dont je ne garantis pas absolument les termes :

" *Mon cher confrère,*

" *Si vous avez une guillotine et si, en ce moment, vous ne vous en servez pas pour votre usage personnel, vous seriez bien aimable de me la prêter cinq minutes.*

" *J'ai au nombre de mes sujets une espèce de fumiste dont j'ai hâte d'être débarrassé, et je compte sur votre complaisance pour me mettre à même d'en finir avec lui dans le plus bref délai possible.*

" *Tous mes remerciements, et mille choses à Madame.*

" PRINCE DE MONACO. "

A quoi le roi d'Italie répondit courrier par courrier :

" *Mon cher confrère,*

" *J'ai en effet une guillotine à votre disposition. Je me ferai donc un vrai plaisir de vous la prêter.*

" *Ça ne vous coûtera que quatorze mille francs, vu que cette année le suif n'est pas très cher.*

" *Amitiés.* " ROI D'ITALIE. "

Si bon marché que ce fût, c'était encore trop lourd pour la principauté de Monaco qui a des principes d'économie, ayant été élevée par une mère prudente. On se retourna donc du côté de la France qui demanda d'abord douze mille francs et, après divers pourparlers, consentit à rabattre trente sous. Le prince offrit de transiger pour vingt-sept francs, mais voyant son offre repoussée, il prit le parti de commuer la peine du coupable en celle de la détention perpétuelle.

***

Ledit coupable vécut quelques semaines, occupé seulement à bâiller, à manger, à boire, à dormir, à jouer au piquet avec son gardien, et ainsi jusqu'au jour où celui-ci, ayant eu une visite à faire et ne lui ayant point apporté son repas, il se vit obligé de faire sauter sa serrure avec la pointe de son couteau

et d'aller dîner à l'hôtel. Le hasard voulut qu'il se trouvât placé à table près du procureur général.

— Que diable faites-vous là? demanda le magistrat avec une certaine surprise.

— Mon cher, dit l'autre, c'est un peu raide, on me flanque un geôlier qui va voir des femmes au lieu de m'apporter à manger.

— Pas possible, dit le procureur.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Alors, ma foi, j'ai pris la permission de filer. Je ne peux pourtant pas crever de faim.

— Tout ça, c'est très gentil, reprit le procureur général, mais on ne vous a pas condamné à la détention perpétuelle pour que vous alliez dîner au restaurant. Vous allez me faire le plaisir de rentrer dès que vous aurez pris votre café.

— Soyez tranquille, c'était mon intention.

Il rentra, en effet, et il se renferma entre ses quatre murs, non sans s'être verrouillé avec soin, en dedans.

Dès le lendemain, le gardien, ne voyant plus aucune raison pour se gêner, ne crut plus devoir se déranger et il cessa complètement de se rendre à la prison, si ce n'est une fois par hasard pour faire une partie de piquet. Je dois dire, pour son excuse, que le prisonnier usait de la liberté avec une extrême discrétion, qu'il allait fort peu au théâtre, et ne se permettait de découcher qu'à de très rares intervalles.

***

Cet état de chose continuerait encore, si un beau jour le prince de Monaco n'eût jugé à propos d'intervenir et de mettre des bâtons dans les roues.

D'une part, en effet, un emprisonnement, accompli

dans de telles conditions, jetait le ridicule sur la principauté, et, d'autre part, l'entretien du détenu grevait terriblement le budget. Il fallut trouver un moyen et c'est alors qu'on imagina de recommuer la peine de détention perpétuelle qui avait frappé le prisonnier en celle du bannissement à perpétuité.

Mais on avait compté sans le prisonnier lui-même qui à cette nouvelle, jeta des cris de paon.

— Se moque-t-on de moi, demanda-t-il, et me prenez-vous pour un pantin? Vous vous imaginez comme ça que je vais aller planter mes choux dans un pays où je ne connais personne! Et mes moyens d'existence, où sont-ils? Pas de ça, Lisette, je n'accepte pas ce marché. Bien que j'aie le droit à la guillotine, je veux bien ne pas me faire plus méchant que je ne suis, et me contenter de la détention perpétuelle; mais quant à me faire respirer une atmosphère qui n'est pas la mienne, ce n'est pas la peine d'y songer, ou alors... quinze cents francs de rente.

Quinze cents francs de rentes! On se récria, on entra, mais vainement, dans des considérations variées, on tenta une transaction qui ne prit pas et, pour finir, on céda.

Et depuis lors, l'ancien prisonnier de Monaco vit tranquillement et en honnête homme du côté de Cannes ou d'Antibes, où il se tient à la disposition de tous ceux qui voudraient voir dans cette histoire le moindre écart à la vérité.

8 avril 1884

On s'est mis depuis quelques années, dans le

monde du journalisme, à user du coup de fleuret avec une véritable indiscrétion.

A l'heure qu'il est, un M. de Brossadroite quelconque ne peut imprimer dans le journal : " Notre confrère M. de Brossagauche a le plus grand tort de prétendre que les écrevisses du Rhin ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la civilisation au XIXe siècle " sans s'exposer à recevoir, d'icelui M. de Brossagauche, une paire de témoins vêtus de noir et coiffés de chapeaux que, pour la circonstance, ils ont régalés d'un coup de fer.

Le duel est devenu peu à peu un des échelons de la popularité et je connais nombre de gens d'esprit qui n'en ont jamais tant montré que le jour où ils ont étouffé leur médiocrité désolante dans le tapage retentissant d'une rencontre.

Je ne veux pas faire de personnalité; c'est pourquoi je dirai que si M. Sarcey n'eût une fois croisé le fer avec M. Aurélien Scholl et n'eût fait preuve, en cette circonstance, d'une paire de bretelles brodées qui révolutionna Paris pendant huit jours, il ne serait peut-être pas, actuellement, en mesure de faire mousser M. Hennequin, au détriment de l'école parnassienne.

Cette surabondance de bravoure s'explique d'autant mieux que les affaires d'honneur ne sont, neuf fois sur dix, que de simples prétextes à des indigestions de langouste. Il ne faut donc pas nous attendre à en voir diminuer le nombre, malgré la loi qui assimile le duel à la tentative de meurtre; loi essentiellement précieuse, puisqu'on n'a jamais fait autre chose que tourner autour, comme tournent les chevaux de bois autour de leur pivot.

***

Un des messieurs auxquels nous donnons de notre poche une somme de 9.000 francs par an, uniquement pour qu'il puisse voyager à l'œil dans les wagons de première classe, a pensé que c'était peu sérieux et qu'il fallait trouver autre chose. Il a donc proposé le rétablissement du duel, mais seulement dans certains cas dont la gravité serait soumise à l'appréciation d'un jury d'officiers.

Si je comprends bien ce projet, un colonel et deux chefs d'escadron auront le devoir de prendre place derrière une espèce de comptoir, comme dit le témoin Giblou, et de se prononcer sur des questions de ce genre :

PREMIÈRE QUESTION

Messieurs, j'ai reçu hier matin un coup de pied au c...afé de Suède, à la suite d'une discussion politique. Comme ce coup de pied m'a enlevé instantanément, non seulement ce que vous pensez, mais encore toute envie d'en recevoir un second, je n'ai pas cru devoir répliquer. Je soumets le cas à votre haute justice et sollicite la faveur de pouvoir laver dans le sang une injure aussi salissante pour ma dignité que pour mon pantalon.

DEUXIÈME QUESTION

Messieurs, j'ai reçu, hier soir, au Café des Variétés, une calotte dont le bruit a réveillé tout Vaugirard. Ne sachant que faire d'une gifle, dont je n'avais pas le placement, je l'ai immédiatement rendue à l'homme généreux qui me l'avait donnée. Mais comme nous sommes l'un et l'autre hommes d'hon-

neur, nous ne nous sommes pas donné quittance et nous serions franchement heureux que vous nous autorisassiez à aller tous les deux manger de la tête de veau dans un petit cabaret du Pecq.

TROISIÈME QUESTION

Messieurs, ayant, ces jours derniers, pris une culotte mémorable à mon cercle (le cercle des Pets-de-Nonne), j'ai éprouvé le besoin, en rentrant, d'aller me retremper un peu dans les joies licites du ménage. J'ai donc discrètement frappé à la chambre à coucher de ma femme. Jugez, messieurs, de ma stupéfaction quand la porte m'en fut ouverte par mon meilleur ami, M. de Boisflotté, lequel se présenta en chemise, et sous prétexte de légitime défense, m'administra une de ces raclées qui font époque dans l'existence d'un galant homme. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous serais reconnaissant, si vous vouliez bien me permettre de m'aller faire perforer les intestins par ce méprisable personnage. C'est bien le moins que je lui doive.

***

Eh bien, franchement, je ne saisis pas bien, en y regardant de près, et même de loin, le côté réellement sérieux de cette trouvaille qui n'est, d'ailleurs, qu'un simple retour à l'ancien tribunal des maréchaux aboli par la Révolution.

Ou je me trompe fort, en effet, ou on y regardera à deux fois avant que de donner à une gifle plus de bruit qu'elle n'en aura fait par elle-même. Quant aux gens qui auront le petit désagrément de se voir reçus sur le seuil du sanctuaire matrimonial

par des camarades en chemise, je ne sais pas l'intérêt qu'ils trouveront à initier à cette mésaventure des officiers de cavalerie.

Alors, quoi?

Eh, mon Dieu! une chose bien simple; laisser tomber en désuétude une loi qui pouvait avoir sa raison d'être sous le cardinal de Richelieu, mais qui aujourd'hui ne s'explique plus.

Qu'on laisse les gens s'entretuer, puisque ça leur fait tant de plaisir, et, qu'en fin de compte, les trois quarts et demi du temps, cela ne fait de mal à personne.

9 avril 1884

La situation des petites gantières, qui vendent des gants quelquefois et toujours par-dessus le marché, menace de devenir embarrassante.

J'ignore ce qu'ont pu faire ces aimables trafiqueuses, — quand je dis que je l'ignore, c'est une manière de parler, — mais il n'en est pas moins vrai que certains locataires grincheux se sont plaint de leur voisinage, et, sous prétexte que ces dames exerçaient leur commerce par-dessous la jambe, ont cité leur propriétaire devant le juge de paix de leur arrondissement.

En effet, une ancienne ordonnance royale, beaucoup plus vieille encore que quelques-unes des gantières en question, puisqu'elle date d'avant 89, interdit aux propriétaires de louer des appartements à des femmes de mauvaise vie.

Mais le juge de paix, pensant que cette Ordonnance avait beaucoup trop servi pour n'être pas complètement usée, et s'appuyant, d'ailleurs, sur un

arrêt de la cour de cassation daté de 1857, qui l'a déclarée abusive et en a proclamé l'invalidation, a donné gain de cause aux propriétaires et déclaré les plaignants mal fondés dans leur pudeur.

Ceux-ci n'auraient dès lors qu'à se le tenir pour dit et au besoin à changer de domicile. Ils sont décidés néanmoins à ne faire ni l'un ni l'autre, et, toute question de pudeur mise à part, ils ont absolument raison, attendu que la même cour de cassation, par un autre arrêt, daté cette fois de 1875, a réintégré dans ses meubles la vieille ordonnance royale qu'elle avait si bien coulé bas en 1857.

Il est excessivement réjouissant de voir la Cour de Cassation, en qui se résume le dernier mot de la sagesse, ne pas savoir ce qu'elle dit et se flanquer des démentis à elle-même.

Pour mon compte, j'en rirai longtemps.

Avec tout ça, je le répète, les malheureuses filles de plaisir, qui ne se résument pas aux gantières et aux parfumeuses, vont se trouver extrêmement embarrassées entre ces deux arrêts qui se contredisent.

En présence des réclamations soulevées, l'infaillible cour de cassation va se trouver, en effet, dans la nécessité d'avoir à se prononcer une fois pour toutes, et si malheureusement c'est la dernière décision qui est déclarée la meilleure, ou les propriétaires loueront aux prostituées, auquel cas ils seront poursuivis selon la rigueur de la loi, ou les prostituées elles-mêmes devront coucher sur le pavé, auquel cas elles seront poursuivies et condamnées comme vagabondes.

Comme il est dit, dans les *Economies de Cabochard :*

Dans cette affaire,
Que faire ?

Le fait est que Salomon lui-même se trouverait dans le plus profond embarras.

Jules Moinaux qui, dans son courrier judiciaire du *Charivari*, envisage la question, estime qu'il ne leur restera plus qu'à devenir propriétaires elles-mêmes.

C'est évident; seulement, je ne suis pas bien convaincu qu'on devienne si aisément propriétaire par le commerce de gants qui ne se vendent jamais.

A Madame Yolande de la Hanchebombée

10 *avril* 1884

Vous souvient-il, ô madame, qu'il y a six mois, vers fin octobre, nous fîmes la dînette en tête-à-tête dans un tout petit cabaret de Marly?

L'arrière-saison, qui a parfois de ces clémences, avait fait au ciel, ce jour-là, le même présent que firent les fées à la jeune princesse Peau d'Ane: une robe couleur d'azur et de soleil; et, ma foi, vous vous sentîtes prise d'un de ces appétits de banlieue, d'une de ces fringales de bon air qui s'abattent quelquefois sur les Parisiennes.

Nous partîmes, et en quelle hâte! Dix heures sonnaient que nous errions déjà, bras dessus bras dessous, comme dans la chanson, par les petites rues de Saint-Germain, pleines de chasseurs en dolmans bleus. Mais bien que criant déjà la faim, vous voulûtes à toute force gagner Marly, où le souvenir d'une vague auberge vous creusait d'avance l'estomac, à cause de l'enseigne peinte au-dessus de la porte: un lapin qui bondit d'une casserolle dans l'autre.

Et ce fut là que nous déjeunâmes, en effet, dans

une petite salle du premier étage, tendue de papier à huit sous le rouleau rappelant à l'imagination je ne sais quelle chasse à courre, tandis que, par les fenêtres ouvertes, des sonneries de cavalerie nous arrivaient à demi éteintes.

Pour vous remercier de m'avoir fait connaître cet endroit véritablement délicieux, je vous offris, après le café, de vous mettre en rapport avec un petit bois, non moins délicieux, et où l'on était parfaitement seuls, tant il est vrai que les déjeuners de campagne engendrent généralement un besoin de solitude à deux. Je dois vous rendre cette justice que vous ne vous fîtes pas prier.

Je regardais; le ciel se chargeait de gros nuages, une brise très fraîche s'élevait, rejetant derrière vos épaules les brides de votre chapeau. N'importe, nous nous mîmes en route, en amoureux qui ne s'effarouchent pas pour si peu de choses et dix minutes après nous pénétrions jusqu'aux genoux dans les hautes herbes d'une de ces forêts vierges qu'on se donne la peine d'aller découvrir si loin, alors qu'elles pullulent et foisonnent à quatre lieues autour de nous, dans les horizons de banlieues.

Ah! madame, quel ingrat je serais si le souvenir de cette promenade n'était demeuré dans mon cœur de manière immuable! Le bon petit bois, n'est-ce pas, bien fait pour les rêveries échangées des amants! Tout me fait supposer que nous y serions encore si, brusquement, vous n'eûtes jeté ce cri d'angoisse auquel d'abord je ne compris rien, et dont un simple regard me donna toute l'explication. La traîtrise d'un coup de vent venait d'enlever votre tournure, faite de bandelettes d'acier, et maintenant elle courait, elle courait, s'enfuyant comme une nymphe surprise à

travers les sentiers mystérieux du petit bois.

Dieu m'est témoin que je fis l'impossible pour l'arrêter dans cette course aventureuse. Je m'élançai fougueusement sur ses traces, sacrifiant mon pantalon aux épines des églantiers, sourd aux avertissements d'une maladie de cœur qui profita lâchement de l'occasion pour se rappeler à mon souvenir.

Jamais je n'eusse cru qu'une tournure pût courir aussi rapidement.

Que vous dirais-je; semblable aux attardés qui arrivent juste à temps pour voir le train partir, j'arrivai juste à temps pour voir la fugitive grimper sur un talus à pic et disparaître en un fossé, où je l'abandonnai à son malheureux sort.

Peut-être allez-vous me demander, ô madame, quelle nécessité j'éprouve à rappeler à votre mémoire cet incident dont la gravité ne fera pas date dans l'histoire contemporaine.

Je vais vous le dire.

L'Académie des sciences est depuis plusieurs jours bouleversée par la découverte que vient de faire un de ses membres, M. G..., lequel, en séance publique, vient d'exhiber les côtes d'un animal antédiluvien dont Cuvier n'a jamais soupçonné l'existence, et qu'il a récemment trouvées dans la tranchée du chemin de fer de grande ceinture qui va de Saint-Cloud à Marly.

Or, des discussions sans fin s'étant élevées sur la nature de l'animal auquel a pu appartenir cette carcasse étrange et dont la structure est faite pour dérouter jusqu'aux plus érudits, je me demande, non sans sourire, si nous ne serions pas, vous et moi, plus savants, en cette circonstance, que toute l'Académie des sciences réunie.

13 avril 1884

Les petites ouvrières modistes sont dans la désolation; on leur enlève la galette de la bouche.

Parfaitement; le Moulin Debray, dit de la Galette, à Montmartre, après avoir tourné de l'aile pendant des temps immémoriaux, va tourner de l'œil un de ces quatre matins, au grand regret des chorégraphes distingués qui venaient y faire des grâces le dimanche.

On a pensé que ses grands bras continuellement dressés vers le ciel sembleraient une concurrence déloyale aux clochetons du Sacré-Cœur, et pour éviter à l'Eternel toute espèce de confusion, M. Alphand vient de prendre un parti énergique en décidant que le Moulin passerait de vie à trépas avant la fin de l'année.

Saluons cette vieille connaissance qui s'en va; qui mourra comme elle a vécu, en pleine gaieté, dans un bruit d'orgues de barbarie et de pipes cassées à coups de carabine; et dont le dernier soupir sera la dernière mesure des *Volontaires*.

La prospérité de la *Galette* n'est pas, à beaucoup près, aussi ancienne que sa réputation.

Il n'y a pas si longtemps, en somme, que tout gamin, encore, j'y ai été conduit pour la première fois, et ce n'était alors qu'un humble bastringue de banlieue, un peu plus grand qu'un mouchoir de poche. Sur le petit théâtre qui leur servait d'estrade, quatre malheureux violonistes étaient tellement à l'étroit qu'ils violonaient bas dessus, bras dessous, se tiraillant mutuellement les coudes, et vivant dans

une continuelle inquiétude, vu le continuel va-et-vient des trombones dont les pavillons, faute de place, passaient entre leurs visages et constituaient pour leurs joues une menace de tous les instants.

Aux sons harmonieux de cet orchestre, un public de bonne volonté se livrait, sous prétexte de danses de caractère, à de fantaisistes ébats, ne rappelant évidemment que de très loin la danse de David devant l'arche.

Plus tard seulement, quelques années après la guerre, le bal se civilisa, éleva ses prix, congédia son ancienne clientèle et devint à la mode dans le monde des artistes. Il s'embellit d'un orchestre sérieux et aussi d'un ordonnateur des danses, espèce de fou furieux dont le hurlement : " Nûûûne poncka!!! Nûûûne poncka!!! " continue à réveiller toutes les nuits jusqu'aux habitants de la placé Blanche.

***

Je me vois forcé de constater que le bel art de la chorégraphie tend à disparaître de nos mœurs.

Les bals publics s'écroulent les uns sur les autres : après Mabille, le Château-Rouge; après le Château-Rouge, la Reine-Blanche; après la Reine-Blanche, le Moulin de la Galette.

En ce qui me concerne, ça m'est profondément égal, attendu que je danse infiniment moins bien que certaines anses de paniers entre les mains de certaines cuisinières.

Je ne vois pas bien cependant en quoi la création d'un nouveau square, destiné à occuper la place de ce dernier établissement, importait si gravement au salut de la République.

Il est hors de doute que les trois quarts des squares n'ont d'autre utilité que de servir de refuge à de braves gouapeurs sans ouvrage qui, faute d'occupation le jour, s'y viennent reposer des fatigues de la nuit et s'y livrer à différentes rêveries dont la catholicité me paraît sujette à caution. Ces amateurs de belle nature accaparent les bancs, s'y étendent, et se créent des titres incontestables à la reconnaissance des mères, soit en leur laissant la latitude de s'asseoir entre l'extrémité même de ces bancs et les semelles ferrées de leurs bottes, soit en charmant les loisirs de ces jeunes femmes par une conversation vive et colorée.

Eh bien, franchement, toute digne d'intérêt que me paraisse cette classe de la société, où est le besoin de lui sacrifier les quelques jeunes gens qui dansent encore et qui y trouvent leur plaisir?

15 avril 1884

Il y a, à l'heure qu'il est, dans les écuries de l'Hippodrome, un jeune taureau qui rumine mélancoliquement du foin, sans se douter de ce qui l'attend, et à l'idée duquel il ne viendra jamais de monter sur une borne comme Camille Desmoulins, pour haranguer le public et lui jeter ces paroles inspirées de l'Evangile.

— Encore quelques jours, et vous me verrez, encore quelques jours, et vous ne me verrez plus!

Avant qu'il soit longtemps, en effet, le sable de l'Hippodrome sera teinté de son sang, et le pauvre diable s'abattra, d'abord sur les genoux, ensuite sur

les flancs, frappé à mort d'un coup de poignard dans le sein, comme un vulgaire personnage de tragédie.

Déjà, en vue de cette coupable action, El Senor Frasquello fourbit sa bonne lame de Tolède et fait repasser ses manchettes, tandis qu'il repasse lui-même devant la glace son attitude provocante et ces sourires auxquels nulle femme ne résiste. Même, à en croire les journaux, il s'est payé une veste et une culotte neuves, destinées à doubler la séduction de ses formes.

J'ai l'horreur du toréador en général. Sa profession me répugne au suprême degré, et ses costumes donnent à son sexe une espèce d'indécision qui m'intrigue et qui me dégoûte.

C'est vous dire que si Frasquello a compté un instant sur moi pour lui payer le voyage de Madrid à Paris, il a bien mal placé ses espérances.

Non seulement je ne lâcherais pas 15 centimes pour l'apprécier dans l'exercice de ses fonctions, mais on me donnerait beaucoup d'argent pour me délecter de ses grâces, que je m'empresserais de filer à Bois-Colombes. Ah! si j'étais bien sûr de le voir sur le dos avec les intestins à l'air, ce serait peut-être une autre histoire. Malheureusement, c'est beaucoup trop improbable pour que je songe à me risquer.

C'est égal, si les Parisiens tenaient à faire honneur à leur réputation et à se montrer une bonne fois le peuple le plus spirituel du monde, je sais ma foi bien ce qu'ils feraient : ils iraient se poster purement et simplement le long du boulevard de la Gare, avec des clés plein leurs poches, et, quand l'illustre saltimbanque mettrait le pied sur le trottoir, ils lui renouvelleraient le même enthousiasme qu'ils témoignaient il y a quelques mois à son royal maître

Alphonse XII et lui démontreraient, clair comme le jour, toute l'inutilité pour lui de s'être acheté une veste neuve.

***

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que nous devons à la charité l'innovation dans notre pays de ce spectacle épouvantable qui s'appelle les courses de taureaux.

Ce sont des dames patronesses qui ont songé les premières à mélanger l'éclat du sang à l'éclat d'une fête de bienfaisance.

Quelle drôle d'idée, et qu'est-ce qu'une arène pleine de sang, des chevaux crevés à coups de cornes dans le ventre, un animal lentement égorgé après avoir été tout vif pendant deux heures lardé comme une escalope, qu'est-ce que tout cela, je vous le demande, a de commun avec la charité?

Je reconnais bien là la logique des femmes et leur instinct d'émulation jalouse toujours prêt à montrer son nez et à se faire quand même, là où il n'a que faire, cette petite place à laquelle il a droit de par la grande loi de la nature. Lâchez deux femmes dans une bonne action, et vous verrez si le besoin de se grimper l'une l'autre sur le dos, ne les mènera pas fatalement à une infamie inconsciente.

Dans le cas présent, il n'y a pas d'équivoque. De deux choses l'une, en effet, ou ce sera la course de taureaux mise à la portée de la civilisation parisienne, c'est-à-dire à l'élimination complète de tout danger, pour les combattants et pour le combattu, — auquel cas, n'ayant pas de raison d'être, elle serait déjà remplacée, sur le programme de la fête, par une course de chevaux de bois, — ou ce sera et ce sera en effet

la véritable course de taureaux avec toute son horreur et toutes ses angoisses, ce qu'il fallait démontrer.

Eh bien, Parisiens, mes frères, voulez-vous me permettre un conseil? Ne vous croyez pas obligés, parce que les théâtres de *tra los montes* chômeraient et seraient en faillite depuis longtemps si vous n'eussiez fait *la Cagnotte*, *la Belle-Hélène* et *le Canard à trois becs*, à un échange de bons procédés, et renvoyez ces hidalgos jouer de la guitare sous leurs fenêtres ou du couteau aux coins de leurs rues.

Vous aurez beau faire et beau dire, vous n'êtes pas faits pour certaines distractions et le rouge vous fait mal aux yeux, ce dont je vous fais mon compliment sincère. C'est au premier filet de sang que je vous attends.

L'innocente course au cochon a jusqu'ici suffi à votre félicité, et, sans attaquer aucunement votre immuable jeunesse, vous commencez à vous faire trop vieux pour changer vos habitudes.

***

Vous allez peut-être m'accuser de parler ici sans savoir et de m'attaquer à des émotions que je n'ai jamais été à même d'éprouver.

C'est cependant ce qui vous trompe : j'ai vu de mes propres yeux un combat de taureaux comme vous n'en verrez de votre vie, attendu qu'il eut lieu, par un beau soir de carnaval, à un cinquième étage de la rue Neuve-Coquenard.

C'est le pauvre chanteur Desroseaux, mort l'an dernier, qui avait été l'inventeur de cette fantaisie énorme, à laquelle était conviée toute l'élite du Paris artiste : les Coquelin, Mlle Reichemberg, Jeanne

Samary, etc. La promesse d'une surprise tenait tous les cœurs en suspens.

Le moment arriva enfin.

Au deuxième coup de minuit la porte s'ouvrit à deux battants, et un veau, un veau de trois mois monté le matin jusqu'à l'appartement à grand renfort de coups de pied dans le train de derrière, et enfermé depuis quinze heures dans la cuisine, la bouche sur la pierre de l'évier, fit dans le salon une entrée triomphale, entouré de femmes en andalouses avec les castagnettes aux poings et de toréadors armés de broches à rôtir.

L'effet auprès des invités fut naturellement énorme, et tout porte à penser qu'ils en riraient encore si le pauvre animal n'eût été pris subitement d'une... émotion, assez légitime d'ailleurs, mais qui ne fut malheureusement pas sans certaines éclaboussures pour les robes fraîches de ces dames.

Plusieurs se fâchèrent et partirent, les autres, par esprit de corps, les imitèrent, et je ne vois rien dans mes souvenirs d'aussi franchement comique que la situation du pauvre Desroseaux restant tout seul, en tête-à-tête avec son veau, dans le salon qu'on eût pu croire illuminé tout exprès en l'honneur de ce ruminant.

J'ignore quelles surprises Frasquello nous réserve; au point de vue de l'intérêt, ce sera peut-être plus poignant, mais au point de vue de la gaieté, ce sera certainement moins complet.

20 avril 1884

Il nous en arrive une bonne.

Les habitants de Passy et de Grenelle, éprouvant le désir de voir courir des chevaux, — c'est une distraction comme une autre pour les gens qui n'ont rien à faire, — députèrent ces jours-ci, au gouvernement, plusieurs notables commerçants du quartier, en vue d'obtenir que le Champ de Mars fût converti en champ de courses. M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, prit immédiatement la parole, et, toujours aimable, se déclara trop heureux de pouvoir acquiescer à un semblable désir.

— Messieurs, dit-il, c'est le Champ de Mars que vous demandez; eh bien, je vous en fais cadeau pour vos œufs de Pâques. Je vous le donnerais bien tout de suite, malheureusement je ne l'ai pas sur moi, et vous aurez la peine d'aller le prendre vous-mêmes. Vous trouverez bien tous seuls, n'est-ce pas! C'est-à une demi-heure d'ici, entre la Seine et l'Ecole Militaire.

Les délégués de Passy et de Grenelle, avec force remerciements, s'apprêtaient déjà à filer, quand M. le Ministre de la guerre les arrêta sur le seuil de la porte.

— Messieurs, dit-il, avec sa rude franchise d'ancien militaire, inutile de tant vous presser. Mon collègue est trop généreux; on voit bien que ça ne lui coûte rien.

— Comment cela? exclama M. Waldeck-Rousseau.

— Parfaitement, reprit son interlocuteur, le Champ de Mars m'appartient en propre, c'est M. Grévy qui me l'a donné, et je serai très obligé à ces messieurs de n'y pas toucher le moins du monde, vu que je le trouve très bien comme il est.

M. Waldeck-Rousseau haussa légèrement les épaules :

— Voilà, ma foi, une étrange prétention; le Champ de Mars est ma propriété et je prétends en disposer comme bon me semble.

— Il est à moi, et ces messieurs ne l'auront pas!

— Il est à moi, et ces messieurs peuvent des maintenant en user à leur convenance.

Les deux hommes se levèrent! et, pâles de rage, s'avancèrent l'un sur l'autre, tandis que "ces messieurs", absolument abasourdis et se confondant en excuses, répétaient sur des tons divers:

— Mon Dieu! mon Dieu, quel ennui!... Une semblable discussion... Nous sommes vraiment désolés... Si nous avions pu supposer que nous vous causerions un pareil dérangement, etc., etc.

Avec tout cela, comme deux ministères revendiquent la propriété du Champ de Mars, il y a tout lieu de penser qu'il n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

Alors à qui appartient-il? Peut-être à moi.

Il faudra que j'en aie le cœur net et que je voie cela en rentrant.

***

Ces désaccords, résultats directs d'une administration que, selon le cliché, toute l'Europe nous envie, sont beaucoup plus fréquents qu'on serait porté à le croire, et je citerai à ce sujet, une impayable histoire de guérite, qui s'est passée, il y a quelques années, dans une petite ville de province, assez voisine de Paris.

Cette petite ville, chef-lieu de brigade militaire depuis des temps immémoriaux, possédait, entre autres curiosités, un général, un factionnaire et une guérite. Il arriva, par suite d'une décision ministérielle, que le général commandant reçut son changement de résidence, et s'en alla emportant son factionnaire. La

guérite demeura seule, servant de refuge aux chiens perdus, et s'ennuyant à en périr, dans une rue, où, bon an mal an, il ne passait pas quinze personne.

Cet état de chose dura deux ans, après quoi, le conseil municipal s'aperçut tout à coup que cette inutile baraque gênait horriblement la circulation publique. Il s'en émut, chercha un moyen, et c'est ainsi qu'un beau matin le maire arriva en personne chez le colonel du régiment de dragons garnisonné dans la petite ville.

— Mon colonel, dit ce magistrat, il faudrait pourtant se décider à débarrasser le trottoir de la guérite du général. Elle encombre et elle ne sert à rien.

— Je ne vois pas bien, répondit le colonel, en quoi elle encombre tant que ça. Si cependant il ne est ainsi, vous pouvez faire une chose bien simple, c'est de la démonter et de la jeter au feu.

— Le conseil est beaucoup trop bon, mon colonel, pour que vous n'en profitiez pas, car la guérite vous appartient de droit, en tant que fourniture militaire.

— C'est absolument ce qui vous trompe; la propriété en revient à la ville.

— Je vous demande pardon.

— Moi aussi.

Et cette lutte de générosité se prolongea pendant trois heures, au bout desquelles le colonel, naturellement impatient, trancha net la discussion en flanquant le maire à la porte.

***

Le cas était beaucoup trop grave pour que le conseil municipal pût se résigner à se tenir pour battu; une double pétition fut donc adressée au ministère de l'intérieur et au ministère de la guerre, revêtue

de nombreuses signatures, et exposant les multiples calamités qui résulteraient pour la Ville du maintien de la guérite abandonnée. Les deux ministères étudièrent l'affaire plusieurs mois, discutèrent le pour et le contre, entrèrent dans des considérations les plus abstraites et, finalement, tombèrent d'accord pour déclarer que ça ne les regardait ni l'un ni l'autre.

La guérite en riait comme une bête.

Bref, après des années entières de pourparlers, de luttes et de démarches, la baraque fut définitivement enlevée et transportée dans un chantier municipal, où elle s'émiette, s'effondre peu à peu, et termine sa noble carrière dans une pourriture mélancolique.

Vous concluez peut-être de ce dénouement que la question a été tranchée? Ah! bien, oui! Si la petite ville a pris la lourde charge de donner l'hospitalité, sur ses terrains, à la guérite du général, croyez bien qu'elle en reçoit la juste récompense. Elle émarge au budget de la guerre, pour une somme de *vingt sous* par an, qui lui est généreusement et scrupuleusement ordonnancée pour le remboursement de ses frais d'entretien.

Et le jour où cette indemnité ne sera pas soldée jusqu'au dernier centime, toute la magistrature française pourra se vanter d'avoir de l'agrément.

Vous pouvez m'en croire sur parole.

A Madame Yolande de la Hanchebombée,
au Château des Liserons,
par Ecoute-s'il-Pleut.

27 *avril* 1884

Madame, les événements ont prouvé depuis long-

temps à quel point vous êtes bonne conseillère en matière de choses d'amour; c'est donc tout naturellement que votre nom s'est présenté à mon esprit dans la très grave et très douloureuse circonstance dont il s'agit aujourd'hui et dont je vais me permettre de vous entretenir.

Rassurez-vous, d'ailleurs, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais seulement d'un autre moi-même, mon plus ancien et mon plus cher ami, le poëte Fabrice Myrvil, celui-là même qui vous a crayonné sur la septième page de votre album l'exquis sonnet des *Perce-Neiges*.

Ce pauvre garçon vient d'être victime d'un de ces accidents qui arrivent aux jeunes gens parfois et aux vieillards toujours : il est tombé amoureux, et je suis convaincu que je n'aurais besoin de vous en dire davantage pour lui créer les meilleurs titres à votre compassion et à votre intérêt. Ne gaspillez ni l'une ni l'autre cependant, réservez-les pour le moment prochain — où vous allez en trouver un placement plus avantageux.

Il est amoureux de la caissière d'un établissement de bouillon. Je le sais, parce que, confiant dans mon amitié, il a cru devoir en abuser et m'initier aux plus subtils sentiments de son cœur avec une abondance et une indiscrétion que j'oserais qualifier de... rasantes.

Les chasseurs, les sportsmen et les amoureux sont, vous le savez aussi bien que moi, les êtres les plus ennuyeux de la création.

Il y a trois jours, pour avoir la paix, j'ai dû briser avec mes habitudes et l'accompagner au bouillon — l'horrible mot — où j'ai pu voir la personne dans l'exercice de ses fonctions.

Eh bien, franchement, Fabrice n'a pas mauvais goût. Dire quelle est jolie serait mentir, mais elle a ce charme irrésistible qu'ont les Parisiennes de race; le regard est une extase et le sourire est une caresse; car elle a des yeux et des dents, et cela suffit simplement à constituer une femme parfaite.

Je dois vous dire qu'il ne s'est jamais déclaré; sa passion étant au-dessus de son courage et l'ayant jeté dans une stupidité à toute épreuve. Cependant, lorsque nous sortîmes, la caissière, avec ce flair des jeunes femmes qui se sentent désirées, leva les yeux sur mon malheureux ami, — tout de bon, elle a un regard charmant, — et doucement, riant un peu, — en vérité, elle a un sourire adorable, — elle dit:

— Ce ne sera rien, allez, ça se passera.

Une femme qui se sait aimée et qui l'avoue est déjà aux trois quarts conquise. J'adressai donc mes compliments à Fabrice Myrvil qui en profita pour m'assommer un peu plus que de coutume et pour se jeter tête baissée dans une déclaration écrite, qu'il recopia vingt-cinq fois, et dont, comme de juste, il ne me fit pas grâce.

C'était tellement bête que c'en était touchant et je commençai, pour mon compte, à ne plus douter du résultat.

Quelques heures plus tard, Fabrice se levait de table et se dirigeait vers la caisse, sa précieuse lettre à la main.

La circonstance était beaucoup trop grave pour que je pusse songer à le quitter d'un pas, et c'est ainsi que je le vis pâlir, rougir, repâlir, et tendre à la jeune femme un billet de cent francs — qu'il m'avait d'ailleurs emprunté — tandis que la précieuse lettre guettait le moment d'apparaître, habilement

dissimulée entre sa manchette et son bras. Et tout à coup ses genoux fléchirent. J'accourus. Il murmura :

— Prenez, madame, oh! prenez, je vous en supplie!

Et, là-dessus, il s'enfuit, comme un éperdu, comme un fou, et ne se doutant pas que ce qu'il avait glissé de force dans la main de la jeune femme, c'était — oh! l'impardonnable étourderie! — non pas la douce lettre d'amour, méditée, écrite et récrite vingt-cinq fois, mais une odieuse, une hideuse, une monstrueuse pièce de deux francs, qui venait de lui être rendue dans sa monnaie!

Il ne s'en aperçut qu'une fois dans la rue.

Depuis ce jour, Madame, mon pauvre Fabrice ne vit plus, il passe ses journées et ses nuits à se frapper le crâne contre les murailles, et les voisins, qui ne peuvent plus dormir, menacent de donner congé.

Et c'est encore là, entre nous, ce qui lui reste de mieux à faire, à moins que vous ne veuillez bien, en déliant une fois de plus votre petit sac aux bons conseils, vous créer des titres immortels à la reconnaissance de l'infortuné et à l'admiration sincère de

Votre dévoué,

GEORGES COURTELINE.

La Tête des autres

29 *avril* 1884

A Monsieur Edouard Ducret.

Mon cher ami,

Tant que vous vous êtes borné, dans ce remar-

quable article que vous écriviez ici-même, il y a deux jours, à défendre la tête de Campi, et, seul peut-être de tous vos confrères, à jeter un cri de charité et de commisération parmi ce concert d'appel au sang qui, depuis tantôt cinq semaines, nous assourdit et nous révolte, j'ai applaudi de tout mon cœur à votre généreuse initiative. Au fond de cette sombre bête féroce qui se fait appeler Michel Campi, il y a autre chose qu'un assassin vulgaire; nul ne sait si le mystère qui enveloppe le crime n'en enveloppe pas aussi l'excuse, et on ne tranche pas à l'aveuglette des questions de vie ou de mort.

Trop de précédents lui ont d'ailleurs créé des droits incontestables à la commutation de sa peine. Il semble écœuré de l'existence, et, partant, accepte d'un esprit égal la perspective d'un supplice prochain, en sorte que tout est pour le mieux; mais s'il lui prenait fantaisie de réclamer et même d'exiger sa grâce, au nom de la plus stricte équité, je voudrais bien savoir ce qu'on pourrait lui répondre.

Cette hypothèse peut paraître peu vraisemblable; elle est cependant la résultante forcée de la clémence opiniâtre et systématique du chef de l'Etat.

Vous voyez donc que la tête de Campi ne donnera lieu, de vous à moi, à aucune contestation. Je vous l'abandonne bien volontiers et, comme dit Paulin Ménier dans le *Courrier de Lyon*, ce n'est pas un bien beau cadeau que je vous fais là.

Mais il y a la tête des autres, et c'est ici, mon cher ami, que commence notre désaccord.

***

J'ai, en effet, je ne vous le cache pas, ce vieux

restant de barbarie dont vous gratifiez, avec tant de générosité, les âmes, généralement douces et tendres d'ailleurs, qui croient encore à l'efficacité du châtiment suprême et considèrent la crainte de la mort comme le réel commencement de la sagesse. Vous autres abolitionistes, vous vous refusez à le reconnaître, vous voulez que le sang versé soit une cruauté inutile, et vous allez jusqu'à prétendre que, le meurtre appelant le meurtre, le crime de l'individu n'est souvent que le résultat de ce que vous appelez le crime de la société.

Je ne suis pas éloigné de penser, je l'avoue, que le spectacle d'une exécution publique peut être de nature à déterminer, dans certaines imaginations, une commotion assez violente pour donner lieu à des accidents cérébraux. Aussi, suis-je le pire ennemi de cette publicité, qui n'est même pas une aggravation de peine, et n'a jamais servi qu'à l'immonde distraction d'un public composé, pour les trois quarts au moins, de voyous et de filles de brasseries.

Quant à l'inanité de la peine elle-même, envisagée au point de vue de ses influences et opposée en digue au crime, je me bornerai à vous demander d'où il vient que certains peuples, — civilisés cependant, la Suisse par exemple, — après avoir humanitairement aboli la peine capitale, ont dû bel et bien y revenir.

***

Je n'y mets, croyez-le, aucune mauvaise volonté. Je suis l'être le plus inoffensif qu'il y ait au monde, et je ne demande qu'à être convaincu. Malheureusement, vous vous bornez — je parle, vous le pensez bien, des gens de votre sentiment — à tourner sans

relâche et sans cesse autour de deux mêmes théories qui ne valent pas beaucoup mieux l'une que l'autre : l'inviolabilité de la vie et l'irresponsabilité des criminels que vous assimilez gratuitement à des fous.

Ce ne sont pas là choses bien sérieuses, permettez-moi de vous le dire. Le premier de ces deux arguments ne repose sur aucune base exacte; c'est purement et simplement une question de sentiment et de nerfs; de par la libre opinion, à laquelle nous avons tous droit, je m'autorise à estimer que vous êtes dans le faux, et je vous mets au défi de me prouver mathématiquement le contraire. Quant au second, c'est une autre histoire; et nous entrons dans un terrain solide. Les assassins sont, dites-vous, des fous, et, partant des irresponsables. Voilà un fait déterminé, sérieux, et dont il ne nous reste plus qu'à démontrer l'exactitude.

***

Mon cher ami, il y a un point sur lequel l'humanité ne tombera jamais d'accord : c'est le point précis où commence la calvitie. Eh bien, je vous demanderai, à vous qui ne voulez voir dans les assassins que des malades, le point précis où commence la maladie.

Si vous concluez à l'irresponsabilité des criminels, comme ce n'est plus qu'une question du plus au moins, vous devrez naturellement conclure à l'irresponsabilité des malfaiteurs en général, et de tous ceux qui ne seront pas demeurés strictement dans la route du bien et du juste. Cette conclusion est forcée, et vous y serez fatalement amené sous peine de choir dans l'illogisme. En sorte que pour rester d'accord avec vous-même et ne pas tomber en contradiction avec vos propres théories, vous en arriverez par

A+B à la suppression radicale et absolue de toute espèce de châtiment et au remplacement des maisons de détention par des hôpitaux et des maisons de santé.

C'est spécieux, mais c'est logique.

Eh bien, ne nous attardons pas à la discussion d'une utopie immense et d'une doctrine qui ne tient pas debout. Ne cherchez pas à vous aveugler de parti pris derrière une philanthropie outrée et à voir dans les assassins autre chose que des assassins. Respect à l'existence humaine, tant que vous voudrez, mais du jour où la vie des malhonnêtes gens met en danger la vie des gens de bien, l'hésitation doit disparaître.

Et c'est pourquoi, mon cher ami, je considère comme une nécéssité le maintien de cette chose effroyable qui s'appelle la peine de mort; non réduite, entendez-vous bien, à ce platonisme ridicule où tend de jour en jour à l'amener une clémence systématique, mais terriblement effective et avec son épouvantable appareil de couteaux, de bourreaux et de sang.

14 Mai 1884

Je reçois la lettre suivante que je reproduis sans commentaires :

R..., le... mai 1884.

Monsieur le rédacteur,

J'ai l'honneur de vous informer que j'assigne le Président de la République devant les tribunaux français comme abusant du droit de grâce. Le procès sera

jugé dans le courant du mois, et, pour le cas où il vous serait agréable de prendre votre part à cette petite fête, je tiens à votre disposition deux excellentes places de dames.

La chose vaudra la peine d'être vue et vous n'aurez a regretter, j'ose le dire, ni votre temps ni votre dérangement.

Voici les causes qui m'ont déterminé à cette mesure énergique.

Il faut vous dire que ma femme me trompe. Cela vous est profondément égal, et à moi de même, je vous prie de le croire, mais enfin elle me trompe, avec une opiniâtreté qui, même, n'est pas sans m'inspirer une certaine admiration. Je lui ai fait, à plusieurs reprises, les plus sages représentations : monsieur, elle est entêtée comme une mule. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que c'est que cette petite tête-là.

Du reste vous allez en juger :

Il y a à peu près un mois, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Honorine, ma fille, tu n'es pas sérieuse : tu passes ta vie à me tromper. Ça dure comme ça de puis le commencement de notre ménage, et, à la longue, ça devient rasant. Je ne peux pas mettre les pieds ici sans me buter contre un tas de gens que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, et qui me saluent dans l'escalier. Tout ce monde entre chez moi comme chez lui, salit le parquet, crache sur les chenets, laisse égoutter des parapluies sur le tapis; je t'avertis que j'en ai assez, et qu'un beau jour je me fâcherai. Tu peux te le tenir pour dit.

Là-dessus, je vais faire une partie de piquet.

Vous croyez peut-être que cette petite leçon a été

de quelque utilité. Détrompez-vous. En rentrant à minuit, je trouve le sous-préfet de l'arrondissement se prélassant sous mes couvertures!

Pour le coup, je ne vous le cache pas, la patience m'a échappé.

— Ah! ai-je dit, tu ne veux pas en avoir le démenti. Eh bien, c'est ce que nous allons voir. Je vais faire constater le délit par le commissaire de police.

Et me voilà parti, sourd aux supplications d'Honorine, non sans avoir au préalable fermé toutes les portes à clé et confisqué les vêtements du sous-préfet.

Quinze jours après, ma femme passait en justice et attrapait un mois de prison.

Vous savez, monsieur le rédacteur, que la loi française, dans les cas de ce genre, donne le droit de grâce au mari outragé. Honorine, que son avocat avait prévenue, fit le diable à quatre pour me carotter mon indulgence, mais ça ne prit pas, comme bien vous pensez. La perspective d'un mois de vacances me bouchait, du reste, les oreilles et le cœur (si j'ose me servir de cette expression métaphorique), et je m'en frottais d'avance les mains.

Je commençai même à trouver le temps long et me préparai à faire des démarches en vue de hâter le jour de l'incarcération, quand un matin Honorine me dit :

— Mon petit chat, j'ai la joie de t'apprendre que ma peine a été commuée.

Je bondis :

— Commuée!

— Mon Dieu oui, par M. Grévy, qui a bien voulu prendre en considération la supplique que je lui ai adressée.

C'était vrai, monsieur, c'était vrai. J'ignore ce qu'avait pu lui dire la misérable, toujours est-il que le président de la République s'était montré une fois de plus le père des grâces et avait commué l'emprisonnement de ma femme en une amende de 1000 francs. C'était d'autant plus drôle pour moi que, marié sous le régime de la communauté, j'avais de par la loi la satisfaction d'avoir à les payer, sous peine d'y être contraint par toutes les voies de droit.

Que vous dirais-je; je les payai, mais en me jurant bien d'en avoir le dernier mot.

Et voilà pourquoi, monsieur le rédacteur, je fais un procès au Président de la République.

Que le chef de l'Etat fasse grâce aux assassins, parce que ce sont des fous et des inconscients, je ne trouve rien à y redire; qu'il gracie les mineurs d'Anzin, parce que ce sont des malheureux, je n'y vois pas d'inconvénients, mais qu'il gracie les femmes adultères parce qu'elles ont beaucoup aimé, on avouera que c'est un peu raide.

Qu'en pensez-vous?

Agréez, etc. (*Signature illisible.*)

Pour copie conforme : GEORGES COURTELINE.

15 Mai 1884

Profondément dégoûté de l'existence pour y avoir trouvé un cheveu, un monsieur s'est flanqué à lui-même ses huit jours. Il a conçu l'idée d'aller voir au fond de l'eau si ses illusions y étaient, et, pour mener son projet a bonne fin, il s'est payé une corde neuve sur ses économies de garçon.

Les personnes qui ne voient les choses qu'au point de vue superficiel vont s'empresser de déclarer que ce monsieur manquait de logique, attendu qu'on ne se noie pas plus avec une corde qu'on ne se brûle la cervelle avec un parapluie.

Jugement téméraire s'il en fut. Le pauvre diable qu'on vient de repêcher à Bercy était un parfait philosophe, édifié depuis longtemps sur la valeur des belle résolutions et sur la fragilité des volontés humaines. Et il s'est dit:

— Toi, mon petit, je te connais. Tu n'auras pas dix pouces d'eau sur la tête que tu reviendras déjà à de meilleurs sentiments et à la surface du fleuve, d'où tu te hâteras de sortir, pour aller te sécher au soleil. Il y aura maldonne; ce sera à refaire. Or, on n'est pas disposé tous les jours, et le meilleur est d'en finir une bonne fois. Je te mettrais bien une pierre au cou, mais tu n'aurais qu'à t'étrangler, et ces choses-là sont toujours désagréables. Dans ces conditions, je vais te ficeler agréablement et je réponds absolument du reste. "

Et comme il l'avait fort bien dit, il se ficela agréablement, puis ceci fait, se laissa rouler le long de la berge.

Pas plus difficile que ça.

***

On trouvera peut-être mauvais que je me livre à des facéties sur le compte des suicidés, mais ça m'est tout à fait égal.

En somme, les suicidés sont allés à la mort comme ils seraient allés à Asnières, sans que rien les y eût forcés, et uniquement pour leur agrément. Je ne vois

donc pas pourquoi je me priverais de faire des blagues sur des gens qui se payent des parties de plaisir pendant que le peuple crève de faim.

Ceci dit pour votre gouverne et ma défense.

Quant au jeune homme de Bercy, nous laisserons ses mânes en paix, si ça peut vous être agréable, et je me bornerai à dire que, repêché avant-hier soir, pieds et poings liés, il a mené son projet à bonne fin, plus heureux en cela que le personnage d'une histoire que je sais.

Elle est peut-être un peu connue, cette histoire, mais elle est assez réjouissante pour mériter l'honneur d'une réédition.

***

Il y avait une fois un pauvre diable qui s'était tellement fait rincer à Monaco qu'il ne lui restait plus que trente sous et ses regrets.

Désespéré, il résolut d'en finir, mais d'en finir d'une manière radicale... ou souveraine, suivant l'opinion politique de mes lecteurs.

Pour ce faire, il s'acheta avec ses trente sous une corde pour se pendre et de l'arsenic pour s'empoisonner, puis il se rendit sur un rocher, y attacha sa corde au-dessus de la mer, de façon à se noyer en cas de rupture, avala le contenu de son flacon, se passa précipitamment le nœud coulant autour du cou et, ainsi lesté pour la mort, se lança dans l'immensité. J'ajoute que, jugeant ces précautions absolument insuffisantes, il s'était, en outre, muni d'un pistolet de cavalerie, dont il tenait la gâchette sous le doigt.

Que pense-t-on qu'il arriva?

Oh! mon Dieu, une chose bien simple. Le pauvre

diable, je le répète, n'était pas dans un jour de veine, et il était écrit que rien ne lui réussirait.

Le pistolet ne rata pas, c'est vrai, mais la balle coupa la corde, le pendu piqua une tête dans l'Océan, c'est encore vrai, mais, comme Télémaque, il but l'onde amère et, recueilli séance tenante par des pêcheurs, il rendit non seulement toute l'eau qu'il avait avalée, mais encore tout l'arsenic qu'il avait pris. En sorte que dix minutes après, empoisonné, noyé, pendu, il se retrouvait Gros-Jean comme devant et purgé pour le restant de ses jours.

Comme quoi il n'y a pas à dire non, mon bel ami, aux volontés de la Providence.

D'ailleurs cette mésaventure lui a coupé la guigne comme avec un sabre et sa propre corde de pendu est devenue pour lui un précieux fétiche.

Aujourd'hui il est gros et gras ; la fortune le regarde avec des yeux de maîtresse, sa femme le trompe sans qu'il s'en doute, et il a été nommé conseiller municipal aux élections de dimanche dernier.

16 Mai 1884

La municipalité de Noisy-le-Grand vient de mettre un nouveau fleuron à sa couronne en la personne de Poilpot (Théophile pour Léonide Leblanc).

Je fais de mon mieux pour en féliciter la municipalité de Noisy, mais je n'en garde pas moins une arrière-pensée. On me fera difficilement oublier, en effet, que j'ai vu de mes yeux le nouveau conseiller peindre en vert la queue d'un cochon, dans le coupable but de persuader à ses propriétaires — braves

et naïfs villageois de la Brie — que cet innocent animal était atteint de la rougeole.

On dira tout ce qu'on voudra, ces choses-là laissent toujours une traînée dans le souvenir de ceux qui en ont été les témoins.

Je sais bien que depuis ce temps-là les jours ont croulé sur les jours, les semaines sur les semaines et les années sur les années. Je sais bien que Poilpot, il y a quelque trois ans, s'est fait médailler au Salon, qu'il a peint le panorama de Reischoffen, le panorama de Buzenval et celui de Balaklava; ça ne m'empêche pas d'envisager avec méfiance les destinées d'un personnage politique qui a dans son passé une queue de cochon anormale.

On n'est pas maître de ses sentiments, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise.

La mystification et la blague, tant qu'on voudra, mais du moment qu'on tente de les associer aux intérêts de la mère patrie, alors, qu'il n'en soit plus question. Je ne suis pas pour la macédoine.

***

D'ailleurs, je ne sais à quoi cela tient, mais on s'est mis depuis quelque temps à faire, dans les ateliers de peintres, une vraie rafle de fonctionnaires.

Ainsi, il y avait à Paris, l'an dernier, un rapin du nom de Sapeck, lequel était parvenu à se faire une réputation universelle en se promenant dans le passage Jouffroy avec un parapluie ouvert et en se rendant à la musique militaire du Luxembourg vêtu d'un costume de Turc, qui inspirait aux petites filles les plus cruelles inquiétudes. Ce fantaisiste avait un

choix de plaisanteries excessivement varié. C'est ainsi qu'en plein jour, boulevard Saint-Michel, les pieds au bord du trottoir, il se livrait à diverses facéties, consistant la plupart du temps à se retourner les paupières en s'allongeant les coins de la bouche, ou à se retourner les lèvres en s'allongeant démesurément les yeux.

Ces grimaces faisaient, comme disent les enfants, pleurer le bon Dieu et la sainte Vierge, mais aussi elles faisaient rire les imbéciles, ce qui mettait le comble à la joie de Sapeck.

Le gouvernement français a cru devoir reconnaître ces petits talents de société en confiant audit Sapeck la gestion d'une sous-préfecture dans un département de l'Est. C'était son droit et je n'ai rien à y dire.

Seulement, on ne m'ôtera pas de l'idée que la nature l'avait créé pour la scène des Folies-Bergères plutôt que pour la diplomatie, et j'en arrive à réclamer une ambassade en faveur du petit bossu qui, sur le terre-plein du Pont-Neuf, se fait alternativement passer sa bosse de derrière par devant et de devant par derrière (exercice dédié aux dames).

***

Il y a eu grâce à Dieu, en notre doux pays de France des mystificateurs d'une espèce moins vulgaire, Romieux, Monier, Nestor Roqueplan et tant d'autres.

Le bon La Fontaine était de ceux qui se font dire des histoires, moi je suis de ceux qui en racontent et je ne laisserais pour rien au monde échapper cette bonne occasion d'en placer une que vous ne connaissez peut-être pas.

La voici.

Nestor Roqueplan, de son vivant directeur des Variétés, puis de l'Opéra, fut un jour amené à dîner par un ami chez d'honnêtes commerçants du quartier du Mail. Homme d'un tact exquis, il crut devoir payer sa bienvenue de son mieux, et se livra à un gaspillage d'esprit qui bouleversa littéralement ses hôtes; à telle enseigne que, le repas fini et le moment du départ arrivé, ces braves gens se mirent à pleurer comme des veaux, sous le poids de leur reconnaissance.

— Mon Dieu, monsieur, dit en le reconduisant la maîtresse de maison, comment assez vous remercier et que d'excuses à vous faire! Notre dîner était exécrable, n'est-ce pas?

— Exécrable, répéta le mari.

— Vous plaisantez, fit Roqueplan que toutes ces cérémonies embarrassaient; j'ai dîné en prince, je vous le jure.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, reprirent en cœur les deux époux. Ah! monsieur Roqueplan, monsieur Roqueplan, il faudra venir nous demander votre revanche. Quand viendrez-vous briser le pain de l'amitié?

— Quand vous voudrez, conclut, pour en finir, l'auteur de la *Vie parisienne*.

— Ce n'est pas une réponse, cela monsieur Roqueplan, il faut venir demain.

— Monsieur Roqueplan, il faut venir après-demain.

— Monsieur Roqueplan, il faut venir tous les jours.

Roqueplan sourit :

— Oh! tous les jours!

— Oui, tous les jours. N'est-ce pas un grand honneur pour de pauvres petites gens comme nous...

Roqueplan, ahuri, se sauva.

***

Le lendemain de cette mémorable journée, le petit ménage de la rue du Mail se chauffait les pieds devant le feu, en attendant l'heure de se mettre à table, quand tout à coup un coup de sonnette retentit.

— Qui diable peut venir à cette heure-ci? fit la femme.

M. Nestor Roqueplan, annonça la femme de ménage.

Et Nestor Roqueplan entra, beau comme un astre, le sourire sur les lèvres, une rose à la boutonnière.

— Je viens, dit-il, vous demander ma revanche.

On devine la joie de ces braves gens. Immédiatement la femme de ménage courut acheter des côtelettes, tandis que la maîtresse de la maison se jetait dans la confection d'œufs à la neige. Bref, à sept heures on se mettait à table, à huit on prenait le café, à neuf Roqueplan s'en allait.

— Quel homme charmant, dit le mari.

— Un peu bavard, fit la femme.

***

Le lendemain, à six heures du soir, coup de sonnette.

— Qui ça peut-il être? dit la femme.

— M. Roqueplan, annonça la bonne.

— Ah! sacristi, dit le mari, que voilà une chose contrariante, il faut que j'aille changer de chemise

— Ne vous gênez donc pas pour moi, fit Nestor Roqueplan qui entrait, vous êtes très bien comme

vous êtes. Je viens vous demander à dîner en ami, mais je ne saurais souffrir aucune cérémonie. Réellement vous me contraririez.

La femme se pinça les lèvres :

— Il est regrettable, dit-elle, que vous ne nous ayez pas prévenus. Vous allez faire un bien mauvais dîner.

— Bah ! dit l'invité, je ne suis pas difficile.

Et tout se passa comme la veille. Roqueplan mangea comme quatre, but comme douze, s'essuya la bouche et fila.

— Drôle de corps, dit le petit bourgeois de la rue du Mail. Ce n'est pas un mauvais garçon, mais mon Dieu, qu'il est embêtant avec ses surprises.

Ce qui n'empêcha pas que, le lendemain à six heures, un nouveau coup de sonnette ne vînt troubler pour la seconde fois la tranquillité des deux petits bourgeois.

Ils se regardèrent très émus :

— Je parie que c'est encore M. Roqueplan, dit le mari.

— Par exemple, dit la femme, ce serait un peu trop fort.

Et Roqueplan apparut en personne, la main tendue, fleuri comme un printemps. Et la scène recommença, mais cette fois il y eut une variante :

— J'ai omis de vous prévenir hier, dit en sortant le vaudevilliste; aussi afin de ne pas l'oublier, je vous préviens tout de suite pour demain.

***

Et le lendemain, à six heures, coup de sonnette.

— Monsieur, dit la femme de ménage à Nestor Roqueplan qui entrait, monsieur et madame sont sortis. Vous pouvez repasser un autre jour.

— Comment, sortis! dit Roqueplan, je les avais pourtant prévenus.

Puis, l'écartant doucement de la main.

— D'ailleurs, cela ne fait rien. Je dînerai sans eux. Veuillez me mettre un couvert.

17 mai 1884

Il existe à Saint-Mandé (Seine) une dame qui n'a jamais eu qu'un enfant.

Ce phénomène — je ne parle ni de l'enfant ni de la mère — est d'un caractère tellement exceptionnel qu'il eût été cruel de ne pas le livrer à l'épatement des populations. Aussi, la dame de Saint-Mandé s'est-elle fait un devoir de les en prévenir, en ajoutant, avec une légitime fierté, qu'elle aurait pu faire beaucoup plus si le cœur lui en avait dit.

Je n'étonnerai certainement personne en disant que cette déclaration, faite sous forme de lettre et adressée au principal rédacteur d'un grand journal quotidien du matin, qui s'est hâté de lui faire voir le jour, a jeté Paris dans une stupeur profonde. La Bourse en est tombée de son haut.

— Comment, s'est-on écrié d'une seule voix, cette dame n'a accouché qu'une fois dans sa vie!

— Une seule fois, c'est elle-même qui le dit.

— Mais alors, s'est-on encore demandé, d'où vient qu'elle n'a eu qu'un rejeton, étant donné que, de son propre aveu, elle eût pu en avoir plusieurs?

Ah! voilà! Eh bien, je vais vous le dire.

Ça vient purement et simplement de ce qu'aimant les enfants avec une passion folle, elle considère leur

présence sur la terre comme tout à fait inutile. Il y a peut-être dans cet argument une subtilité qui échappe à l'esprit, mais je vous prie de croire que je n'y suis pour rien et que je m'en tiens scrupuleusement aux termes de la lettre ci-dessus mentionnée.

***

Ma première pensée, je l'avoue, a été que les enfants, n'ayant aucun point de commun avec le chien de Jean de Nivelle, viennent la plupart du temps quand on ne les appelle pas et au moment où l'on y songe le moins.

Erreur profonde, comme on le voit. Il n'y a pas d'accommodements qu'avec le ciel et la dame de Saint-Mandé est de celles qui tranchent une difficulté avec la main.

" Il est possible, dit-elle en effet dans sa lettre, de s'aimer et de se livrer à de tendres caresses entre époux, sans pour cela augmenter tous les ans le nombre des malheureux. " Et, là-dessus, la voilà emballée, partie comme une petite folle, et lancée la tête la première à travers une foule de détails qui d'ailleurs, il n'y a pas à se le dissimuler, ne manquent pas d'un réel intérêt.

C'est ainsi qu'elle nous initie à l'emploi de ses soirées intimes entre neuf heures et dix heures et demie, pénètre dans de multiples considérations sur les avantages précieux que trouve un jeune ménage à ne pas se tourner le dos au lit, apprécie à leur juste valeur les qualités du bord et celle de la ruelle, et nous introduit jusqu'au cou sous ses couvertures conjugales, ce qui, en ce temps de panoramas militaires, fait une diversion agréable.

Et elle ajoute que son mari est mort après dix ans d'union.

Je le crois sans peine.

Tout, même, me porte à penser que le défunt devait avoir un assez bon tempérament. J'en fais appel au jugement de tous ceux qui savent ce que parler veut dire, et savent aussi à quoi s'en tenir sur le compte de ce que la dame de Saint-Mandé appelle pudiquement des caresses.

***

Au fond, à ne vous rien celer, la singulière lettre en question m'inspire une certaine méfiance, et je ne puis me défendre d'une arrière-pensée à l'égard d'une femme encore jeune, qui professe pour les chatteries un culte aussi mal déguisé, et qui, pour en finir, n'a eu que dix ans de ménage.

Je me demande s'il n'y a pas là quelque invitation à la valse à l'adresse de messieurs disponibles qui ne crachent pas sur les gourmandises et s'en remettent volontiers aux choux du soin de propager la race.

Cette façon singulière pour une femme d'attacher des grelots après ses jarretières me paraît sujet à caution et, malgré moi, l'idée d'une réclame alléchante et économique vient se présenter à mon esprit.

Il est clair que si la personne dont il s'agit eût fait mettre dans les journaux une annonce conçue dans les termes suivants :

UNE DAME VEUVE

ENCORE JEUNE ET BELLE

Ennemie des appétits brutaux et des satisfactions bestiales, mais possédant

des trésors de caresse et d'ingéniosité
ÉPOUSERAIT VOLONTIERS
UN ARTISTE

elle eût eu trop peu de chances de se faire blaguer. Ce qui permet de supposer qu'elle a pu chercher à côté... ne fût-ce que par habitude.

18 mai 1884

Dans le demi-jour mystérieux du boudoir où un parfum de roses flottait, langoureusement étendue sur la soie douce du sopha, Schneider, belle de teinture et de poudre de riz, eut un pâle sourire d'amour, et tendant à son noble époux, le comte de Bionne, ses bras que les fausses manches du peignoir laissaient à nu avec une complaisance coupable.

— Achille, dit-elle, rends-moi mère!

Le comte de Bionne qui s'ennuyait comme au Rat-Mort s'approcha de la Belle Hélène :

— Ah! gaillarde, dit-il, en lui appliquant sur les joues de petites tapes amicales, nous ne serons donc jamais raisonnable? Vous avez cependant, ne vous en déplaise, votre belle pièce de cinquante ans.

— Cinquante ans! exclama Schneider, je vous jure que je ne les ai pas.

— Raison de plus pour que je vous les donne, repartit la crème des époux. Mais laissons cela, et causons de choses sérieuses. Si je vous ai bien entendue, vous voudriez un petit comte? Eh! bien, rien de plus aisé au monde, et je vais vous en faire un, séance tenante.

. . .

Et l'aimable gentilhomme, fidèle à la parole donnée, fit immédiatement à sa femme un petit compte d'apothicaire, tendant à ce que cette dernière le fît inscrire au grand livre de la Dette publique pour une rente de 300 fr. par mois, sa vie durant.

Cette prétention était d'autant plus excessive que Dieu, comme chacun sait, prête vie aux petits poissons.

Hortense Schneider, calmée comme par enchantement dans ses effervescences juvéniles, sauta légèrement de son sopha, et, s'enveloppant dans son peignoir, avec cet air de grande dame qui la caractérise :

— Mon cher, dit-elle, je suis une ancienne belle fille; je suis restée bonne fille, mais il ne faut pas en abuser. Je reconnais très volontiers que vous êtes un gentil garçon, auquel je ne puis guère reprocher que d'avoir pris un peu trop de ventre depuis le jour de notre mariage; je suis donc votre humble servante, mais pour les trois cents francs, vous pouvez vous gratter, si j'ose me servir de cette expression.

Sur quoi, le comte de Bionne, qui n'est pas entêté, prit son chapeau, salua jusqu'à terre, et s'en alla en Italie.

***

Etrange nature, ce comte de Bionne.

Né de parents pauvres, mais graveurs sur bois, il se sentit, dès l'âge le plus tendre, emporté par une vocation irrésistible vers toutes les vocations possibles et imaginables, et éprouva un goût des plus déterminés pour les diverses situations qu'un homme peut être à même d'occuper dans le cours de son

existence. C'est ainsi qu'il passa successivement de l'étude du droit à la politique, de la politique à l'agiotage, de l'agiotage à la littérature critique et de la littérature critique aux bras potelés d'Hortense Schneider, pour laquelle il éprouvait une passion, que, du reste, il lui partageait avec plusieurs autres femmes charmantes.

D'abord simple roturier, ainsi qu'il en appert de son acte de baptême, puis gentilhomme, ainsi qu'il en résulte de ses cartes de visites, il fut tour à tour Italien et Français, puis il redevint Italien, et cette fois définitivement.

J'ai fait assister mes lecteurs à la petite scène tout intime qui détermina M. Bionne — ou de Bionne — a regagner le sol, j'allais dire de la mère-patrie, oubliant qu'on ne peut guère considérer l'Italie que comme une vague belle-mère pour ce vague bourgeois gentilhomme. Je reprends mon récit au point où je l'avais laissé.

Parvenu à Naples de son pied léger, M. de Bionne se présenta devant les tribunaux et s'exprima dans les termes suivants :

" Messieurs,

" J'ai le regret de vous faire savoir que par une suite de circonstances dont il serait oiseux de vous entretenir, j'ai épousé, au mois d'octobre 1881, Mlle Hortense Schneider. Monsieur l'adjoint au maire de Vanves en témoignera à l'occasion. Cette union est restée stérile, Mlle Hortense Schneider ayant eu la délicate attention de m'avouer son âge — quarante-huit ans — le soir même de nos noces, sur le coup de minuit, au moment où je songeais

à enlever mon gilet, et les confidences de ce genre étant généralement d'un effet déplorable dans des circonstances comme celles-là.

" Ce fut un véritable seau d'eau dans les jambes de mes illusions, elles en sont encore mouillées.

" Mais la question n'est pas là et j'y arrive.

" A peine entré en ménage, j'acquis la triste certitude que Mlle Hortense Schneider avait une faiblesse regrettable pour tout ce qui a rapport à la parfumerie. Elle se livrait à des dépenses exagérées de pots de pommade, de fards de toutes nuances et de savons au suc de laitue. Pour vous en donner une idée, j'ai payé, un jour, une note de quarante-sept pattes de lapins. J'ai tenté à plusieurs reprises de lui faire des observations et de la ramener à de plus justes sentiments d'économie, je me suis toujours buté à un entêtement systématique et à des expressions que je crois inutile de rapporter ici.

" Dans ces conditions, je me vois forcé de renoncer à la société de Mlle Schneider. Je demande, en conséquence, la séparation de corps, et un jugement condamnant Mlle Schneider à me payer dès à présent une pension de trois cents francs par mois, juste indemnité de mes soucis passés et des quarante-sept pattes de lapins dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. "

Ce que le tribunal italien, dans sa haute justice, s'est empressé de lui accorder.

***

Restait à faire exécuter le jugement, que Mlle Hortense Schneider a naturellement accueilli par un violent éclat de rire, et M. Bionne ou de Bionne

vient de s'adresser pour ce faire à la Cour d'appel de Paris.

Quel sera le résultat du procès, c'est ce que nous saurons bientôt.

Il y a tout lieu de penser que l'issue lui en sera fatale, et que ce mystérieux personnage peut, dès à présent, " se gratter ", comme dit si élégamment la dame aux pattes de lapin.

22 mai 1884

Hier, vers sept heures, au moment où nous songions à nous aller mettre à table, la stupéfiante dépêche suivante est parvenue dans nos bureaux :

Pour... de... N°... mots... Dépôt le... h... m...

Athènes-Paris. — 134 — 13 — 14 — 12/54 — K.R.

Georges V, roi de Grèce, reconnu incapable de gérer sa fortune, vient d'être mis en interdit par conseil de famille.

La nouvelle de cet événement considérable, destiné à retourner la face du globe, ni plus ni moins qu'un vulgaire gant de Suède, nous a coupé l'appétit comme avec un sabre.

Inutile d'ajouter que, sans perdre une minute, nous sommes allés aux renseignements.

Le fait était rigoureusement exact; nous n'avons plus songé, dès lors, qu'au moyen de jeter en pâture à la légitime curiosité de nos lecteurs des détails complets et précis sur les causes et les motifs qui

ont pu déterminer la famille de S. M. Georges V à une mesure aussi grave.

Nous nous sommes donc adressés à une grande feuille politique du matin pour le rachat d'un vieux système spécial d'informations dont elle ne se servait plus depuis le 1er janvier, époque où elle en avait reçu un neuf pour ses étrennes, et qui, bien que légèrement usé aux entournures, était encore très suffisant pour un journal à cinq centimes.

Notre confrère de la presse, après nous avoir envoyés coucher avec tous les honneurs dus à un concurrent, s'est enfin décidé à accueillir nos ouvertures (Quelle drôle d'expression. Je me félicite de n'en être pas l'auteur.) Bref, nous sommes aujourd'hui en mesure de répondre à la confiance que nous avons su inspirer, en publiant le compte rendu *in extenso* et scrupuleusement authentique de la séance extraordinaire tenue hier par les proches parents du roi Georges et de laquelle il est parlé dans la dépêche ci-dessus reproduite.

***

Nous reproduisons sans commentaire.

MISE EN INTERDIT DU ROI DE GRECE

(*Par dépêche télégraphique*)

Athènes, le 20 mai 1884.

Un conseil de famille s'est réuni ce matin au Palais-Royal dans le but de pourvoir d'un conseil judiciaire S. M. Georges V, Roi de Grèce.

Composé des plus proches parents du souverain,

— la jeune Reine, la Reine belle-mère, plusieurs oncles à la mode de Bretagne et cousins à la mode de Caen, — ce tribunal s'est placé d'un commun accord sous la présidence de J.B. Schocknosoff; de sa nature, homme prudent et sage, de son état, concierge du Péloponèse.

Ce fonctionnaire a conduit les débats avec un tact et une modération qui font le plus grand éloge de son intelligence. La corporation des portiers en est honorée pour au moins six mois.

C'est avec une dignité sans égale qu'il a déclaré la séance ouverte, et il a donné la parole à monsieur l'oncle rapporteur, avec un tel sentiment de la gravité de sa mission que l'assemblée n'a pu retenir des applaudissements frénétiques.

Monsieur l'oncle rapporteur s'est alors levé, et, d'une voix tremblante d'émotion, a prononcé ces éloquentes paroles :

" Mesdames et Messieurs,

" C'est les yeux brisés de tristesse et le cœur mouillé de larmes amères que je viens de réclamer, au nom de tout un pays, une mesure dont il n'y a malheureusement plus à se dissimuler l'urgence. Il ne s'agit rien moins, vous l'avez déjà compris, que du frein qu'il importe de mettre aux débordements scandaleux de notre bien-aimé prince Georges V.

" Georges V qui, en tant que souverain, est un grand roi, est, en tant qu'homme, un vaste polisson, et si je n'hésite pas à le placer dans mon admiration de vieux courtisan au-dessus de Léonidas, je n'hésite pas davantage à le placer dans mon estime privée à quinze cents pieds au-dessous du dernier des rempailleurs.

" Je m'explique.

" A peine au sortir de l'enfance, Georges V éprouva une passion des plus marquées pour les billes et les différentes manières de s'en servir. C'est à force de peines et de soins que des précepteurs dévoués parvinrent à lui inculquer quelques principes de lecture, d'écriture et d'arithmétique, et à lui introduire de force dans la tête une vague teinture de littérature latine. Quant à la langue grecque, illustrée par Homère, il n'y fallut même pas songer. La volonté de la famille se butant contre l'entêtement systématique de l'écolier et contre son parti pris bien arrêté de passer ses journées à jouer à cent-dix.

" Cette fatale passion du jeu ne devait faire que croître et se développer avec le temps, et le jour vint où le jeune prince, ne se bornant plus à ces distractions innocentes de l'enfance, se jeta à corps perdu dans la culture du zanzibar, sorte de jeu de dés qui se pratique de préférence dans les établissements de marchands de vin et dont nous devons l'importation en nos contrées à des commis-voyageurs français.

" Ses malheureux parents, absolument désespérés, résolurent alors de le marier, espérant que les jeux de l'amour l'emporteraient sur les jeux de hasard dans l'esprit de l'héritier du trône.

" Il n'en fut rien.

" La nuit de ses noces, il força sa jeune épouse à jouer au bézigue avec lui sur l'oreiller matrimonial. "

A ces mots, les sanglots du concierge-président couvrent la voix de l'orateur, qui est contraint de s'interrompre un instant.

" Bref — conclut-il — rien n'y a fait, ni les sages conseils, ni les recommandations prudentes, ni la colère sans cesse grandissante de l'Europe. Dimanche dernier, au *steeple-chase* d'Athènes, il a joué vingt francs, qu'il a d'ailleurs perdus, avec M. l'ambassadeur du Paraguay, et hier encore il a été surpris jouant au piquet avec son valet de chambre.

" Dans ces conditions, il est du rôle des parents d'intervenir sans plus tarder, et je n'hésite pas à proposer à l'honorable société de prononcer la mise en interdiction de S. M. Georges V, Roi de Grèce. "

Ainsi parla M. l'oncle rapporteur. L'assemblée tout entière conclut à l'adoption pure et simple de la proposition, et décida d'enlever au roi Georges la libre disposition de ses biens, lui fixant une rente de 3 francs par semaine pour son tabac et ses menus plaisirs.

***

Nous n'entrerons pas, aujourd'hui du moins, dans la discussion de la situation faite à la Grèce par la mesure dont vient d'être frappé son souverain.

L'événement est d'une importance beaucoup trop considérable pour pouvoir être apprécié à la légère.

Aussi bien ce ne sont pas là choses de notre compétence et devons-nous en réserver l'étude à notre expérimenté collaborateur M. Louis Panisse.

23 mai 1884

Le spiritisme, que ses adeptes ont prudemment

muni d'une ceinture de liège, vient de remonter à la surface de l'eau et de redevenir à la mode.

Ces espèces de revenez-y sont encore assez fréquents. Les statistitiens ont remarqué qu'ils se produisaient en moyenne une fois tous les dix-huit mois, réoccupent l'esprit public pendant un laps de temps plus ou moins considérable, selon que ce public est composé lui-même d'un nombre plus ou moins considérable d'imbéciles, puis repartent comme ils sont venus.

Au bout de dix-huit mois et un jour, quand on n'a pas eu de ses nouvelles, il est rare qu'un *reporter* n'éprouve pas le besoin de proclamer que les doctrines d'Allan-Kardec sont définitivement allées rejoindre, dans le panier aux vieilleries, l'inspiration du maestro Hervé et les illusions de Cora Pearl. Sur quoi une nouvelle tempête se déchaîne, vingt-cinq revues et brochures spirites naissent à la fois sur vingt-cinq points de Paris, vocifèrent à l'infamie, annonçant à l'univers stupéfié que la prospérité de la secte ne fait que croître et embellir, et qu'en dépit des gens malintentionnés, des messieurs continuent à faire monter des tables à la hauteur... de leur crédulité.

J'avoue que comme résultat ça me paraît assez joli.

Cependant ce n'est pas suffisant et les médiums ne doivent pas se dissimuler qu'ils devront ébranler encore pas mal de tables avant que de songer seulement à ébranler mes convictions.

***

J'ai été témoin occulaire d'un certain nombre

d'expériences qui toutes, je me fais un devoir de le déclarer, m'ont paru des moins concluantes.

Il est parfaitement vrai, qu'une fois, un guéridon de chambre à coucher sur lequel j'avais fait l'imposition des mains m'a fait la grâce de se soulever et de me débiter des âneries pendant une demi-heure d'horloge; mais comme il est également vrai que je les lui avais soufflées en pesant dessus de toutes mes forces, ça m'a laissé froid comme glace.

Du reste, je ne nie rien du tout. Depuis qu'une caissière m'a fait tourner la tête, je ne vois rien d'invraisemblable à ce que le premier venu puisse faire tourner des chapeaux.

M. Stuart-Cumberland, le liseur des âmes, est moins élastique sur ce point, et dans un bel élan d'indignation.

" Tenez, s'exclame-t-il, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, vous me faites suer avec vos médiums! Tous des farceurs et des saltimbanques, élèves des frères Davenport! Des évocations, des esprits! Allons donc, est-ce que c'est sérieux! Moi, messieurs, j'opère moi-même, sans le secours d'aucun fluide, sans l'intervention d'aucune puissance surnaturelle! Voyez plutôt: Voilà une épingle de cravate qui n'est nullement préparée, comme vous pouvez le voir par vous-mêmes; eh bien, je vais m'en aller cinq minutes sur l'escalier, vous, vous dissimulerez l'épingle au hasard de votre fantaisie: derrière un dossier de fauteuil, entre deux lames de parquet, sous l'écorce d'un arbre des Tuileries, etc., etc. Je me charge ensuite de la retrouver, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et par la seule application d'une main de femme sur mes tempes. "

Et l'expérience réussit à merveille, à la grande

stupéfaction de l'honorable société. Ce que voyant, M. Charles Garnier, architecte de l'Opéra, monte sur ses grands chevaux et imprime dans le journal :

" Tas de Parisiens, vous serez toujours les mêmes ! Vous ne vous êtes donc pas aperçus que ce Cumberland est un simple fumiste, ni plus ni moins que les spirites dont il parle? Mais cette question de l'épingle est le dernier mot de la simplicité, à preuve que j'en ferai autant quand je voudrai. "

***

Le plus drôle, c'est que l'illustre artiste l'a fait comme il l'avait dit, et comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Improvisé liseur de l'âme, il s'est mis du jour au lendemain à cultiver ce petit exercice, et il y a fait de si rapides progrès qu'il découvre aujourd'hui les épingles de cravate avec autant de grâce et de facilité qu'en mettent les cochons à découvrir les truffes.

Stuart-Cumberland vient donc d'éprouver par lui-même à quel point les grandeurs de ce monde sont éphémères. Le voilà complètement coulé, et, de l'illustre devin d'autrefois, il ne reste plus qu'un monsieur qui a trouvé un truc pour se faire tripoter par les femmes du monde.

Après tout, ce n'est pas si bête.

Une Rupture

24 *mai* 1884.

SCENE PREMIERE

Le théâtre représente le palier d'un appartement sis au

quatrième étage d'une maison de l'avenue d'Antin. — Nuit profonde. — Le bruit d'une trombe, qui tombe au dehors, trouble le silence solennel de l'escalier.

LE PRINCE VICTOR, *montant avec précaution.*

Mon Dieu! que j'ai donc eu une belle inspiration en oubliant mon parapluie chez Joséphine! Quel temps! J'ai de la pluie plein mes poches! Et avec cela, pas d'allumettes! (*On entend le bruit d'une cascade.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il s'arrête et écoute.*) Que je suis bête, c'est l'eau de mon pardessus qui dégouline de marche en marche. (*Horloge.*) Ah! cristi, trois heures du matin! Je vais encore être bien reçu. (*Il achève son ascension et cherche à tâtons le cordon de la sonnette.*) Ah! voilà. (*Il sonne. Long silence. Coups de sonnette répétés.*) Flûtes alors, est-ce qu'ils sont tous sourds! (*Il s'étudie à rendre avec la sonnette les premières mesures de " la Vague ".*)

UNE VOIX, *derrière la porte.*

Assez donc!

Le prince s'arrête. Tours de clé. La porte s'ouvre et laisse voir le prince Napoléon. Il est vêtu d'une chemise de flanelle, chaussé d'élégantes espadrilles et coiffé d'un chapeau haut de forme.

LE PRINCE NAPOLÉON

Toute la vie alors?

LE FILS

Quoi toute la vie? Quoi toute la vie?

LE PÈRE

Il est trois heures du matin, drôle! Je parie que vous venez encore de chez ma femme?

LE FILS, *entrant.*

De quoi te mêles-tu? (*Il secoue son chapeau.*)

LE PÈRE

Vous osez dire... — Fais donc attention, tu me lances de l'eau. — Vous osez dire : " De quoi te mêles-tu? " Oubliez-vous donc que je suis votre père?

LE FILS

Je suis assez grand garçon pour être libre d'employer une soirée comme bon me semble.

LE PÈRE, *se croisant les bras.*

En vérité?

LE FILS

Ah! prends donc garde, tu me lances de la bougie.

LE PÈRE

Vous êtes un vagabond, voilà tout ce que vous êtes. (*Avec éclat.*) Qu'est-ce que vous avez fait de votre parapluie?

LE FILS

Je l'ai confié à un marchand d'oiseaux pour le faire couvrir; mais tu peux être tranquille, je t'en donnerai des petits. (*Il rit.*)

LE PÈRE

Je ne sais qui me retient... (*Avec dignité.*) Allez vous coucher.

LE FILS

Avec plaisir. Passe-moi donc une allumette.

LE PÈRE, *devenu subitement sourd.*

Nous reprendrons cet entretien demain. (*Il sort.*)

LE FILS

Vieux pingre! Il me retire les allumettes de la bouche!

SCENE II

Le théâtre représente une modeste salle à manger. Le prince Victor et le prince Napoléon déjeunent en tête à tête. Silence.

LE FILS

Je commence à en avoir assez de manger des radis sans beurre. (*Le père se borne à hausser les épaules et étouffe bruyamment un rire.*)

LE FILS, *vexé.*

Qu'est-ce que tu as à rigoler?

LE PÈRE

Je ne rigole pas.

LE FILS

Je te demande pardon!!! Or, comme je ne vois pas ce que j'ai dit de si drôle, je trouve que tu es de mauvais goût. Voilà. (*Il se replonge dans ses radis. Nouveau silence. Cinq minutes s'écoulent.*)

LE PÈRE, *se parlant à lui-même.*

Quand on aime le beurre, on en gagne. (*Le fils se borne à hausser les épaules. Même jeu que ci-dessus.*)

LE PÈRE, *vexé.*

Je voudrais bien savoir ce que vous avez à rire?

LE FILS

Je ne ris pas.

LE PÈRE

Mande pardon!!! Or, comme vous êtes d'âge à gagner votre vie, je ne vois pas pourquoi je me priverais de vous le dire.

LE FILS

Ah! c'est comme ça? Eh bien, veux-tu que je te dise? J'en ai plein le dos de cette existence-là!

LE PÈRE

Dieu! qu'il est commun.

LE FILS

C'est possible. (*Se levant.*) Mais je me révolte, à la fin! Je ne veux plus être traité en petit garçon, Désormais, je ne mangerai plus de radis sans beurre. et j'exige la clé de la maison.

LE PÈRE, *pétrifié.*

La clé!

LE FILS

La clé, parfaitement! Et si ça ne te plaît pas, c'est simple comme bonjour, je fiche le camp et je vais demeurer au quartier! Tu peux te le tenir pour dit. (*Il sort en jetant sa serviette dans son assiette.*)

LE PÈRE, *seul, contemplant le dégât de son linge.*

En voilà une belle propreté! On voit bien que ce polisson-là ne paye pas le blanchissage.

SCENE III

Le théâtre représente le cabinet de travail du prince Napoléon. Tables, chaises, carafon de cognac. Les murs sont garnis de panoplies.

LE FILS

Dis donc, tu serais bien gentil de m'avancer cent sous sur ton héritage.

LE PÈRE, *sautant.*

Cent sous! Il demande cent sous! Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

LE FILS

Pour me payer un rasoir mécanique.

LE PÈRE

Ah ça, vous moquez-vous de moi? Est-ce que je

ne vous ai pas donné huit francs, il y a trois jours, pour acheter une couronne à la princesse Murat?

LE FILS

Je n'en sais rien, et cela m'est égal. Maintenant, veux-tu me donner mes cent sous, oui ou non?

LE PÈRE, *hurlant.*

Non! non! non!

LE FILS

C'est bien entendu?

LE PÈRE, *avec dignité.*

Je vous prie de me fiche la paix à ce sujet.

LE FILS, *très calme.*

C'est donc toi qui l'auras voulu. (*Il se dirige vers la porte.*)

LE PÈRE

Où allez-vous?

LE FILS

A la liberté!

LE PÈRE

Victor, tu ne feras pas cela?

LE FILS

C'est ce que tu vas voir.

LE PÈRE, *d'une voix déchirante.*

Veux-tu trois francs?

LE FILS

Cent sous et la clé de la maison.

LE PÈRE

Dans ces conditions-là, j'aime mieux te maudire.

LE FILS

Voilà un reçu. (*Il sort sur l'escalier. On l'entend appeler le concierge par-dessus la rampe.*)

LA VOIX DU FILS

Prosper, allez me chercher une voiture à bras!

LE PÈRE, *accourant, fou de rage.*

Va, tu n'es qu'un bonapartiste!

31 mai 1884

Un gentilhomme italien, M. le comte de C... (je tais le nom de cet infortuné par un sentiment de délicatesse dont sa famille me gardera une éternelle reconnaissance), donne depuis le commencement de mai les preuves les moins équivoques des proportions que peut atteindre l'intelligence humaine en général et la sienne en particulier.

Il a parié, contre de spirituels fumistes, que dans l'espace d'un mois, et sans sortir de France, il consommerait en chemin de fer un modeste parcours de vingt-cinq mille kilomètres, soit six mille deux cent cinquante lieues, et le pari a été tenu. C'est ainsi que, depuis vingt-huit jours, ce personnage éminemment utile à la société emploie les heures que la Parque lui file à user les banquettes de la Compagnie P.-L.-M., en se rendant successivement de Marseille à Paris et de Paris à Marseille, et en sautant d'un train dans l'autre.

Ce monsieur qui se donne la peine de faire plus de six mille lieues pour arriver au complet ramollissement de ses facultés intellectuelles me cause une joie sans mélange.

Je suis toujours heureux d'apprendre qu'un imbécile a pris naissance dans un pays qui n'est pas le mien.

Pour bercer l'ennui de la route, le comte, qui s'était acheté un petit calepin sur ses économies de garçon, y a inscrit ses impressions de voyage pendant les quinze premiers jours.

Le seizième, dans sa précipitation à changer de train, il l'a malencontreusement oublié sur la banquette de son compartiment, où, par un bonheur providentiel, je l'ai retrouvé dimanche dernier en allant voir un de mes proches parents à l'hôpital de Charenton.

Je puis ainsi livrer aujourd'hui à l'avide curiosité de mes lecteurs divers extraits de ce curieux journal, choisis, j'ose le dire, avec une parfaite intelligence, et dont l'ensemble constitue un document du plus vif intérêt. On y verra, entre autres choses, l'invasion lente et graduelle du gâtisme chez un être dont la sainteté d'esprit résultait clairement jusqu'alors du témoignage de son concierge et des appréciations flatteuses de divers courtiers d'assurances sur la vie.

Voici, sans autre préambule, et après élimination de toute partie inutile et oiseuse, ce baromètre du ramollissement.

***

JOURNAL DE M. LE COMTE DE C...

" 1er *mai* 1884. — Douze lieues de faites! Déjà! Plus que six mille deux cent trente-huit, et j'aurai gagné mon pari! Je comprime difficilement la joie que m'inspire cette pensée... Avec mes cinquante mille francs, j'irai m'établir dans ma patrie. Je me payerai une petite maison sur les rives fleuries du Pô, j'y recevrai des amis le dimanche, et je leur ferai

arroser les pétunias que m'accordera la clémence divine. Décidément, ma joie devient encombrante, je vais déboucler ma ceinture. (Ah! au fait, pendant que j'y pense : ne pas oublier d'acheter plusieurs bouteilles de vin à Beaune et du saucisson à Lyon.) "

" 5 *mai* 1884. — Allons, ça se tire, ça se tire... C'est égal, c'est dur tout de même; je n'aurai pas volé mon argent. — Qu'est-ce que j'en ferai de mon argent? Je crois me l'être déjà dit, mais je m'en bats l'œil, je vais recommencer. Avec mes cinquante mille francs, je m'achèterai un pot fleuri sur les rivages d'une maisonnette et je ferai arroser mes amis par diverses plantes potagères. Ce sera délirant, en vérité : J'en ai le front mouillé de douces larmes... (Ma provision de vin et de saucisson commence à diminuer pas mal. Penser à racheter du saucisson à Beaune et du vin de Champagne à Lyon.) "

" 8 *mai* 1884. — Cristi, que c'est raide! Je dois avoir des callosités au cerveau et j'éprouve un trouble dans les... jambes... Enfin, encore vingt-deux jours et j'aurai accompli le huitième travail d'Archimède. — Mon Dieu, que j'ai mal à la... heu... (c'est dégoûtant, je ne trouve plus mes mots,) ah! à la tête! — Toutes réflexions faites, je ne renouvellerai pas mes provisions. Mon petit baril de saucisson que j'ai acheté à Beaune à mon dernier passage était excellent, mais le vin de Lyon sent trop l'ail. "

***

Je suis malheureusement forcé, vu les dimensions dont je dispose, de pratiquer de nombreuses

coupures dans le journal de M. de C... Ça m'est cruel, mais je m'y vois contraint.

Je saute donc plusieurs feuillets et j'arrive sans transition à l'extrait daté du 13 mai. Le mal que font pressentir peu à peu les lignes ci-dessus reproduites et que trahit une incohérence de plus en plus caractérisée dans le langage de M. le comte de C... est maintenant tout à fait déclaré; comme du reste on va le voir :

" 13 *mai* 1884. — Où suis-je? où vais-je? où cours-je? Ah! je me rappelle! mon pari! Vingt-cinq mille kilomètres de saucisson de Lyon, dans l'espace d'un mois et sans sortir de France! — Cinquante mille francs! — A moi les femmes! "

Le mal empire. La progression arrive d'heure en heure, avec une rapidité effroyable.

" 14 *mai* 1884. — Je suis le balancier du soleil. Je pends au bout d'une ficelle, et je suis emporté pour l'éternité de Marseille à Paris et de Paris à Marseille. Je bats les secondes! Tic! Paris. — Tac! Marseille! — Tic! Paris. — Tac! Marseille. — Le soleil est une petite pendule. Il a un petit oiseau dans le ventre. A trois heures, le petit oiseau se montrera et il fera : " Coucou! coucou! coucou! " Que mon sort est digne d'envie. "

" 15 *mai* 1884. — Ba ba ba ba ba ba ba...ga ga ga ga ga ga ga... bo bo bo bo bo bo bo... "

. . . . . .

Ici s'arrête le journal de l'infortuné comte de C..., et également le chroniqueur, qui se ferait un véritable scrupule d'ajouter la moindre syllabe aux vingt

et une syllabes contenues à l'étroit dans le précédent paragraphe.

Vast-Ricouard

4 juin 1884

A part la phénoménale et inexplicable exception de M. Georges Ohnet, je ne vois pas, dans toute l'histoire littéraire moderne, exemple d'une réussite plus prompte que celle des deux jeunes gens dont les *Petites Nouvelles* associent aujourd'hui les noms aux noms célèbres et aimés de ses collaborateurs habituels : Charles Moncelet, Armand Silvestre, Jules Moinaux, Emile Villemot, Paul Arène, Philibert Audebrand, etc.

Partis, bras dessus bras dessous, de *Claire Aubertin*, qui, il y a cinq ans, fut une révélation et presque une révolution, Raoul Vast et Gustave Ricouard viennent d'aboutir triomphalement à *Vierge* et de consolider ainsi leur popularité et leur réputation sans avoir connu du *dur commencement* autre chose que sa mauvaise renommée.

Les deux auteurs de la *Femme à trois têtes* sont de trop vieilles connaissances du public des *Petites Nouvelles* pour que je ne pense pas leur faire injure en insistant plus que de raison sur une présentation toute faite. Mais je croirais aussi manquer à mes devoirs si, oubliant l'innocente curiosité de tous les Parisiens mes frères, je ne me livrais sur le compte de mes nouveaux collaborateurs à de petites indiscrétions, point trop coupables cependant, et dont ils ne puissent l'un ni l'autre me garder la moindre rancune.

***

Dans le courant de l'année 1868, l'élève Gustave Ricouard (de Paris), pensionnaire, fut chassé du lycée Fontanes, lequel — comme disait Arnal, dans un vaudeville, en parlant de Napoléon, — n'était encore que Bonaparte. On comprendra que le châtiment était à la hauteur du crime, quand j'aurai dit que le coupable avait été surpris par un préfet d'études lisant les *Trois Mousquetaires*, du sieur Alexandre Dumas. Tout porte à croire que s'il eût lu de préférence le chant V de l'*Enéide*, où les amours d'Enée et la belle Didon sont décrites par le sieur Virgile d'une plume imbibée de cantharide, ou encore ce monument de haute ou pour mieux dire de basse pornographie qui commence par cet hexamètre :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin

qui ne relève pas moins que de la police des mœurs, l'élève Gustave Ricouard eût été gratifié du plus flatteur encouragement.

L'intelligence des cuistres est suffisamment proverbiale pour que je croie inutile d'y insister.

Bref, chassé du Lycée Fontanes, le jeune homme se réfugia dans un petit collège de province. Dégoûté de la littérature amoureuse qui lui réussissait si peu, il se lança la tête la première dans la littérature de polémique et bouleversa l'antique tranquillité du *bazar* en y créant un organe démoc-soc sous ce titre énergique : *Le Fouet*. Pendant un certain nombre de mois, cette publication, autographe naturellement, passa de mains en mains et de pupitres en pupitres, sous l'œil complaisant d'un jeune pion, fort entiché

lui-même de littérature moderne, ainsi qu'il l'a prouvé plus tard.

Il s'appelait Emile Goudeau.

Le futur poëte des *Fleurs de bitume* conduisait son troupeau avec la plus aimable désinvolture, profitant généralement des heures d'études pour aller boire des bocks au café de la Ville ou pour aller voir ses maîtresses, et se bornant à répondre doucement aux observations du principal :

— Mon Dieu, monsieur, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise : ces garçons-là sont doux comme des brebis dès que je les livre à eux-mêmes et deviennent impossibles sitôt qu'ils m'aperçoivent. J'abandonne donc mon étude, ce qui est la meilleure manière de la conduire.

***

Quelques années plus tard, Ricouard, qui à cette époque achevait ses études de droit, eut un beau jour l'idée de traverser la Seine pour aller voir un camarade qui dirigeait alors le théâtre des Menus-Plaisirs. Le camarade lui sauta au cou :

— Travailles-tu toujours?

— Oui, pourquoi?

— Parce qu'alors tu vas me faire une pièce. Mon cher, la *Perle de l'Arche Marion* est un four dont tu ne peux te faire aucune idée. Donne-moi un vaudeville, une comédie, ce que tu voudras et ce que tu auras de prêt, et je te joue dans quinze jours.

L'affaire était tentante; Ricouard accepta, et il s'en alla tout rêveur. Dans la rue, il rencontra Christian de Trogoff.

— Dites donc, vous n'auriez pas un vaudeville, vous, par hasard?

— Non, dit Trogoff; mais j'ai un vaudevilliſte.

Séance tenante, l'affaire fut conclue.

Ricouard fut mis en rapport avec un jeune homme long et mince, répondant au nom de Raoul Vaſt, et, tout de suite, les trois hommes se mirent à l'ouvrage.

Cette collaboration improvisée aboutit à un four énorme; ce furent ces mêmes *Coups de canifs*, qui, refaits quelques mois plus tard, sous le titre de *la Bamboche*, occupèrent pendant des temps immémoriaux l'affiche du théâtre Déjazet.

De ce jour Raoul Vaſt et Guſtave Ricouard ne se quittèrent plus d'une semelle, se doublant, s'excitant, se poussant, créés absolument l'un pour l'autre.

Et ce fut coup sur coup : leur livre de début, *Claire Aubertin*, dont je parlais tout à l'heure, et qui posa la première pierre de la fortune de l'éditeur Ollendorff; *Madame Bécart* qui donna un si grand coup de fouet au succès de la *Revue réaliſte*, le *Général*, la *Vieille Garde*, le *Tripot*, etc., etc. Puis des opérettes et vaudevilles : *la Croix de l'Alcade*, *le Parisien*, *la Bamboche*, bâclés à la dépêche, sur des tables de cafés, au milieu des rires des auteurs, et joués au milieu des rires du public.

C'eſt particulièrement ces qualités d'esprit et de parisianisme de Raoul Vaſt et de Guſtave Ricouard que fera ressortir *la Femme à Trois Têtes*, le dernier roman dû à cette fertile et brillante collaboration. J'y renvoie, au surplus, pour plus ample informé, les lecteurs des *Petites Nouvelles*.

7 juin 1884

Il y a actuellement, dans la rue Neuve-Coque-

nard, de braves bourgeois qui nagent dans la jubilation. Ayant eu la brillante idée de conduire leur fille au cirque Fernando, — spectacle qu'ils avaient jugé peu dangereux pour une demoiselle, — cette jeune grue y tomba amoureuse d'un écuyer, qui avait une paire de bottes molles et surtout une culotte de peau.

Sa famille, qu'elle en informa, déclara la chose peu sérieuse. Elle l'était en effet si peu, que la petite demoiselle vient de se faire enlever par le fiancé de son cœur, et que depuis une huitaine de jours, vêtue d'un maillot de soie vert, elle saute d'un trapèze à l'autre, aux acclamations de la foule, entre huit heures et demie et neuf heures moins le quart.

Ces choses-là sont excessivement agréables pour des parents signalés au Bottin comme notables commerçants.

Je rapporterai à ce propos, si personne ne s'y oppose, une petite conversation que j'eus un jour avec un monsieur de ma connaissance.

J'ignore si c'est amusant, mais en tout cas c'est instructif.

***

Ce monsieur, que la Providence met quelquefois sur mon chemin, daigna m'apprendre, il y a quelques mois, que son fils, élève de cinquième, venait d'être le premier en récitation. Je lui manifestai la joie que me causait cette heureuse nouvelle, ce qui le décida à entrer plus avant dans le terrain des confidences et à m'avouer son intention de conduire le collégien au théâtre pour le récompenser de son zèle.

— Il est absolument certain, lui dis-je, que vous ne sauriez vous en dispenser, sous peine de passer

pour le dernier des mufles aux yeux de cet aimable enfant.

Il m'ouvrit alors tout son cœur et mit à nu, tout exprès pour moi, les vives appréhensions que faisait naître en lui la perspective de cette partie de plaisir.

— Mon fils, m'expliqua-t-il, a été élevé et maintenu par la mère dans les principes les plus chastes, et je redoute l'influence pernicieuse que pourraient avoir certaines pièces sur son imagination romanesque. Vous, qui connaissez tant de monde, ne pourriez-vous, en cherchant bien, m'indiquer une bonne et honnête comédie, divertissante et attachante tout à la fois, et ne laissant, sur des horizons nouveaux aucune porte, même entrebaillée?

J'insinuai que *la Joie fait peur* me semblait réunir ces diverses conditions, mais l'homme prudent auquel mes paroles s'adressaient poussa un léger rugissement :

— Peste, fit-il, comme vous y allez!

— Cependant...

Il m'interrompit.

— Mon garçon a seize ans à peine et je ne veux pour rien au monde, l'initier à un tas de choses qu'il apprendra toujours trop tôt. Aussi, toutes réflexions faites, je le conduirai à *Peau d'âne*.

***

Je contemplai mon interlocuteur avec une émotion sincère, puis prenant ses mains dans les miennes :

— Ecoutez, dis-je, ne faites pas cela; ne faites pas cela, je vous en supplie.

— Pourquoi? demanda-t-il très surpris.

— Parce que les principes de Monsieur votre

fils ne lui permettant pas de voir *la Joie fait peur*, avant qu'il ait achevé son volontariat, ce serait une folie de le conduire à *Peau d'âne*, avant qu'il soit passé dans la territoriale.

— Que dites-vous là?

— La vérité. Mon cher monsieur, permettez-moi de vous dire que vous ne comprenez pas un mot à l'art d'élever les garçons. Comment, vous refusez la Comédie-Française au merle blanc qui vous doit le jour et vous lui accordez le Châtelet! Vous redoutez que la prose de Mme de Girardin ne lui ouvre des aperçus et vous songez à le mettre face à face avec des jambes de ballerines soigneusement choisies et triées par un directeur expert! Si vous croyez que ce spectacle ne lui en ouvrira pas, des aperçus! Les mots, avec un peu de candeur et de bonne volonté, ça peut quelquefois ne pas se comprendre, mais les jambes de femme, ça se comprend toujours; comme l'argent, c'est toujours clair, et il n'y a pas besoin d'avoir appris l'anglais pour savoir ce que ça veut dire.

Le monsieur me regarda avec une douce tristesse, me donna séance tenante un mot de recommandation pour son médecin et alla louer deux fauteuils pour *Peau d'âne*.

***

Or j'ai appris dernièrement, par hasard, que l'élève de cinquième avait complètement renoncé aux exercices de mémoire pour se livrer, dans la société d'une petite danseuse du Châtelet dont les jarrets avaient exercé, paraît-il, une fascination irrésistible sur son imagination romanesque, à des exercices

d'un autre genre, réputés excellents, d'ailleurs, pour la moelle épinière des élèves de cinquième.

L'avouerai-je? Cela m'a fait plaisir.

Au fond, j'avais mal pris de me voir traité de fou pour avoir dit une chose juste, après avoir fait croire tant de mensonges aux femmes.

10 juin 1884

Constance Resuche vient de mourir, tant il est vrai que la vieille garde meurt.

Elle avait débuté vers 1848 sur la scène des Variétés, et, dans le petit rôle confié à ses talents, on avait constaté qu'elle eût été parfaite avec quelques truffes sous la peau. Découragée par son accueil glacial, elle renonça rapidement au public, l'envoya coucher... chez elle, ce que, du reste, il s'empressa de faire, et c'est ainsi qu'en passant successivement des bras de l'un dans les bras de l'autre, elle parvint à une vieillesse très avancée.

Enduite de blanc gras et les cheveux teints en jaune, elle est parue jeudi devant le Tout-Puissant, qui, absolument dégoûté, est entré dans une grosse colère.

— Comment, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas honteuse de vous présenter devant moi avec une figure pareille! Faites-moi le plaisir d'aller vous débarbouiller et tâchez que ça ne vous arrive plus.

Après quoi, comme il est l'indulgence en personne, il l'a laissée bavarder à son aise, s'est laissé prendre à ses pleurs pénitents et l'a finalement gardée au séjour des bienheureux où il lui a donné

l'exploitation d'un petit chalet à 15 centimes. Digne couronnement d'une carrière si artistique.

Constance Resuche avait bien gagné, il faut le dire, son humble part de Paradis.

On en jugera par ce seul fait.

Un pauvre diable qu'elle avait vidé et nettoyé avec un art magistral, et qui, pour le quart d'heure, claquait mélancoliquement, dans un grenier, d'éreintement, de misère et d'amour mal guéri, la fit prier par une amie de le venir voir à son lit de mort, et de lui apporter ainsi la suprême joie d'un serrement de main.

— Ah! il m'embête, dit cette excellente fille. Je *fais* un notaire en ce moment, et je n'ai pas le temps de m'absenter. Puis, à quoi ça l'avancera-t-il? Ce n'est pas cela qui lui rendrait ses plumes.

Aussi le trépas de Constance me laisse-t-il froid.

Dire que je danserais sur sa tombe, non; mais quant à lui jeter des fleurs, c'est un four.

* * *

Georges Duval, qui, dans son *Carnet de l'Evénement*, rapporte le mot ci-dessus, en témoigne un certain dégoût, ce qui s'explique facilement, mais aussi une certaine surprise.

Ça n'a pourtant rien d'étonnant: Constance Resuche a tenu le discours qu'eussent tenu en cette circonstance toutes les grues de son espèce, et elle n'avait aucune raison pour faire exception à la règle.

Seulement on s'est mis depuis quelques années à vouloir chercher dans les filles autre chose que ce qui s'y trouve, et à les voir autrement qu'elles ne sont.

Dumas, qui a passé sa vie à avoir des idées baroques, a imaginé le premier de les hisser sur un tabouret et de les ériger aux yeux de la foule en créatures suprêmement sentimentales, suprêmement désintéressées, suprêmement intelligentes et suprêmement poitrinaires.

Je déclare que, comme invention, c'est à quinze cents pieds au-dessous du téléphone.

La vérité, c'est que les filles, à quelque échelon de gruerie qu'elles soient placées, deviennent phtisiques comme les autres quand elles ont eu une mère phtisique ou une bronchite mal soignée; qu'elles n'aiment rien tant au monde que les écrevisses du Rhin et la brandade de morue; qu'elles mettent un incontestable empressement à faire disparaître les paquets de cigarettes qui traînent sur les cheminées et leur tombent sous la patte, et qu'à de très rares exceptions, elles sont bêtes comme des oies.

C'est triste à dire, mais enfin c'est comme ça.

***

J'ignore si j'ai l'honneur de compter celles dont je parle au nombre de celles qui me lisent et si ces lignes auront la noire déveine de tomber sous les yeux de quelques-unes d'entre elles.

Si le malheur veut qu'il en soit ainsi, j'ai quelques chances de me faire conspuer et de me faire traiter de goujat.

Je jure par avance que ça me sera égal!

Entre nous, j'ai payé assez cher aux cocottes le droit de leur manquer d'égards.

12 juin 1884

Je disais, il y a peu de temps, qu'au rebours du bon La Fontaine qui se faisait dire des histoires, je suis de ceux qui en racontent. Ça n'a rien de bien extraordinaire : on ne suppose probablement pas que je me fasse donner des appointements uniquement pour passer ma vie dans un fauteuil à y fumer des cigarettes en écoutant des récits de bataille ou des gravelures. Aussi le duel Judet-Arène étant l'événement de la semaine, m'en voudrais-je *usque ad mortem* si je perdais cette belle occasion de faire valoir une fois de plus mes petits talents de société.

Le duel entre gens de lettres, comme nul ne l'ignore, aura tenu une place considérable dans les fastes de la gaieté française, et sans aller chercher bien loin, je me bornerai à rappeler aujourd'hui au souvenir des Parisiens qui me lisent deux impayables affaires d'honneur qui, en leur temps, — ce qui, d'ailleurs, n'est pas le moindre de leurs mérites, — firent couler plus d'encre que de sang.

La première eut, pour héros, Louis Davyl, auteur du *Gascon* et de *la Maîtresse légitime*, et Jules Vallès, dont le nom se passe de tout commentaire; l'autre, deux journalistes extrêmement connus du public parisien : Aurélien Scholl et Francisque Sarcey.

I

En ce temps, Davyl et Vallès menaient de pair une de ces vies de bohème dont les dix mille livres de rente qu'ils ont amassées aujourd'hui ne peuvent

donner aucune idée. Flanqués successivement à la porte de tous les restaurants de Paris et de tous les hôtels meublés où ils avaient laissé de cruels souvenirs, inscrits au livre des sommes dues, ils s'étaient mis à vivre fraternellement et économiquement sous le même toit. J'insiste, et non sans cause, sur la justesse de cette expression. Propriétaires d'un mobilier composé d'une table, de deux chaises et d'un modeste lit de fer, où ils dormaient côte à côte (occupant alternativement le bord et la ruelle), ils coulaient des jours heureux dans les douceurs des grasses matinées, des conversations littéraires et des confections de soupes au fromage, leur nourriture habituelle.

Cette amitié eût donc été sans nuage, si par un malheureux hasard, ces deux frères, toujours d'accord pour se reconnaître du talent et pour ne pas payer leurs dettes, n'eussent été séparés par leurs philosophies. Il était aussi impossible à Vallès d'adopter les croyances religieuses de Davyl qu'il était pénible à Davyl d'admettre les théories athéistes de Vallès, en sorte qu'un beau jour, dans le feu de la discussion, Vallès reçut sur la figure les cinq doigts écartés de Davyl. Il lui rendit immédiatement sa politesse; une prise aux mains s'ensuivit, et tout porte à penser qu'elle se serait prolongée dans les époques les plus lointaines sans l'intervention des voisins.

Arrachés aux griffes l'un de l'autre, ils se jurèrent une haine éternelle, se provoquèrent en un combat singulier, prirent *illico* quatre témoins parmi les assistants et sortirent sur l'escalier afin de laisser ces quatre messieurs discuter à leur aise les conditions du duel.

***

L'injure était beaucoup trop grave de part et d'autre pour qu'on en pût retarder le dénouement. La rencontre fut donc fixée au lendemain.

Les deux frères, devenus ainsi les frères ennemis, passèrent une nuit sans précédent dans le martyrologe des gens qui couchent à deux en un lit beaucoup trop étroit.

Davyl, dont c'était le jour de ruelle, se tourna vers la muraille, et déclara sur un petit ton agaçant " qu'il allait dormir comme Condé à la veille de la bataille de Rocroy ", à quoi Vallès, qui se disposait à souffler la bougie, retarda le moment de cette importante opération pour répliquer brutalement que " le sieur Louis Poupart-Davyl dormirait encore bien mieux la nuit suivante. "

Davyl haussa les épaules sous le drap et répondit :

— Tu me fais suer!

Ce mot mit Vallès au comble de l'exaspération. Doué d'un naturel peu sociable, il s'emporta, quitta les bornes de la bienséance et traita de telle sorte son camarade de lit que celui-ci se vit contraint de lui lancer une deuxième gifle au milieu de la joue et de l'obscurité. Ce fut le signal d'une nouvelle mêlée, à laquelle put seule mettre fin l'arrivée de l'aurore aux doigts de roses.

Plus acharnés que jamais l'un contre l'autre, les deux ennemis se rendirent sur le terrain, escortés chacun de ses témoins. Tandis que Jules Vallès, en avant, exposait avec force gestes ses intentions sanguinaires, Louis Davyl, qui ne perdait jamais la carte empruntait délicatement vingt-cinq louis à l'homme aimable qui le secondait, et c'est ainsi qu'en devisant

de choses variées on arriva sur le lieu de combat.

On procéda aux cérémonies d'usage : les redingotes et les gilets furent enlevés, les armes furent mesurées, et les deux adversaires, l'épée au poing, furent placés à égale distance l'un de l'autre, comme disait si agréablement l'excellent Hippolyte Nazet.

***

On assista alors à quelque chose d'horrible. On vit ces deux hommes, ces deux frères, unis la veille encore d'une amitié si étroite, ayant vécu pendant tant de mois des mêmes joies, des mêmes misères, des mêmes ambitions, des mêmes rêves, engager des fers meurtriers, et, le feu dans les regards, se dévorer dans une commune haine. On les vit s'avancer d'un pas, l'écume aux lèvres, la main tremblante d'émotion, prêts à s'arracher l'un à l'autre une vie que quelques heures plus tôt ils auraient défendue au péril de la leur, et ce spectacle épouvantable tirait déjà des pleurs de tous les yeux, quand, brusquement, Poupart-Davyl, jetant son épée à ses pieds, dit avec calme à son adversaire :

— " Décidément tu es trop mal habillé. Je ne me bats pas avec des gens si mal fichus. Tiens ! voilà un billet de cent francs, va acheter un pantalon et des chaussures ; tu reviendras quand tu seras propre. "

Et il lui mit de force le billet dans la main, tandis que Vallès demeurait stupéfait, moins encore des scrupules de son ancien ami que de ses largesses inexplicables.

J'ignore ce qui se passa le lendemain, tout ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que, si la rencontre

eut réellement lieu, Jules Vallès et Poupart-Davyl ne s'en portèrent pas plus mal.

***

Sur quoi, l'abondance des matières force le chroniqueur à renvoyer à demain l'affaire des bretelles de Sarcey.

II

14 *juin* 1884

Francisque Sarcey, à qui ses feuilletons dramatiques du *Temps* avaient attiré coup sur coup un certain nombre de mauvaises affaires, déclara un beau jour qu'il en avait assez et que dorénavant il ne se battrait plus.

Villemessant en creva de rire et proclama à la face de ses rédacteurs que le gros critique " canait ".

— Laissez-nous donc tranquilles, dit Aurélien Scholl, Sarcey ne " cane " pas le moins du monde; il s'est battu trente-six fois et ses preuves ne sont plus à faire. S'il ne veut pas passer sa vie à s'allonger des coups d'épée avec tous ceux dont il aura froissé la vanité et la bêtise, il est absolument dans le vrai.

— C'est un couard, glapit Villemessant qui était têtu comme une mule.

— Vous y tenez, reprit Aurélien Scholl; eh! bien, je vous parie cinq cents francs que je le fais se battre après-demain.

— Lui! Et avec qui?

— Avec moi.

— Mon petit, je vous autorise à aller faire vos blagues ailleurs, attendu que vous êtes l'ami intime de Sarcey.

— C'est justement pour ça que je me fais un devoir de défendre sa bonne renommée. Maintenant, vingt-cinq louis qui tombent: les tenez-vous?

Les deux journalistes topèrent, Scholl disparut immédiatement dans la salle de rédaction, et pas plus tard que le lendemain Francisque Sarcey recevait, de la main de son meilleur ami, la plus belle volée de bois vert qui se soit jamais abattue sur les épaules d'un critique du *Temps*.

Ce même lendemain, vers cinq heures, quatre messieurs qui jouaient aux dominos sur une table du café de Mulhouse virent entrer Scholl et Sarcey.

— Faites-nous donc un peu de place, dit Scholl, nous venons vous demander un service.

— Ah! firent en chœur les quatre messieurs.

— Mon Dieu oui, cette brute de Sarcey, que j'ai rencontré sur le boulevard, désire se battre avec moi, à cause du petit article de ce matin, vous savez. Je lui hurle. depuis une heure, que je lui ai donné là une preuve de dévouement, je ne peux pas arriver à me faire comprendre. Alors, ma foi, puisqu'il y tient, nous nous baignerons dans le sang l'un de l'autre... — Imbécile, pourquoi n'as-tu pas mis le double-cinq? — ... et si vous n'avez rien à faire, vous seriez bien gentils de nous servir de témoins.

L'imbécile qui n'avait pas mis le double-cinq déclara que ce serait tout plaisir et profita de ce que son voisin parlait de prendre le train de huit heures quarante-cinq, pour lui pousser, avec le coude, un double-six qui le gênait.

***

Quatre jours plus tard, les duellistes, les témoins et le médecin, commençant à n'avoir plus le sou, regrettant amèrement le sol de la mère patrie, qu'ils avaient dû quitter par égard pour la loi, et prodigieusement agacés de se promener dans des rues étrangères avec des épées enveloppées sous le bras, déclarèrent d'un commun accord que le moment était venu d'en finir. Ils se mirent donc en quête d'un endroit favorable, et jetèrent leur dévolu sur un petit champ enclos d'arbres qui leur parut réunir toutes les qualités, de bon air, de solitude, et de proximité avec un limonadier, nécessaires à des gens qui se trouvent mutuellement de trop sur cette vallée de douleurs et de larmes.

— Nous ne serons pas mal ici, déclara Aurélien Scholl, mais sacristi, il ne fait pas chaud; si nous gardions nos pardessus?

— Oh! non, dit Francisque Sarcey, nous nous ferions ficher de nous.

Et donnant bravement l'exemple, il enleva jusqu'à son gilet, découvrant ainsi aux regards étonnés des assistants une jolie paire de bretelles, qu'ornaient des cœurs percés de flèches et aussi d'amoureuses légendes brodées en rouge, et où revenait le nom de l'heureux Sarcey délicatement enlacé à des feuilles de laurier et de vigne.

— Bigre, dit Scholl, tu te mets bien.

Et comme l'autre souriait avec modestie :

— C'est égal, reprit-il, c'est humiliant pour moi, qui tiens mon pantalon avec une ceinture.

***

Là-dessus commença un combat dont on ne peut se faire aucune idée.

Il faisait un brouillard d'hiver, serré, compact; les adversaires ne se voyaient pas; ce fut, pendant dix minutes, un cliquetis saccadé d'épées, coupé de: " Attention donc! — Ah! quelle sale garde! — " Bon! voilà mes lunettes qui glissent. — Je ne me " sens plus mes doigts. — Prends garde à mes " bretelles! etc., etc. " Les témoins riaient comme des bêtes. Tout à coup Sarcey dit:

— Touché!

— Diable, dit Scholl, je t'ai fait mal?

Tout le monde s'était approché du blessé, qui regardait curieusement son doigt.

— C'est étonnant, déclara-t-il, j'ai beau regarder, je ne trouve rien. Je suis pourtant bien sûr d'avoir été piqué. Pressez donc un tout petit peu pour voir.

Alors un des témoins prit le doigt de Sarcey et l'appuyant sur son genou replié, pesa dessus de toutes ses forces. Cette tentative demeurant sans succès, il dut s'adjoindre un second témoin, puis un troisième, puis le médecin. Enfin, une goutte de sang parut.

Les quatre messieurs, qui jouaient aux dominos quatre jours avant sur une table du café de Mulhouse, se découvrirent avec solennité.

— L'honneur est satisfait, dirent-ils.

Scholl s'empressa de remettre sa redingote.

— Est-ce que tu tiens, demanda-t-il, à ce que nous nous embrassions?

— Je crois préférable, répondit le blessé, que nous allions manger quelque chose.

***

Au dessert, Scholl dit au garçon :

— Dites-moi, est-ce qu'il y a beaucoup de duels dans ce pays?

L'homme ouvrit des yeux énormes et répondit :

— Oh! monsieur, il n'y en a jamais. Ici le duel est puni de mort.

Léon Valade

22 *juin* 1884

Pour la première fois depuis la mort d'Albert Glatigny, les poëtes parnassiens sont venus se grouper autour de la fosse d'un des leurs : un vide cruel vient en effet de se produire parmi ces admirables et puissants artistes qui surent se tailler une si large part dans la splendeur littéraire de cette fin de siècle.

Ce départ jette une émotion profonde dans le cœur de tous ceux qui, ayant l'honneur d'aimer les vers, savent quelle était la valeur de l'auteur charmant d'*A mi-côte*, et c'est les yeux trempés de larmes que celui qui trace ces lignes a mis, en tête de cette chronique de la mort, le cher nom de Léon Valade, du poëte dont l'amitié restera éternellement gravée en son souvenir comme un précieux titre de gloire.

Plusieurs de ceux-là qui me lisent n'ont connu que

sous une de ses faces le talent souple et multiple de Valade. Il a continué lui-même, en effet, l'étincelante série de ces *Gazettes rimées*, qu'au jour le jour, sans fatigue, sans arrêt, à la fortune toujours heureuse de son intarissable verve, il écrivit successivement dans la *Renaissance*, dans la *Jeune France*, dans le *Charivari*. Mais à côté de l'homme d'esprit, à côté du Parisien de race, il y avait en lui un poëte délicat, ayant semé à chaque pas de son œuvre son extrême sensibilité et son émotion sincère. Aussi s'était-il fait une place toute spéciale dans cette robuste génération d'artistes qui, pendant près de vingt ans, Catulle Mendès à leur tête, ont combattu pour la grande cause de l'art et poursuivi leur but grandiose, sous les rires et les huées des imbéciles.

Comme il se survivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché et aimé, Léon Valade se survivra dans l'avenir par son œuvre réellement forte et généreuse et dont l'éclat brillera plus vif à mesure que, justice se faisant, les réputations tapageuses d'aujourd'hui s'éteindront misérablement dans le mépris et dans l'indifférence dédaigneuse qui les attendent.

Il a écrit plusieurs ouvrages, quelques-uns en collaboration avec ses fidèles amis, Albert Mérat et Emile Blémont, tous empreints de son esprit charmant ou de sa mélancolique douceur. Mais il laisse aussi derrière lui un grand nombre de vers imprimés, *Pluie et Soleil*, les *Fêtes Vénitiennes*, enfin ces *Trilles et Triolets* auxquels je faisais allusion tout à l'heure et que leur éblouissante fantaisie place de niveau avec ce livre immortel : les *Odes Funambulesques* de Théodore de Banville.

La publication prochaine de ces œuvres est un devoir que nous supplions la famille du cher poëte

d'accomplir, autant au nom de l'art français qu'au nom de la gloire même de Léon Valade.

24 juin 1884

L'excellent M. Derembourg, qui préside depuis quelques mois aux destinées de la Porte-Saint-Martin, a osé dire des directeurs des Bouffes-du-Nord qu'ils n'avaient pas la main heureuse. Ce propos est dû en partie à ce que celui qui l'a tenu a reçu un jour sur la figure ladite main d'un de ces importants personnages, M. Maxime Lisbonne.

Le bruit que fit cette maîtresse gifle en parvenant à son destinataire n'étant pas tout à fait éteint, je crois inutile d'y revenir et de raviver ce souvenir encore chaud.

Il n'y en a pas moins beaucoup de vrai dans les paroles de M. Derembourg, et il est malheureusement hors de doute que, depuis le jour où cette institution a pris naissance, les directeurs des Bouffes-du-Nord semblent s'être fait un malin plaisir de dégringoler les uns sur les autres comme des capucins de cartes sous un courant d'air. Pourquoi cette série à la veste, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir. Que si la faute en doit être imputée à la valeur des œuvres littéraires représentées sur la petite scène du boulevard de la Chapelle, j'ai la joie de penser que je n'y suis pour rien, aussi vrai que Louise Michel y est pour quelque chose.

Seul entre tous ces pauvres diables acharnés à claquer leur humble patrimoine avec une hâte touchante, le dernier d'entre eux, Charles Othon, a trouvé le

moyen de se tirer à son profit d'une entreprise réputée jusqu'alors désastreuse, et encore parce que ce Charles Othon est un simple charlatan qui, au lieu de recevoir des pièces de comédie, comme c'était le moindre de ses devoirs, trouvait plus sûr et moins trompeur de recevoir des pièces de cent sous, d'honnêtes gogos dont la bourse était plus ouverte que l'intelligence.

Cet entrepreneur d'escroqueries, dont les talents d'administrateur eussent été plus à leur place au milieu de la forêt de Bondy, est en train, à l'heure qu'il est, de donner aux tribunaux les petites explications qu'ils le supplient instamment de leur fournir.

En sorte que ce malheureux théâtre des Bouffes-du-Nord, au nombre incalculable de ses directeurs, compte un escroc et un ex-déporté, une grande quantité d'imbéciles et un certain M. Durécu, dont le nom, naturellement, n'inspirait aucune confiance.

Pauvre petit boui-boui, il méritait mieux que ça.

***

Ne blaguons pas ce petit théâtre si supérieur à beaucoup d'autres, en ce sens qu'on y peut fumer. Moi qui vous parle, j'y ai entendu plusieurs fois des choses tout à fait étonnantes : d'abord, je le répète, la prose de Louise Michel, puis les sifflets du chemin de fer du Nord qui passe juste sous l'orchestre ; enfin, ce qui a bien son prix, la conversation pittoresque des habitués de la maison. Mais tout cela s'efface et disparaît dans le souvenir d'une représentation de *Ruy Blas* qui y fut donnée, il y a quelque temps, " avec le concours d'artistes distingués " et à laquelle j'eus la bonne fortune d'assister.

Le hasard, ou, pour mieux dire, la Providence, m'avait placé à côté d'une grue, qui, saoule comme une petite caille, avait pris à cœur de concourir, dans la mesure de ses faibles moyens, à la splendeur de la représentation. Pour ce faire, elle avait tout simplement imaginé de monter une scie en règle au malheureux artiste qui jouait Ruy Blas et de ne pas lui laisser placer une seule réplique sans lui payer immédiatement une goutte, comme on dit en argot de théâtre.

Si bien que l'infortuné ratait tous ses effets.

Lançait-il avec émotion :

Ah ! donne moi ta main, frère, que je la serre.

immédiatement un grotesque " hurrah ! " venait le payer de ses efforts.

Jetait-il avec les accents du plus violent désespoir :

Ami, le résultat, tu le vois : un laquais !

sur l'heure un bruyant " Ah ! très chic ! " venait lui couper la idem.

Hasardait-il en comprimant de ses deux mains les battements précipités de son cœur :

... Je suis amoureux de la reine !

aussitôt un facétieux " mironton, ton ton mirontaine " venait ajouter du relief à l'hémistiche.

A part quelques coups d'œil féroces auxquels répondirent sans retard les éclats de rire de ma voisine, tout alla le mieux du monde pendant les deux premiers actes du drame, et on arriva sans encombre à la grande scène du conseil. On sait qu'au moment où tous les grands d'Espagne réunis se disposent à pignocher dans les caisses du gouvernement, Ruy Blas apparaît brusquement vêtu de noir, la tête cou-

verte, et jette au nez de ces ministres du 16 mai un : " Bon appétit, messieurs " du plus saisissant effet.

Cette exclamation fut lancée avec une si rare puissance que la jeune grue, n'y tenant pas, monta debout sur son fauteuil et se mit à agiter frénétiquement les deux mains en poussant de tels cris de joie qu'on cessa pendant dix minutes de percevoir les sifflets du chemin de fer.

Du coup, l'artiste s'arrêta. Il attendit patiemment la fin de cet enthousiasme, après quoi il marcha jusqu'au trou du souffleur, et là, très digne, la main dans le pourpoint, sans perdre un pouce de sa noblesse :

— Elle commence à nous emm...er, celle-là, déclara-t-il, je vas lui f... mon pied dans le c...

Un immense éclat de rire mêlé d'applaudissements accueillit ce discours sévère mais justifié. Seule, mon aimable voisine parut le prendre de travers, et se mit à hurler : " Des excuses! des excuses! "

Ruy-Blas ne se le fit pas dire plus de deux fois; il enleva sa main de son pourpoint, la dégagea du gant dont elle était couverte, et se tirant délicatement la peau du cou avec deux doigts :

— Des excuses? dit-il, voilà.

Et tranquillement, il reprit :

Ah ! ministres intègres,
Conseillers vertueux, voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison !

***

J'ai retrouvé dernièrement, dans un petit café de cabotins, cet artiste encore beaucoup plus distin-

gué que ne le faisait prévoir l'affiche des Bouffes-du-Nord.

Attablé au milieu de quelques camarades, il dit au moment où j'entrai :

— Moi, j'ai joué *Ruy Blas* comme personne, et j'y ai remporté un énorme succès.

Ses camarades se sont mis à sourire et ont paru ne pas le croire.

C'était pourtant la stricte vérité.

Le Chemin de fer de Paris à Sceaux et Panthéon-Courcelles

6 juillet 1884

En dépit des observations qui lui ont été adressées à ce sujet depuis le jour de sa fondation, le chemin de fer de Paris à Sceaux persiste à vouloir nous prouver que la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre. Vainement on lui a démontré qu'avec un principe aussi faux il ne nous resterait plus qu'à prendre les chevaux de bois pour nous rendre à Saint-Pétersbourg, ces sages représentations se sont perpétuellement butées contre une volonté bien arrêtée de sa part de tourner comme un imbécile autour de toutes les gares, autour de tous les arbres, autour de tout ce qui se rencontre.

La question de savoir ce qui peut bien se passer dans la tête d'un train de banlieue qui emploie des années entières à tenter de rattraper sa queue, a fait l'objet de nombreuses discussions. On a d'abord cru à une inexpérience des choses de la vie, bien naturelle, d'ailleurs, chez un sujet n'ayant oncques

voyagé à deux lieues au delà de Paris, puis à un entêtement aveugle. Il paraît aujourd'hui prouvé que nous ne devons nous en tenir à l'une ni à l'autre de ces deux hypothèses et il résulte des rapports de plusieurs sociétés savantes que nous avons tout simplement affaire à un incurable gâtisme.

Le chemin de fer de Sceaux est idiot, irréparablement idiot : voilà qui est bien établi.

Il peut d'ailleurs s'en consoler par la pensée qu'il n'est pas le seul et qu'il a un digne pendant en l'omnibus de Panthéon-Courcelles.

***

Cette voiture fait ma joie. On ne peut se faire aucune idée de tout l'argent que j'y ai dépensé et de tout le temps que j'y ai perdu depuis le jour où j'y ai mis le pied pour la première fois de ma vie.

L'absurdité profonde, l'énorme grotesquerie, l'insenséisme invraisemblable de son itinéraire constituent l'une des vastes drôleries qui aient été données à l'homme de connaître.

Je me souviens qu'une fois, placé par le hasard aux côtés d'un brave paysan qui recevait le baptême de Paris, et comme de juste n'avait pas assez d'yeux pour admirer les réverbères, les colonnes Rambuteau, les écritaux d'appartements à louer et autres splendeurs de la capitale, je fus interviewé comme suit par mon respectable voisin :

— Monsieur, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quelle est cette belle grille dorée où sont de si grosses lanternes?

— Monsieur, il n'y a aucune indiscrétion à cela : c'est la grille du Parc Monceau.

— En ce cas, votre Parc Monceau doit avoir bon nombre d'entrées, car c'est la troisième que je vois.

— Monsieur, le Parc Monceau a plusieurs entrées, mais il ne faut pas s'y tromper, vous n'en avez vu qu'une seule, et c'est la même, toujours la même, que vous continuez à voir.

— Pas possible!

— C'est comme je vous le dis.

— Quoi! nous repassons pour la troisième fois?...

— Devant la même grille dorée, devant les mêmes grosses lanternes.

— En vérité?

— En vérité. Ne m'en demandez pas la raison, je serais hors d'état de vous la donner. Ça fait partie de l'itinéraire, voilà tout ce que je peux vous dire.

Le paysan me regarda :

— Oui? dit-il, d'un petit air narquois. Eh bien, mon cher Monsieur, si vous n'étiez pas un gamin, je vous tirerais les oreilles!

Donnez donc des renseignements!

***

Car enfin, il n'y a pas à dire, je ne lui avais pas menti, à ce provincial.

Il est vrai, le bon Dieu est là pour le dire, que l'omnibus Panthéon-Courcelles passe trois fois devant chacune des grilles du parc Monceau.

Il est vrai, rigoureusement vrai, qu'il longe successivement le mur de droite, le mur de gauche, le mur de face et le mur de derrière de l'église La Madeleine.

Il est vrai, il est non moins vrai, qu'il s'arrête

place de la Concorde, après en avoir fait le tour un nombre de fois incalculable, et il est non moins vrai aussi, qu'une fois cette station passée, pris de *delirium tremens*, il se lance comme un jeune insensé à travers le noble faubourg, court du quai d'Orsay au boulevard Saint-Germain, revient du boulevard au quai et retourne du quai au boulevard, d'où il regagne immédiatement le quai, dans le seul but, ne vous y trompez pas, de revenir encore une fois au boulevard!

Comme se jettent les jeunes chiens dans toutes les boutiques ouvertes, il se précipite, tête baissée, dans toutes les rues, indifféremment, qui se rencontrent sur sa route, saute de l'une en l'autre, court, bute, cahote et comme ça jusqu'au moment où il parvient enfin au Panthéon, par un hasard dont je le félicite, mais qu'il m'est absolument impossible de m'expliquer!

Voilà la vérité, pourtant!

Et quand je songe qu'un paysan a voulu me tirer les oreilles!

Le Choléra et les Chats dans la Glace

14 *juillet* 1884.

Après avoir longuement et chaudement discuté sur la question de savoir si le choléra de Toulon était le choléra sporadique ou s'il était le choléra indien; après avoir scrupuleusement précisé les causes du choléra indien, les effets du choléra sporadique, et les signes caractéristiques de chacun d'eux;

après s'être couverts de sottises et flanqués à tire-larigot des démentis et des accusations mutuelles d'ignorance crasse, les gens de science étaient enfin tombés d'accord sur la différence qu'il y a entre un choléra et un autre, en déclarant qu'il n'y en avait aucune.

Ceci fait, ils étaient partis aux bains de mer y chercher un repos qu'ils avaient bien gagné, ce qui explique que, quinze jours durant, ils n'aient point fait parler d'eux.

Un silence aussi prolongé ne nous présageait rien de bon.

Aussi, n'ai-je pas été surpris en apprenant que les mêmes gens de science venaient de rentrer dans la lice et s'étaient remis depuis quelques heures à échanger de nouveaux coups de poings. Une question, d'une gravité considérable, vient en effet de surgir brusquement dans l'esprit de plusieurs membres de l'Institut, soulevant de violentes et légitimes tempêtes sous les galets de ces hommes vénérables.

Cette question, c'est de décider une fois pour toutes si, oui ou non, les chats se reconnaissent, quand ils se regardent dans la glace.

***

La discussion est chaude et, en somme, ça se comprend.

Pour mon compte, il me sera difficile de dormir à mon ministère, tant que je ne serai pas définitivement fixé sur un point aussi important. La seule pensée que mon chat (Félicien), lorsque je le mets devant mon armoire à glace, en présence de sa propre image, peut se prendre pour son beau-frère, ou pour

le mien, ou pour un de ses créanciers, me met dans une situation d'esprit absolument impossible à décrire.

Cependant une voix vient de s'élever, partant du cœur... d'une maison de détention; et cette voix, c'est celle du prince Kropotkine. Le célèbre anarchiste, en la présente question, conclut énergiquement à l'affirmative, et il ne m'en fallait pas moins pour me déterminer à oublier ses torts.

Sa lettre, insérée tout au long dans les colonnes de la *Revue scientifique*, fourmille, d'ailleurs, de détails très curieux sur l'intelligence des félins.

Après une longue et pittoresque description des faits et gestes auxquels se livre son jeune chat quand il le pose sur sa commode-toilette, le prince Kropotkine dit ceci :

"Mon petit élève est assez intelligent.

"Je lui demande "Que veux-tu? manger? boire?" Il se fâche et va d'un air boudeur s'asseoir derrière mon petit poêle en fonte. Mais dès que je demande : "La ficelle?" Immédiatement il répond en émettant deux sons dont le ton affirmatif ne laisse aucun doute."

D'où il résulte clairement que cet intéressant animal comprend le français à merveille et sait autant de mots que Théophile Gautier.

Mais où ça devient épatant, c'est quand le prince nous apprend que son chat se connaît fort bien en musique, qu'il préfère la musique classique à celle de M. Gaston Serpette, qu'il considère la *Mascotte* comme bien supérieure aux *Cloches de Corneville*, et qu'il montre un vif étonnement de ce que M. L. de Wentzel n'ait pas obtenu le ruban rouge pour avoir fait le *P'tit Bleu*.

***

J'ai toujours eu une vague idée que le Prince Kropotkine avait une fêlure, et le ton très sérieux de sa lettre me confirme dans mon opinion.

Je ne m'étonne donc pas outre mesure qu'un homme, d'esprit mal équilibré, n'ayant d'ailleurs rien de mieux à faire, passe son temps à tâcher de se faire un avis sur le point de savoir si les chats se reconnaissent dans leur mirage.

Seulement, je me demande avec une certaine angoisse si le gouvernement distribue des brochettes de décorations aux membres de l'Académie des sciences pour trancher des questions qui ne peuvent guère intéresser que le père Lustucru et la mère Michel.

Une page inédite d'Emile Zola

19 *juillet* 1884.

Plusieurs journaux ont annoncé que le prochain roman de M. Emile Zola: *Les Fils de Gervaise*, s'ouvrait par une description de la fête des drapeaux qui eut lieu le 30 juin 1878.

Comprenant tout l'intérêt que pourrait avoir pour nos lecteurs, au moment du 14 juillet, cette primeur littéraire, nous en avons demandé le droit de publication à son éminent auteur, qui a bien voulu nous l'accorder, avec cette grâce qui lui est particulière.

Voici cet intéressant extrait:

A dix heures et demie seulement, André quitta les

bureaux du journal, ayant achevé la correction de ses épreuves.

Le grand calme de la rue le surprit. Pas un piéton. La circulation des voitures interdite depuis midi mettait là la tranquillité assoupie d'un coin de province. De loin en loin des réverbères flambaient, éloignant la perspective de la rue et noyant de crudités blêmes l'allongement sombre des trottoirs. Une ombre inquiétante flottait, trouée de lanternes vénitiennes dont les reflets dans les vitres obscures trahissaient le vide des maisons. De temps en temps des pièces d'artifice et des coups de pistolet tirés au loin par des gamins du quartier coupaient le silence de détonations assourdies.

Il demeura un instant, les pieds au bord du trottoir, hésitant de ce qu'il allait faire, vaguement tenté d'aller se mettre au lit. Son effroi des bousculades et des cohues populaires se battait en son esprit de Parisien noctambule contre sa crainte de regagner son chez soi à une heure pareille. Brusquement il se décida, prit à droite, gagna le boulevard.

Là une poussée effroyable le prit de flanc, le jetant dans la direction de la Madeleine.

Depuis longtemps déjà la ville se préparait, faisait sa toilette des grands jours. L'émulation générale remplaçant l'élan spontané du 1er mai, on n'avait vu pendant toute une semaine que des gens promenant sous leurs bras des étoffes blanches, bleues et rouges, et d'autres ficelant des lampes au fer forgé des balcons, tandis qu'au long des ponts des mâts s'étaient dressés, jetant une note vert vif d'une gaieté charmante. Ç'avait été entre chaque quartier comme une rage de s'anéantir les uns les autres, de se grimper mutuellement sur le dos. Seul, au milieu

de l'enthousiasme, le faubourg Saint-Germain était resté froid, conservant sa grande dignité aristocratique et s'obstinant, preuves en main, à nier cette jeune République qui triomphait. Et Paris s'était éveillé ce matin-là dans un véritable déluge de drapeaux, dans une inondation de lanternes vénitiennes balancées aux appuis des fenêtres et aux bâches baissées des cafés, en même temps que des nuées de provinciaux, amenés par les trains de plaisir, se répandaient dans les grandes voies, les mains ballantes, les yeux écarquillés déjà d'admiration.

Maintenant, favorisée par une soirée superbe, la fête s'achevait dans une splendeur féerique, dans une magnificence inouïe d'apothéose.

Sous le ciel teinté d'un roux pâle, le boulevard tout entier flambait, devenu le million d'étincelles d'un brasier, fait d'une double traînée de feu éternellement prolongée. Un étoilement interminable courait d'une fenêtre à l'autre, encadrant les portes cochères, envahissant jusqu'aux gouttières et jusqu'aux cheminées des maisons et chargeant les branches poussiéreuses des platanes d'une miraculeuse végétation, tandis que les kiosques de journaux, avec leurs vitraux allumés, semblaient eux-mêmes de gigantesques lampions posés là, au bord des trottoirs, dans le coup de folie générale. Et, dans l'incendie de ses murs, Paris éperdu s'égayait, éclatait de son allégresse énorme de ville géante saoulée de vacarme et de lumière. Un double courant s'était formé, d'où montait un souffle puissant, une rumeur continue et confuse, et dans laquelle André achevait de s'étourdir, étrangement envahi d'une sensation nouvelle, gagné déjà, lui aussi, à la grosse fièvre patriotique du moment.

Et tout à coup une fanfare éclata; une bande de jeunes gens débouchait de la rue du Helder, clairons en tête, promenant des drapeaux, et agitant des torches de résine dont la flamme s'écrasait sous le vent, dans un panache de fumée noire.

La foule, brusquement repoussée, eut un recul, fit l'invasion du trottoir. Ce fut, pendant une minute une bousculade épouvantable, un assourdissement de menaces et de rires. Devant les terrasses des cafés plusieurs tables s'étaient abattues avec un grand fracas de verreries cassées. André, jeté brutalement contre une boutique, resta un moment suffoquant, les reins brisés sur la traverse en fer de la devanture baissée. Cependant, sur la chaussée, le défilé continuait, et, par-dessus les têtes détachées en noir cru sur la clarté sanglante des torches, c'était la succession précipitée des étendards dont on apercevait les lances, piquant la nuit de subites étincelles. Alors l'enthousiasme redoubla, un souffle de folie passa sur ces âmes.

Une clameur s'éleva, immense, assourdissante, tandis qu'aux croisées des maisons des fusillades éclataient, et que, dans les ruisseaux séchés des feux de Bengale s'allumaient soudainement, éclairant des façades entières d'une lueur sinistre d'incendie.

Puis des voix montèrent dominantes.

— Chez Victor Hugo! chez Victor Hugo!

Et, dans un instant, tout fut dit. La bande entière disparut, s'engouffra au pas de charge dans une rue voisine. Sur le boulevard brusquement vidé, un grand apaisement se faisait.

. . . . . .

EMILE ZOLA

Pour copie conforme:
GEORGES COURTELINE.

L'Abbé de Kernaeret

22 *juillet* 1884.

M. l'abbé Jude de Kernaeret donne en ce moment une preuve éclatante des résultats que peut atteindre la volonté, jointe à une intelligence des plus restreintes.

Quand le comte de Chambord est mort, le 24 août mil huit cent quatre-vingt-trois, (j'ai gardé le souvenir précis de cette date parce que ma maîtresse m'avait trompé ce jour-là pour la vingt-quatrième fois depuis le commencement du mois,) quand, dis-je, on reçut à Paris la nouvelle de la mort du comte de Chambord, l'abbé Jude de Kernaeret en conçut infiniment plus de douleur qu'il n'en avait ressenti quelques mois plus tôt, en apprenant la mort de Léon Gambetta, trépassé le 1er janvier. (J'ai également conservé la mémoire exacte de cette date, parce que ma maîtresse m'avait trompé ce jour-là pour la première fois de l'année.)

Mais tandis que ses confrères, navrés, se bornaient aux démonstrations d'une douleur aussi bruyante que vaine, ce valeureux ecclésiastique accoucha d'un plan gigantesque. Il prit sa bonne plume de Tolède et écrivit dans l'*Univers*, stupéfié d'une pareille audace, le petit entrefilet suivant :

" Un irréparable malheur vient de frapper la mère-patrie : monsieur le comte de Chambord est mort. Il n'y a pas à se dissimuler les conséquences de cet effroyable événement et la gravité de la situation nécessite, de la part de tous les gens de bien, un parti énergique et prompt. Je considère comme un devoir sacré de donner aujourd'hui un exemple frappant des audaces devenues nécessaires, et nul

ne devra s'étonner si, à compter de ce jour, je cesse de me raser et laisse pousser toute ma barbe! Voilà comme nous sommes dans la nouveauté. "

***

La violence inouïe de cette déclaration a d'abord soulevé, il faut le dire, de nombreuses incrédulités dans une ville sceptique comme Paris. Malheureusement, au bout d'un certain temps, il a fallu se rendre à l'évidence, et il est aujourd'hui nettement établi que l'abbé Jude de Kernaeret a une barbe de onze mois moins quatre jours.

On dira tout ce qu'on voudra, ces choses-là ne sont pas drôles.

Et, le pire, c'est que l'abbé ne s'en tiendra peut-être pas là. On lui soupçonne des intentions d'un caractère essentiellement inquiétant, et, si je dois en croire l'*Univers*, il comploterait sourdement contre la propreté de ses ongles, et contre celle de son linge de dessous.

Profondément découragé de la marche que suivent les choses, il songerait à réagir par les moyens les plus extrêmes et à frapper plusieurs grands coups.

C'est ainsi que ces jours derniers, au lunch de la baronne de la Hanchebombée, il a déclaré nettement, et en présence de plusieurs grandes dames, " que le moment était prochain où il allait se voir dans l'obligation de ne plus brosser son chapeau ". Cette menace a jeté un frisson d'épouvante parmi les personnes assistantes, qui se sont jetées à ses pieds en le suppliant à mains jointes de ne pas se laisser aller à une extrémité semblable, mais l'abbé, tout en les relevant avec bonté, n'a voulu prendre

vis-à-vis d'elles, aucune espèce d'engagement. Tout ce qu'on a pu obtenir de lui, relativement à son chapeau, a été qu'il le brosserait à rebrousse-poil.

Nous devons donc tendre le dos à une catastrophe imminente à moins que d'ici-là une main charitable ne ramène l'abbé Jude de Kernaeret à des sentiments moins farouches, ou à la maison de santé d'où il s'est évadé, comme tout porte à le croire.

La Peine de Mort

29 *juillet* 1884.

M. Edouard Charbon vient de jeter une lumière sur un point demeuré obscur jusqu'à ce jour : le point exact de profondeur que peut atteindre un doigt s'introduisant subrepticement, en long, dans l'œil d'un sénateur de l'Yonne. Cette découverte, en effet, paraît le plus clair résultat du projet de loi tendant à remplacer la guillotine par de simples noyaux de pêches, ou, pour parler en d'autres termes, par un toxique foudroyant qu'on ferait prendre au condamné.

Quand on lui demande le pourquoi de cette étrange innovation, l'honorable représentant répond que la première idée lui en a été inspirée par son amour de l'humanité et de la civilisation, et, à un pareil argument, il n'y a rien à répliquer.

Ce qui d'ailleurs me confirmerait dans la pensée que l'idée de M. Charbon n'est pas si bête qu'elle en a l'air, c'est qu'elle est venue depuis longtemps à un nombre considérable d'esprits distingués parmi lesquels je dois citer en première ligne: ma concierge,

ma femme de ménage, et un brave homme qui vend des marrons l'hiver, à l'angle de la rue Bellefond et du faubourg Poissonnière, et avec qui il m'est arrivé quelquefois de discuter la question sociale.

***

Cependant, il y a des gens qui ont toujours besoin de dire quelque chose, et qui, comme de naturellement, ont soulevé des objections.

Le projet de M. Charbon, ont-ils dit entr'autres bêtises, se résume en somme à ceci : faire mourir le condamné par l'estomac au lieu et place de le faire mourir par la tête. Eh bien, outre que c'est là une subtilité à laquelle le condamné lui-même se montrera certainement peu sensible, on ne s'explique pas très bien ce qu'il y aura de si humain à laisser végéter un pauvre diable dans la perspective continuelle d'un inévitable empoisonnement, et à lui payer des festins dont la seule vue aura pour effet de lui couper immédiatement l'appétit.

— Vous dites là une vaste ineptie, a répondu alors M. Edouard Charbon. Ce condamné prendra ses repas avec d'autant plus de gaieté et d'appétit qu'on aura pris le soin de lui coller une blague en lui faisant accroire qu'il a obtenu sa grâce. Il gardera donc une confiance et une tranquillité d'esprit aussi complète que possible en absorbant à son insu le poison fatal et vengeur, et cette mise à mort par surprise sera ainsi pourvue, comme vous pouvez le voir, d'un certain côté rigolo.

Et les personnes qui ont toujours besoin de parler sont restées la bouche béante, en présence de ce procédé aussi canaille qu'ingénieux.

***

Pourtant, en y réfléchissant bien, on s'aperçoit qu'il n'est pas sans réplique.

En admettant, en effet, que la petite fumisterie due à l'imagination de M. Edouard Charbon réussisse une première fois, ce qui est dans les choses possibles, on est en droit de se demander si elle sera inusable et si elle obtiendra un égal succès à chaque fois qu'on s'avisera de la faire resservir.

Entre nous, je n'ose l'espérer.

Je ne songe nullement, je vous prie de le croire, à faire des compliments fades aux assassins, mais enfin je me vois forcé de confesser qu'ils sont généralement moins bêtes que vicieux, ce qui m'amène à supposer qu'on ne leur fera pas prendre éternellement des vessies pour des lanternes, et le coup de la grâce pour le coup du lapin.

Il y a cent contre un à parier qu'il s'en trouvera un jour un qui, à la nouvelle de sa grâce, répondra :

— Ah! très joli; on veut me la faire à la clémence. Malheureusement ça ne prend pas. Vous pouvez remporter ce filet au madère qui ne m'inspire aucune confiance. D'ailleurs, ma santé m'interdit une nourriture trop substantielle. J'ai eu, étant gamin, une descente de matrice, et il m'est devenu impossible, depuis ce temps, de digérer autre chose que des radis et des œufs à la coque.

Et je me demande avec angoisse ce qu'on pourra bien lui répondre ce jour-là, surtout si l'homme à la matrice descendue a été gracié réellement.

Les Bijoux

31 *juillet* 1884.

Je n'entends chicaner personne sur ses plaisirs. A la condition qu'on ne me prenne pas les miens, je me ferai toujours un devoir de respecter ceux des autres, quitte à me faire une gloire de ne pas les comprendre.

Je m'étonne donc purement et simplement de l'énorme quantité de gens lâchant des pièces de vingt sous qui leur appartenaient en propre, pour aller voir, au Pavillon de Flore, une exhibition de joyaux qui ne leur appartiendront jamais. C'est certainement un sens qui me manque; mais il m'est matériellement impossible de m'expliquer en quoi une exposition de diamants, fussent-ils de la couronne, peut présenter plus d'intérêt qu'une exposition de tranches de jambonneau, par exemple.

Pour mon compte, j'ai un tel mépris des diamants, que, sous aucune espèce de prétexte, je ne me déciderais à en donner aux femmes.

Elles m'en voudront peut-être de ce que je dis là, mais ça m'est tout à fait égal, attendu, que je n'ai pas été créé et mis au monde uniquement pour leur être agréable, si ce n'est dans certaines circonstances.

Je ne dissimule pas, d'ailleurs, qu'elles professent en général des opinions radiacalement opposées à celles que j'ai l'audace d'exposer en ces lignes. Cornélie qui disait : " Voilà mes diamants ", en montrant sa petite famille, est un exemple de désintéressement aussi admirable que rare et la blonde reine Cléopâtre, cette Cora Pearl de l'antiquité, s'est bien

gardée de l'imiter. Il y avait, en effet, une différence considérable entre la mère des Gracques et la mère des grues, à telles enseignes que celle-ci poussait la passion des diamants jusqu'à les manger comme hors-d'œuvre après les avoir fait dissoudre dans le vinaigre (composition culinaire absolument inférieure à la simple tête de veau). Les élégantes de nos jours ont conservé le même faible pour les brillants, avec cette différence toutefois qu'elles se les mettent n'importe où, excepté dans l'estomac. Ce dont je ne saurais les blâmer.

***

Un malheureux joaillier de Saint-Pétersbourg vient d'avoir un frappant exemple de l'influence exercée par la verroterie sur l'imagination des dames.

Il reçut, il y a quelques jours, la visite d'une fort jolie femme, laquelle se présenta à lui comme étant l'épouse légitime d'un célèbre médecin aliéniste de l'endroit, le docteur Scétitouskétoff, ou quelque chose d'approchant, de qui la réputation est universelle en Russie. Comme de juste, ce nom énorme donna un véritable coup dans l'estomac du brave commerçant qui, peu habitué à de pareilles visites, se tint immédiatement ce petit discours : " Toi, mon petit chat, tu ne m'échapperas pas. Ou je ne suis qu'un imbécile, ou tu ne sortiras d'ici que les poches pleines. Voilà assez longtemps que le commerce ne va plus et que je ne sors plus des mauvaises clientes. Je te donne ma parole d'honneur que tu vas payer pour les autres. "

Il ne se trompait qu'à moitié; le " petit chat "

sortit les poches pleines, seulement il ne paya pas pour les autres, par cette excellente raison qu'il ne paya même pas pour lui, comme la suite va le démontrer.

La cliente, en effet, après s'être livrée à une imposante rafle de diamants, perles, émeraudes, rubis, etc., s'en alla majestueusement, en grande dame qu'elle n'était pas, laissant au joaillier un bon de dix mille roubles, payable à vue par le caissier en chef du docteur Scétitouskétoff ou quelque chose d'approchant.

***

Quelqu'un, qui, le même jour, eût pénétré dans la maison de santé du docteur Scétitouskétoff, et eût collé une oreille indiscrète à la porte du cabinet du célèbre praticien, eût entendu le dialogue suivant:

— Figurez-vous, docteur, que mon pauvre mari vient de tomber subitement fou.

— Pas possible!

— Ce n'est, hélas! que trop réel. (*Un sanglot.*) Il est poursuivi de l'idée qu'on lui doit dix mille roubles, et il s'en va, les réclamant de porte en porte. C'est déplorable! (*Autre sanglot.*) Tout le quartier est en révolution! Avec cela, c'est qu'il est méchant.

— Diable, voilà qui est fort grave. Madame, il faut me l'envoyer.

— C'est ce que j'ai pensé, docteur. Alors, je lui ai persuadé que ses dix milles roubles étaient entre vos mains...

— En sorte qu'il va venir me les réclamer!

— D'un instant à l'autre, docteur.

— Madame, permettez-moi de vous féliciter. On

ne saurait agir avec plus de finesse. Il n'y a que les femmes, vraiment, pour avoir des idées comme cela. Hé bien, madame, soyez tranquille, vous pouvez vous reposer sur moi et monsieur votre époux peut venir, je suis prêt à le recevoir.

Ce qui va suivre, on le devine.

Flambant neuf, le sourire aux lèvres, l'infortuné bijoutier arrivait dix minutes après :

— M. le docteur Scétitouskétoff, s'il vous plaît?

— C'est moi, monsieur.

— Mon Dieu, monsieur, je viens pour une petite somme de dix mille roubles que...

— Ah, parfaitement, mon ami, attendez, on va vous régler.

Et, à deux robustes gaillards accourus au premier coup de timbre :

— Flanquez-moi ce malade au cabanon, tout de suite; une douche et la camisole. Il est dangereux.

Le roi Tawhaïo

10 *août* 1884.

La flegmatique tranquillité des fils d'Albion vient de recevoir un de ces pains qui font date dans l'histoire d'un peuple auquel nous devons les biscuits Albert et l'art de ne plus parler le français. Ils ont pu croire un moment, en effet, que leur hôte depuis quelques jours, Sa Majesté le roi Tawhaïo, leur avait donné le choléra, ce qui manquait absolument de charme pour des gens habitués à le donner aux autres.

En l'an de grâce 1884, le 25 du mois de juillet, Victoria regnante, le *Standard* imprimait ceci :

" Le roi Tawhaïo, de passage en notre bonne

ville de Londres, a été pris subitement, hier matin, d'une attaque de choléra. Sans vouloir effrayer nos compatriotes et leur causer des inquiétudes anticipées, nous ne devons dissimuler à personne la gravité de la maladie. Le roi des îles Torboïaux est en proie à des vomissements fréquents et à une diarrhée abondante, et l'examen des déjections a abouti — chose tout à fait exceptionnelle et qui complique singulièrement le cas du jeune et sympathique souverain — à la découverte de nombreux corps solides, généralement ronds et percés de plusieurs trous et sur la nature desquels la science se perd en conjectures. Le danger ne semble pas imminent.

" Nous rappelons à nos lecteurs que l'usage de la flanelle est excellent en temps de choléra. "

Sur quoi le *Times* s'est écrié :

" Notre confrère le *Standard* annonce que le roi Tawhaïo vient d'être frappé du choléra asiatique, c'est-à-dire épidémique. Ça devait arriver, et c'est bien fait pour nous. Ça nous apprendra à recevoir sur notre sol un tas de gens qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam et qui y arrivent avec les pieds sales. Nous ne donnons pas quinze jours à l'Angleterre avant d'être la proie du fléau. "

Sur quoi encore, quarante mille Anglais ont pris leurs clics et leurs clacs et sont venus s'assurer que le Panthéon, la Sainte-Chapelle et le bazar de l'Hôtel-de-Ville étaient toujours à la même place.

Examen fait, on a reconnu que Sa Majesté le roi Tawhaïo était tout simplement atteint d'une indigestion de boutons.

***

Ceci mérite une explication :

S. M. la reine Victoria, souveraine puissante de toutes les Angleterres possibles et imaginables, jalouse de faire à son noble visiteur, le non moins puissant Tawhaïo, les honneurs de sa capitale, avait eu l'excellente idée de le faire entrer en relations avec un saltimbanque nommé Irving Bishop. Ce personnage, élève de M. Cumberland, dont le nom est présent à tous les souvenirs, avait embrassé, faute de mieux, la profession de "liseur d'âme" et gagnait honorablement sa pauvre vie en découvrant des épingles de cravate piquées dans des troncs d'arbres et des dossiers de fauteuil, avec autant d'aisance et de facilité qu'en mettent les cochons à découvrir les truffes.

Justement épaté de ce petit talent, S. M. Tawhaïo conçut un jour le noir dessein de coller Irving Bishop, et, pour ce faire, il s'introduisit dans la bouche un des boutons de sa redingote, en défiant le susdit Bishop, qui s'était discrètement retourné pendant l'opération, de l'aller découvrir en ce lieu écarté.

Or, Bishop, qui n'est pas le premier imbécile venu, ayant désigné la cachette et offert au roi Tawhaïo de lui fourrer le doigt dans la bouche, ce souverain, dont l'intelligence n'est comparable qu'à la mauvaise foi, préféra avaler le bouton que de se reconnaître vaincu.

Bishop, prodigieusement vexé, demanda à renouveler l'épreuve.

On voit d'ici à quels résultats peut atteindre une lutte engagée entre l'entêtement d'un saltimbanque et l'estomac d'un prince océanien.

Successivement, le roi Tawhaïo avala tous les boutons de sa redingote, de son gilet et de son

pantalon, puis ceux de ses premiers ministres, serviteurs et gens de sa cour, enfin ceux du prince de Galles, jusqu'à et y compris ses boutons de manchettes, qu'il tenait de Mlle Granier en personne.

***

Le *Figaro*, qui dévoilait hier cette singulière histoire, ajoute que Louis XIV n'aurait pas mieux fait.

Il est clair qu'après la venette qu'il a occasionnée à toute l'Angleterre par la présence dans ses déjections de corps solides et percés de trous, S. M. le roi Tawhaïo n'a plus rien à envier à Louis le Grand, celui de tous nos souverains qui eut le plus d'hommes de génie... et de diarrhées.

Un Scénario

28 *août* 1884.

La scène se passe à Alcala (Espagne), au mois d'août 1884. *Le pénitencier des femmes est en révolte. Les prisonnières ont flanqué leurs geôliers à la porte et se sont solidement barricadées à l'intérieur de la prison où elles se livrent à de folles orgies. S. M. Alphonse XII a envoyé le meilleur de sa maréchaussée pour mater les insurgées, et, depuis une huitaine de jours, un siège en règle est établi autour de la prison.*

(*Le théâtre représente l'extérieur du pénitencier d'Alcala. Au fond, les murailles percées d'étroites fenêtres. Au premier plan, de chaque côté, des tentes où sont les gendarmes.* (*A l'immobilité de leurs bottes qui ressortent au dehors, les spectateurs sont amenés à conclure que les*

gendarmes dorment profondément.) *Il fait petit jour. Musique en sourdine à l'orchestre. Une patrouille, l'arme au bras, traverse le fond du théâtre.*)

CHŒUR DE LA PATROUILLE

Gauche, droite, gauche,
Le jour vient, naissant,
Dans une débauche
De nuage sang.
Gauche, droite, gauche.

La patrouille sort en marquant le pas. Les bottes des gendarmes endormis se lèvent et retombent successivement, indiquant ainsi au public que les soldats rêvent qu'ils montent la garde. Le jour vient tout à fait. Roulements de tambour. Réveil général. Les soldats sortent de leurs tentes et chantent un chœur où ils constatent avec ensemble qu'il n'y a pas de sot métier et qu'il est beau d'être Espagnol. Paraît le colonel. Il est revêtu d'un brillant uniforme et il porte en sautoir les palmes académiques. Il s'avance et chante :

COUPLETS

I

Qu'on m'apporte un fromage blanc.
Pour polir, pour polir mon casque !
Malheur à l'ennemi tremblant.
Qu'il se masque, se masque, se masque,
En vue de son fatal destin.
Ma colère, ma colère éclate !
Je lui veux percer l'intestin.
De ma lat', de ma lat', de ma latte !

REFRAIN

Ah ! je veux un fromag' blanc
Pour polir mon fourne, mon fourne,
Ah ! je veux un fromag' blanc
Pour polir mon fourniement.

II

Ah ! qu'à me braver l'animal
Ne s'entêt', ne s'entêt', ne s'entête,
Car ses bravades me font mal
A la tête, à la tête, à la tête !
Qu'il ne raille pas, l'impuissant,
Mon épée, mon épée, mon épée,
S'il ne la veut voir de sang
Retrempée, retrempée, retrempée !

REFRAIN

Ah ! je veux un fromag' blanc, etc.
(*Les soldats reprennent le refrain en chœur.*)

LE COLONEL

Soldats, je suis mécontent de vous. Vous vous êtes conduits comme des saligauds... (*Murmures.*) Parfaitement, comme des saligauds, je ne retire pas un mot à ce que j'ai dit. Depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas fait autre chose que de jouer aux cartes sur des tambours et de tendre le dos aux trognons de pommes, cosses d'oranges et bouteilles cassées que ces misérables révoltées vous lancent journellement par les fenêtres. C'est dégoûtant; voilà tout ce que j'ai à vous dire. Avec tout cela, ce blocus interminable me déshonore aux yeux de mon souverain. J'ai l'air d'un gâteux, à la fin. Tiens, je vais prendre une mesure énergique, ça fera la vingt-

sixième depuis huit jours : je vais sommer les prisonnières de se rendre. (*Il se retourne du côté de la prison. Il a une orange écrasée dans le dos. Il siffle dans un petit sifflet de conducteur. Les fenêtres de la prison s'ouvrent, et les prisonnières paraissent.*)

LES PRISONNIÈRES

Et bonjour, colonel, Grand Dieu,
Que vous nous semblez en colère!
De grâce, calmez-vous un peu!
Que ferions-nous bien pour vous plaire?

LE COLONEL

Rendez-vous de suite, ou sinon
Je saurai bien vous y contraindre.

LES PRISONNIÈRES

Non, colonel; colonel, non.
D'ailleurs nous n'avons rien à craindre.

LE COLONEL

Prenez-y garde, le canon...

LES PRISONNIÈRES

Non colonel; colonel, non.

LE COLONEL

Laissez faire, je vous rumine
Un petit plan de ma façon :
Je veux qu'avant huit jours la faim vous extermine.

LES PRISONNIÈRES

Colonel, vous avez raison.

LE COLONEL

Vous vous moquez en vain, vermine,
Je vous prendrai par la famine.

LES PRISONNIÈRES, *avec calme.*

Oh! nous avons du saucisson.

LE COLONEL

Tête et sang! le diable m'emporte!
Vous allez m'ouvrir cette porte.
Rendez-vous!

LES PRISONNIÈRES

Allez vous asseoir!
Bonsoir, mon colonel, bonsoir. (*Toutes les fenêtres se referment.*)

LE COLONEL

Encore un four. Ça fait le vingt-sixième depuis le commencement de la semaine. C'est dur. Evidemment, je dois dégringoler aux yeux de mon souverain dans des proportions effroyables. Que faire, que faire, que faire? (*Se frappant le front.*) Ah! quelle idée! Je vais leur envoyer quelques parlementaires avec les promesses les plus... fallacieuses. Ça fera la vingt-septième mesure énergique que j'aurai prise en huit jours.

Il se retourne vers la prison. Il a reçu une deuxième orange qui est allée se fixer aux côtés de la première. Coup de sifflet. Les fenêtres se rouvrent.

LES PRISONNIÈRES

Et bonjour, colonel, comment
Se porte votre seigneurie?
Vous avez la mine fleurie
Et ce teint frais de jeune amant
Honore la gendarmerie.

LE COLONEL

Je suis inaccessible à la flagornerie.

LES PRISONNIÈRES

Parlez, colonel, que faut-il,
Que faut-il pour votre service?

LE COLONEL, *à part.*

Voici l'instant, ayons du vice.
Montrons-nous habile et subtil.
(*Récitatif*)
Trêve d'hostilités et trêve de menaces;
Je suis moins entêté que vous n'êtes tenaces,
Je cède, je me rends, et je rentre au fourreau
Mon sabre de Châtellerault!
Est-ce assez faire, enfin? Etes-vous satisfaites!

LES PRISONNIÈRES

Quel excellent homme vous faites!

LE COLONEL

Mais nous voulons parlementer.
Avant que de rendre les armes.

LES PRISONNIÈRES

C'est trop juste, faites monter
Dix ou douze de vos gendarmes.

Elles suspendent des échelles de corde. Quelques gendarmes montent et pénètrent par les fenêtres qui se referment aussitôt sur eux.

LE COLONEL, *jetant un cri de victoire.*

Je les tiens! Si avec cela je n'ai pas le mérite agricole!

. . . . . .

Même décor. Au lever du rideau, le colonel tourné vers la prison siffle avec persistance dans son petit sifflet. Il a trois oranges dans le dos. Les fenêtres de la prison s'obstinent à ne pas s'ouvrir.

LE COLONEL

Ah! Zut! J'y renonce. (*Il rentre son petit sifflet.*) Mais enfin, qu'est-ce que ces animaux peuvent faire là-dedans depuis quatre jours! A-t-on jamais vu

chose pareille, je les envoie porter aux prisonniers des promesses fallacieuses et je n'en entends plus parler? J'ai beau siffler, c'est comme si je chantais! Je commence à croire, en vérité, que ma vingt-septième mesure énergique a abouti à un vingt-septième four. C'est navrant!... Que dira le Roi! Je n'ose même pas y penser.

A ce moment la porte du pénitencier s'ouvre et se referme précipitamment après avoir lâché au dehors les douze parlementaires de la scène précédente. Ils sont blêmes, pâles, épuisés, toussent à qui mieux mieux et se soutiennent avec des cannes.

CHŒUR DES PARLEMENTAIRES

Nous somm' la Maréchaussée
La maréchaussée chassée.
Dans quel état nous voici !

(*Les fenêtres s'ouvrent. Les prisonnières paraissent.*)

LES PRISONNIÈRES, *riant.*

Hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi!

LES PARLEMENTAIRES

Nous toussons à perdre haleine
Et nous nous sout'nons à peine
Sur nos bâtons !

LE COLONEL, *ahuri.*

Qu'est ceci!

LES PRISONNIÈRES, *riant.*

Hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi!

LE COLONEL

Ma tête se perd (*Au sergent.*) Allons parle,
D'où vous vient cet air éreinté!

LE SERGENT, *toussant.*

Ah ! nous avons trop parlé, parlé,
Nous avons trop parlementé !

Le Cabaret du Père Lunette

(*Paris-Ténébreux*)

30 *août* 1884.

Une échappée large ouverte sur la mystérieuse horreur du Paris ténébreux qui se cache.

Paradis monstrueux du vice; rendez-vous effroyable des misères en loques; repaire des fainéantises incurables, des ivrogneries abêties, des luxures basses et abjectes : le Cabaret du Père Lunette, rouge et puant, est comme une plaie rouge et puante crevée au flanc de la montagne Sainte-Geneviève.

Toute la nuit, y veille et y vit une population déguenillée, bruyante, braillante, grouillante; un monde inconnu, fantastique, sorti de terre avec le soir; une société en dehors, à part, indépendante de tout ce qui n'est pas ses appétits et ses instincts. Côté des femmes : les répugnantes raccrocheuses de la place Maubert et de la rue des Anglais; côté mâle : les protecteurs de ces demoiselles, voyous par vocation, souteneurs par profession, assassins par occasion. Tout cela se coudoie, rit, chante, hurle, fraternise, se bat, et s'égorge, à la fortune de la saoulerie, tandis que, beau d'indifférence, le père Lunette aligne, sur son comptoir d'étain, des enfilades de petits verres.

De l'étroite ruelle où il s'ouvre et qu'il emplit d'une rumeur continue — percée parfois des rires assourdissants des buveurs ou des cris de détresse d'une fille qu'on assomme — le bouge, avec sa barrière verte faite de volets superposés, semble une de ces maisons de basse prostitution qui foisonnent aux environs du Champ-de-Mars, dans les villes de gar-

nison. Au haut des vitres recouvertes, à demi-hauteur, d'une épaisse couche de peinture rouge qui cache l'intérieur de la salle, un vitrier artiste a peinturluré en jaune vif une gigantesque paire de lunettes.

***

Nous entrons. Debout, alignés devant le comptoir du cabaret, une dizaine de clients, leurs verres à la main, se brament à tue-tête dans le nez, les uns les autres. A notre apparition, accalmie subite. Les rires s'éteignent. Plus un mot. Un silence glacial succède brusquement aux tempêtes de tout à l'heure. Les têtes se retournent, les yeux s'attachent sur nous, nous accompagnent pas à pas sur notre parcours à travers la salle. Le long des murs, des filles rangées, immobiles, nous regardent passer sans mot dire.

L'arrière-salle où nous pénétrons flotte et se confond dans un demi-jour inquiétant. Comme éclairage, un quinquet au pétrole pendu au centre du plafond. C'est tout. Devant les tables de bois blanc où les culs des verres et des litres ont laissé des rosaces violettes, des bancs étroits, infirmes, d'où pointent des têtes de clous.

Ici comme là, notre entrée coupe court aux conversations. Quelques buveurs attablés s'entre-regardent. Cependant on se serre un peu, on nous fait place, et nous trouvons tant bien que mal à nous caser près l'un de l'autre.

Du haut en bas, d'un bout à l'autre, le tapis franc est couvert de compositions fantaisistes, figures, paysages, natures mortes, brossées à même la muraille par un habitué du lieu qui, certainement, n'est pas un artiste commun. C'est un assemblage très

curieux de pochades enlevées en quelques coups de brosse, avec une habileté réelle, et surprenante, une confusion intéressante et pittoresque, un fouillis de portraits politiques accouplés sans qu'on sache pourquoi à de grossières obscénités. Ici, un Gambetta énorme, les cheveux au vent, l'œil sorti de la face, est en extase devant une Vénus de barrière, d'une nudité absolue jusque dans ses moindres détails; là c'est un Plon-plon vu de dos, accroupi dans de hautes herbes, et qui soutient de ses deux mains les pans écartés de son habit.

J'en passe et des meilleurs.

Un bruit de savates traînées; ce sont les filles de tout à l'heure qui se sont levées derrière nous, nous ont suivies et nous rejoignent, flairant une aubaine quelconque, une possibilité pour elles de régalade gratuite.

L'âge qu'elles peuvent avoir? Mystère. Elles flottent entre vingt et soixante. Quelques-unes ont les cheveux blancs, toutes ont les mains et les dents noires.

Ce qu'elles s'estiment? Elles-mêmes l'ignorent. Elles s'en remettent à l'appréciation et à la générosité du mâle. On les obtient pour un franc, pour dix sous, pour un verre, pour une menace; brutes inoffensives et craintives que les saouleries et les coups de pied ont réduites à l'anéantissement. Il y en a un certain nombre dont une mentonnière noire de crasse enveloppe une partie du visage, dissimule des écrouelles répugnantes, des cicatrices fraîches encore, ou d'immondes plaies que je n'ai pas à nommer.

Une vieille s'approche de notre table où traînent des étuis à cigarettes ouverts et des paquets de tabac entamés :

— M'sieu, une sibiche?

***

Cependant, dans la première salle, c'est une persistance singulière de silence, coupée seulement, par intervalles, de chuchotements mystérieux. De temps en temps, dans l'encadrement de la porte, une tête apparaît, jette un coup d'œil, se retire. Mon voisin me souffle à l'oreille un " gare à l'attaque " significatif, et garde la main dans sa poche où se cache une arme chargée.

Et brusquement quelqu'un entre. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années, trapu, râblé, les cheveux ras, tellement louche qu'il peut se regarder dans les yeux et lire ainsi lui-même jusqu'au fond de son âme. Il s'arrête sur le seuil, enlève sa casquette, et, d'une voix rouillée d'eau-de-vie, offre de nous chanter la Ronde du Père Lunette, ce que nous acceptons avec empressement. Le chanteur, alors, sourit et se rapproche, s'adosse au mur, tousse, crache, retousse, fait des phrases sur son manque complet de toute instruction musicale, demande l'indulgence, crache encore, et ainsi jusqu'au moment où derrière moi une voix agacée lui crie :

— Allons, c'est bon; jaspine ou barre-toi.

La Ronde du Père Lunette est, comme de juste, une œuvre du cru. A l'exception du refrain qui célèbre tour à tour l'excellence des consommations qui se boivent à l'établissement et des clients qui le fréquentent, c'est une description chantée des peintures qui couvrent les murs et dont je parlais quelques lignes plus haut : mélopée suprêmement lugubre, écrite sur deux notes, toujours les mêmes,

que le chanteur traîne péniblement et éternise avec intention.

Applaudissements. L'artiste fait la quête et l'abondante récolte de sous qu'il réalise dans sa casquette, fait naître, comme par enchantement, une véritable nuée de chanteurs.

Successivement, nous entendons une seconde, puis une troisième Ronde du Père Lunette, un appel aux bienfaits de la Sainte Commune, une complainte d'Etienne Dolet, une parodie des Ecrevisses en cabinet particulier, etc., etc.

Nos premières inquiétudes commencent à se dissiper; nous en serons certainement quittes pour un certain nombre de tournées dont, — ce qui n'est pas le plus drôle, — nous devrons prendre notre part.

***

Comme on le voit, le Cabaret du Père Lunette n'est pas à l'abri de certaines prétentions artistiques et littéraires. Un certain nombre de bohémiens et de ratés, rebuts des cours du Collège de France et des Académies de peinture, y sont venus misérablement échouer; apportant dans ce cadre abject leurs théories, leurs amertumes, leurs vanités de génies incompris, et, assurés de l'éblouissement que répand autour d'eux leur prestige "d'artistes", ils se contentent, faute de mieux, d'une célébrité et d'une gloire puisées à même la boue que laissent au plancher les savates des filles publiques.

Ce n'est pas le côté le moins malpropre et le moins lamentable du Cabaret du Père Lunette.

Gifles

1er *septembre* 1884.

Les lecteurs de l'*Echo de Paris* ont beaucoup remarqué, il y a quelques jours, que M. Scholl vidait un seau d'ordures sur la tête de M. Georges Duval. Quant à M. Georges Duval lui-même, il a paru le remarquer beaucoup moins.

Je ne reviens pas sur ce petit incident. J'ai dit ici ce que j'en pense, à savoir que je trouve raide l'obligation où nous met M. Scholl d'avoir à ne plus perdre une bouchée des intentions spirituelles qu'il aura eues ou cru avoir au cours d'une chronique parisienne, sous peine pour nous de nous voir traîner dans la boue et traiter à tire-larigot de poltrons, de cuistres et de malpropres. J'en resterai donc là pour cette fois.

Tout au plus constaterais-je que M. Georges Duval est infiniment plus malin que tendraient à le faire supposer les insinuations de M. Aurélien Scholl. Cette manière, quand on l'injurie, de grimper au sommet de la colonne Vendôme et de crier, de là, à ses diffamateurs : " Allez, dites tout ce que vous voudrez, vos injures m'arriveront jamais à la hauteur de mon mépris ", est l'indice, chez son auteur, d'une intelligence peu commune et d'une faculté d'invention absolument exceptionnelle.

Je ne blague pas M. Georges Duval, qui est un travailleur et un garçon d'esprit, comme l'a fort bien dit M. Scholl (car M. Scholl en a tout dit, même du bien). Puis, je l'avoue, j'ai une vague faiblesse pour les gens que leur timidité naturelle pousse à recevoir, avec le même sourire aimable, les injures, les

camouflets, les coups de botte dans le derrière et la croix de la Légion d'honneur.

Il n'y a pas à se le dissimuler: en proie à un sentiment de crainte contre lequel ils ne peuvent réagir et dont ils sont ainsi les premières victimes, ces gens-là sont très malheureux. Ils ont droit à toute ma pitié et je la leur donne pleine et entière. Tout de bon, je ne me rappelle pas avoir jamais été aussi profondément ému que le jour où j'ai vu, boulevard des Capucines, un monsieur recevoir un immense coup de pied dans les pans de sa redingote et continuer paisiblement son chemin, sans même retourner la tête pour regarder d'où ça lui venait.

***

Il y a à Paris un homme dont le souvenir à lui tout seul me rend malade d'attendrissement. Figurez-vous que depuis près de quinze ans ce malheureux reçoit, chaque jour que Dieu fait, une moyenne de sept à huit gifles! Cela paraît à peine croyable; c'est cependant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

On me l'a montré tout dernièrement. Assis tout seul à la terrasse d'un café de l'avenue de l'Opéra, il buvait un verre d'absinthe, et son visage boursouflé était empreint d'une telle tristesse, que c'en était à fondre en larmes.

Je me fis conter son histoire par l'ami qui m'accompagnait, et je la reproduis ci-dessous dans sa touchante simplicité.

Dans le courant de l'année 1859, l'homme aux gifles, — je ne le désignerai que sous son prénom de Philibert, — engagea une conversation politique avec un de ses camarades qu'il venait de croiser au

coin de la rue Drouot. Philibert avait le tort d'être bonapartiste, l'ami était républicain, en sorte qu'un conflit était inévitable. La discussion s'échauffa, des arguments on en vint aux mots secs et des mots secs aux personnalités; bref, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'infortuné Philibert recevait de son honorable contradicteur une gifle si éclatante qu'immédiatement, sur le boulevard, on vit toutes les fenêtres s'ouvrir et se garnir de visages effarés.

La première idée de Philibert fut de s'assurer par le toucher que le coup ne lui avait pas enlevé une moitié de la figure. Puis, rassuré à cet égard, il songea à rendre la claque.

Hélas! il comptait, le malheureux, sans sa timidité naturelle! Il leva la main, il la leva, mais aussitôt vint se placer devant ses regards, le fantôme des inévitables représailles, les conséquences terrifiantes de l'acte de témérité qu'il se préparait à commettre, le spectre d'une deuxième gifle lui enlevant l'autre moitié de la figure, que sais-je!

Et le courage lui manqua, et sa main retomba, inerte, et il s'enfuit, comme un fou, sous les rires des imbéciles assemblés.

***

Il n'avait pas fait quatre pas et tourné le coin de la rue qu'il se sentit envahi d'un mépris profond de lui-même. La honte d'avoir été giflé lui fit monter le rouge à la face, et peu à peu, l'exaltation s'en mêlant, il en arriva à se convaincre que la vie lui serait impossible tant qu'il n'aurait pas rendu à quelqu'un, à qui que ce fut, au premier venu, au hasard de la main, la gifle qui le déshonorait.

Et tout de suite il conçut l'idée d'une querelle d'Allemand.

Dans un café, un monsieur attablé lisait le journal en face d'un bock à demi plein.

Philibert entra, vint à lui, lui culbuta son bock sur son pantalon, et passa sans un mot d'excuse. Le monsieur, furieux, se leva :

— Vous ne pourriez pas faire attention!

— Vous dites? demanda Philibert.

Et revenant sur ses pas :

— Qu'est-ce qui m'a fichu un polisson comme ça, qui se permet...

Mais il ne put achever. Une gifle, une maîtresse gifle, venait de s'abattre sur sa joue! Du coup, il ne se connut plus, la rage l'étrangla, il vit rouge, et, pour la seconde fois de la journée, il leva une main menaçante. Mais, pour la seconde fois aussi, un tremblement s'empara de tout son être, une sueur d'effroi l'envahit tout entier, ses jambes flageolèrent sous lui.

— Eh bien, tapez donc! dit le monsieur qui commençait à s'impatienter.

Philibert ne tapa pas.

***

Le malheureux sortit la tête basse.

Mais, au grand air, sa fureur le reprit, et l'irrésistible besoin de se décharger de ses soufflets, lui fit perdre toute mesure. Il se jeta sur un inoffensif passant, le couvrit d'injures grossières, l'insulta sans rime ni raison dans sa famille et dans ses amitiés, et ne se décida à l'abandonner qu'après en avoir obtenu une troisième gifle, que, du reste, il garda comme les deux précédentes, le courage lui ayant

manqué au moment même où il allait la rendre.

" Depuis ce jour, conclut mon ami, Philibert vole de gifle en gifle comme un papillon de fleur en fleur. Il en a reçu à toutes les heures du jour et sur tous les points de Paris, et la statistique démontre qu'au 1er janvier 1884 il avait reçu le chiffre respectable de quarante-huit mille huit cent soixante gifles, sur lesquelles il n'avait pas la satisfaction d'en avoir rendu une seule! "

Et voyant mes yeux se baigner de larmes à cette émouvante narration, mon ami éclata de rire: ce qui ne m'étonna pas de sa part, attendu que je le connais depuis belle lurette pour être bête comme une oie.

Mariage sur Scène

5 *septembre* 1884

Il y a gros à parier qu'on va me traiter de menteur et m'accuser de mystifier l'honorable société qui veut bien m'honorer de son attention; ce n'est cependant pas cela qui m'empêchera de dire la vérité.

Voici donc, reproduite dans toute sa simplicité, l'affiche qui, il y a quelques jours, fut apposée le long des murs de la ville de Bloomington (Illinois, Etats-Unis):

THEATRE DE BLOOMINGTON

Ce soir, 20 août 1884

LA MATINÉE

DRAME EN 3 ACTES

DISTRIBUTION

. . . . . .

AVIS AU PUBLIC

Le public est informé qu'à l'issue de la représentation, le merveilleux comédien M. William Baron et la délicieuse miss Lillian Corrall, dont on a tant de fois apprécié le talent, seront publiquement mariés sur la scène du théâtre de Bloomington, en présence des spectateurs.

Le révérend Benjamin Smith leur donnera la bénédiction nuptiale.

J'ai affirmé, quelques lignes plus haut, que je n'étais pas dans mon jour de mensonge. Je le réaffirme, et, au besoin, je le jure.

***

Ce stupéfiant avis obtint tout le succès qu'on était en droit d'en attendre.

Enchanté de pouvoir donner une preuve de sympathie à ses deux artistes préférés, le public se porta en foule au théâtre de Bloomington, et la représentation marcha le mieux du monde.

Comme toujours, à la dernière scène du premier acte, le merveilleux William Baron traita de " fille perdue " et de " prostituée " la délicieuse Lillian Corrall qui lui répondit aussitôt par les applications de " bandit " et de " misérable escroc "; comme toujours, à l'acte suivant, William Baron reprocha amèrement à Lillian Corrall " d'avoir déshonoré son

nom et de l'avoir traîné dans la fange ", à quoi Lillian Corrall répliqua en accusant William Baron " d'avoir vécu à ses crochets et mangé le pain de ses enfants " ; comme toujours, ils levèrent alors les mains au ciel, le prirent à témoin de leur infortune, accusèrent la fatalité qui les avait placés sur la route l'un de l'autre, maudirent le jour de leur union et attestèrent les dieux de leur haine mutuelle; comme toujours, à la scène finale, Lillian Corrall donnant un libre cours à la perversité de ses instincts hurla au nez de William Baron : " Oui! je te tromperai! Oui, je souillerai ton honneur! Oui, je traînerai de bras en bras ce corps que je t'avais donné et que je te retire! Oui, je traînerai de honte en honte le nom respecté de tes ancêtres "; comme toujours, William Baron, fou de colère, bondit sur Lillian Corrall, la renversa en arrière, sur son bras, lui plongea dans le sein la lame d'un poignard, et, comme toujours aussi, miss Lillian Corrall tomba raide morte sur le plancher.

Puis l'assassin, l'ayant aidée à se relever, ils s'avancèrent tous deux jusqu'à la rampe en se tenant par le bout des doigts.

— Mesdames et messieurs, dit William Baron, vous êtes priés de ne pas vous en aller. Comme la direction de ce théâtre a eu l'honneur de vous en avertir, le révérend Benjamin Smith va venir bénir en votre présence une union que M^lle^ Lillian Corrall et moi nous appelons de tous nos vœux. — Vous pouvez entrer, M. Smith.

Et M. Smith fit son entrée, qui souleva dans toute la salle de chaleureux applaudissements.

Le moment me parait venu d'affirmer pour la troisième fois que je ne mène personne en bateau.

***

Le journaliste américain qui, avec le plus grand sang-froid, donnait dernièrement cette information au cours d'un courrier théâtral, ajoutait que les spectateurs étaient sortis fort satisfaits : c'est une autre histoire.

Car, enfin, il n'y a pas à dire le contraire, on ne leur a donné qu'une partie du plaisir sur lequel ils pouvaient compter, et je sais bien que moi, si j'avais été là, je n'aurais pas accepté le moins du monde que le merveilleux William Baron et la délicieuse Lillian Corrall, après m'avoir fait assister à la bénédiction nuptiale — ce dont je me serais fichu — rentrassent sournoisement se coucher en me mettant l'eau à la bouche, et en me privant de la partie réellement intéressante du spectacle.

Je veux être pendu si je me serais en allé avant d'avoir vu le plus beau.

La Femme du Mitron

13 *septembre* 1884

J'ai connu une femme l'an dernier — si tant est que l'on puisse jamais connaître une femme. Cette femme, c'était la femme d'un mitron et la maîtresse d'un de mes amis.

Comme ils étaient, mon ami et elle, d'un caractère excessivement poétique, ils se donnaient des rendez-vous d'amour, le soir, dans les fossés des fortifications et dans les maisons neuves qui se construisaient alors sur le versant nord-est de la butte Montmartre. Ils trouvaient cela plus naturel que d'aller à l'hôtel garni.

C'était également plus salissant.

Ils revenaient régulièrement de leurs entrevues, tantôt avec les mains vertes, tantôt avec les épaules blanches, à force de s'être roulés sur l'herbe ou frottés à des sacs de plâtre. Mais cela leur était égal : à elle surtout, attendu qu'elle était enragée de poésie. C'était la Juliette de Shakespeare poussée jusqu'aux dernières limites de l'ânerie. Elle disait :

— Ah! Dieu nous voit! Le ciel bénit notre union! Oh! nuit d'extase, nuit d'ivresse! Allons dans les maisons en construction.

Ou bien :

— Quelle nuit! Que la clarté de la lune est douce à travers les croisées où il n'y a pas de carreaux!

Ou encore :

— Solitude! Mystère! Charme des nuits!

Ces sacs de plâtre semblent des fantômes!

***

Etc., etc.

Elle se livrait à une consommation immodérée de vers français, en déclamait de temps en temps, et en composait elle-même qui avaient les pieds tellement longs, qu'ils se marchaient dessus, comme les petits canards. Elle écrivait également à son complice des lettres pleines de sentiments les plus élevés, et c'est dans les termes suivants que l'année dernière, à cette époque, elle célébrait la chute des feuilles :

" ... Voici l'hiver, mon bien-aimé, le triste hiver, saison de mort! Mon mari a changé de pantalon aujourd'hui : en place d'un pantalon de coutil il a

mis un pantalon de drap, et ce spectacle m'a remplie de tristesse, car mon âme est une guitare dont les cordes vibrent au moindre vent.

" Nous n'irons plus au bois de Vincennes; nous ne monterons plus, le dimanche matin, sur l'impériale de l'omnibus de Charenton, et nous ne mangerons plus d'œufs sur le plat dans le petit cabaret de Saint-Maur-les-Fossés, où il y a de si beau papier sur le mur!

" Triste! Triste!

" Mon bien-aimé, mon cœur se serre à la vue des feuilles qui tournoient, des hirondelles qui s'en vont et des petits ramoneurs qui arrivent, les pauvres petits ramoneurs, qui grimpent dans les cheminées! Hélas! que les beaux jours sont courts! Encore quelques semaines, quelques heures, et il y aura plein de neige sur les fortifications! Les fortifications! Que de souvenirs ce mot évoque!

" Te rappelles-tu le premier jour où j'y suis tombée dans tes bras? Il faisait une nuit superbe; la lune brillait, radieuse; l'herbe était toute mouillée de rosée... Je reçus ton premier baiser au son harmonieux d'un cor de chasse dont un bonhomme jouait au loin, sur un bastion... "

Et elle continuait comme ça pendant un grand nombre de pages, disant tour à tour la blancheur des neiges, la morsure cruelle des frimas, et la grande probité des marchands de marrons, rappelant alternativement l'intimité exquise du foyer, les précoces trépas des vierges, et la douce tiédeur des galoches; célébrant à tour de rôle la joie grisante des caresses, l'affolement des lèvres qui s'enlacent et l'utilité des bassinoires.

***

Il est arrivé un moment où mon ami, d'abord extrêmement flatté de se voir aimé pour lui-même, s'est lassé d'une liaison qui éreintait ses habits et le faisait passer aux yeux des inconnus, un jour pour un garçon meunier, et le lendemain pour un maître maçon. Il a donc flanqué ses huit jours à la petite mère : " Dieu nous voit ", ainsi qu'il l'appelait familièrement, en lui recommandant, comme lieux de rendez-vous, les vespasiennes et les boîtes à linge sale, ce qui peut paraître sévère de sa part, mais paraîtra simplement juste quand j'aurai dit que cette femme poétique le trompait impudemment avec un brigadier de la garde républicaine.

***

Pauvre Juliette! Il l'a depuis longtemps oubliée! Mais je m'en suis souvenu, moi; à l'époque où tombent les cerneaux et où paraissent les petits ramoneurs, lesquels d'ailleurs, n'en déplaise à la bonne dame en question, ne montent pas plus dans les cheminées que le petit Jésus n'y descend la nuit de Noël.

La Boîte à surprises

15 *septembre* 1884

Quoiqu'en disent, qu'en aient dit et qu'en doivent dire encore les gens mal intentionnés, cette vieille farceuse d'Académie a bel et bien sa raison d'être et son incontestable utilité. On aurait mauvaise grâce à nier qu'elle laisse bien loin derrière elle tout ce

qu'on a connu jusqu'à ce jour en tant que boîtes à surprises, et, n'aurait-elle que cela pour soi, il est une chose qu'on ne saurait lui retirer : c'est de nous avoir révélé une foule d'illustres inconnus dont les noms fussent restés sans elle aussi profondément ignorés de la foule que le resteront leurs ouvrages.

Aussi, est-ce toujours avec une émotion mêlée d'un certain plaisir que j'accueille l'annonce d'une vacance à l'Académie française.

Outre, en effet, l'intérêt que je ne puis manquer de prendre à la disparition d'une personnalité que, la plupart du temps, je ne soupçonnais même pas, je sais qu'au bout de cela il y a une surprise, une surprise assurée, certaine, inévitable; un inattendu plein de mystère et, par cela même, plein de charme; une révélation imprévue dont l'attente me laisse en suspens, me garde pendant des jours, des semaines et des mois, dans cette hésitation à la fois agaçante et délicieuse, qui tient les enfants éveillés la nuit de Noël.

Et je demeure éveillé, moi aussi, attendant que le jour se lève où je trouverai dans mon soulier la candidature officielle à l'Académie française de M. le comte de Cosnac, de M. l'abbé Petit ou de tels autres producteurs dont j'apprends l'existence avec autant de joie qu'en éprouve le père Morisson dans les *Bons villageois*, de Sardou, à découvrir sur le calendrier la présence de saint Pothin.

***

Cependant Leconte de Lisle, Banville, Daudet, Arsène Houssaye, Emile Zola, Edmond de Goncourt et tant d'autres, se tournent paisiblement les pouces en attendant qu'on leur fasse signe.

Rien ne vient, et l'Académie dit à cela :

" Oh ! moi, je ne fais plus d'avances ; que ceux qui me veulent, viennent à moi. "

Et un jour, Leconte de Lisle, voulant en avoir le cœur net, est allé à l'Académie qui ne voulait pas venir à lui.

Ce qu'est celui-là, on le sait : le plus grand entre les plus grands, avec Hugo, qu'il a quelquefois égalé, surpassé peut-être en puissance. Dans le prodigieux effort de son génie surhumain, il a vu par-dessus trente siècles, à travers les brumes des temps et les ondes épaisses du déluge, réédifié les âges écroulés, et brusquement réveillé le premier homme, de ses trente mille ans de sommeil ! Crevant de son poing énorme l'obscurité compacte des passés lointains, il a revu le monde à ses premières heures, reconstitué la splendeur de ses paysages grandioses, infusé une sève jeune et chaude dans les veines des fils d'Adam, et torturé d'une vision de sang l'âme de Caïn, le mauvais frère. Il a revu et il a dit les féroces haines d'autrefois et les carnages plus féroces encore, célébré les rages folles d'Achille, la mélancolique douceur d'Andromaque, les puretés des vierges antiques et les bestiales amours de la sanguinaire Clytemnestre.

Et quand, ayant discrètement frappé à la porte de l'Académie, il a dit :

— Je vous demande pardon : est-ce que vous n'auriez pas un petit coin pour moi ?

On lui a répondu :

— Mon Dieu, c'est très fâcheux, mais nous n'avons qu'une place vacante en ce moment, et elle est retenue par M. Cherbuliez.

Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, qu'on lui a

octroyé trois voix comme fiches de consolation, et de fait, je ne vois rien de plus flatteur pour l'auteur des *Poëmes Barbares* que d'avoir eu une voix de moins à l'Académie française que l'auteur d'*Eugénie Grandet*.

***

Ce que je dis ici, d'autres l'ont dit déjà, et je l'ai dit moi-même bien des fois. Mais, cela m'est tout à fait égal; comme Mme de Sévigné, je répète toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose.

Ainsi, il y a à l'heure qu'il est deux fauteuils inoccupés dans la docte compagnie.

A qui pense-t-on qu'elle les destine?

A Jules Barbey d'Aurevilly, qui vieux, malade, presqu'aveugle, publiait il y a quelques semaines sous ce titre: *Ce qui ne meurt pas*, une des plus admirables études de l'âme des femmes qui aient été pensées et écrites en ce siècle?

Erreur: le fauteuil en question est réservé au fond de pantalon de l'illustre M. E. Bocher(?), littérateur distingué dont j'apprends l'existence en même temps que les ambitions.

Quant à l'autre, on serait porté à supposer qu'il reviendra de droit à Théodore de Banville, qui, depuis près de quarante ans, artiste exquis et délicat, sème sans relâche et sans fatigue les trésors de son inépuisable verve. Il n'en sera rien cependant, car ce deuxième fauteuil a son destinataire. Un monsieur, pour marquer sa place, a mis son mouchoir dessus, et ce monsieur, c'est M. Bertrand.

J'ajouterai, pour plus amples éclaircissements, qu'il porte le prénom de Joseph, ce qui me paraît

assez faible, du reste, comme titre à l'immortalité.

Ces choses peuvent sembler stupéfiantes, étonnantes, non. Nous sommes habitués, il y a belle lurette, aux surprises de l'Académie et si une chose reste surprenante pour nous, c'est que chaque fauteuil n'en soit pas percé et garni d'un petit récipient de faïence avec l'inscription fameuse :

Il manquait à ma gloire !

Demain ?

17 *septembre* 1884

Soyez gais, Parisiens mes frères, ou battez-vous les flancs pour l'être; réouvrez vos concerts et vos salles de spectacles; donnez des fêtes aux Tuileries et buvez-y le vin de champagne que vous vendront les petites actrices vingt francs le verre quand le verre sera plein et cinquante francs quand elles l'auront bu à demi; soyez drôles, faites des mots, et riez de ceux que vous entendez faire; comme le conseille si sagement le Patachon des *Deux aveugles*, amusez-vous, trémoussez-vous, amusez-vous bien, car on n'a que le bon temps qu'on se donne et il y en a actuellement un des vôtres qui se fait vieux pour le compte de tous.

Vieux est le mot; terriblement vieux!

Il songe qu'il y a dans la vie des heures qui manquent de gaieté, et, ces heures, il s'y cramponne cependant, il les boit minute par minute, car la seule pensée qu'elles auront une fin lui fait perler la sueur au front et dresser les cheveux sur la tête; il trouve les journées qui s'écoulent à la fois horriblement longues et effroyablement rapides, longues parce qu'il espère,

rapides parce qu'il redoute, et il vit, si cela peut s'appeler vivre, dans l'attente et dans la terreur d'un dénouement auquel il n'a même pas la force de songer, bien que pour lui tout s'y résume maintenant.

Cet homme-là — est-il nécessaire de le nommer, et ne l'a-t-on pas déjà reconnu? — c'est Pierre Cornet, dit Teinen, l'assassin de la cabaretière de l'Isle-Adam, frappé d'une sentence de mort par la cour d'assises de la Seine.

***

Oh! le soir de l'arrêt, et aussi le lendemain et pendant quelques jours encore, cela a été tout plaisir.

Fier, de cette monstrueuse fierté des assassins qui se sentent passés à la mode, savent les colonnes des journaux remplies du récit de leurs exploits, ont senti se fixer sur eux, pendant des heures, les yeux effarés des cocottes dont regorge la salle des assises les jours de grandes solennités, Pierre Cornet a commencé par être superbe, il a fait le malin et le casseur d'assiettes, haussé les épaules à son avocat, traité les jurés de gâteux et crayonné grossièrement sur les murailles de sa prison la tête de son président. Il a fait preuve d'une admirable insouciance, affiché une bruyante gaieté, monté des scies à son gardien, chanté des saletés à tue-tête et mangé avec l'appétit d'un gars qui a le coffre solide et se sait assuré de vivre le lendemain.

Mais peu à peu les heures ont croulé sur les heures, les journées se sont succédé les unes aux autres, et il s'est mis à chanter beaucoup moins, à dévorer moins gouluement, à se montrer plus froid avec son gardien. Et aujourd'hui que ce n'est plus des

heures, mais des semaines qui s'en sont allées, aujourd'hui qu'il se sait arrivé à l'effroyable période des jours qui n'auront peut-être pas de suivants, où les lendemains traînent avec eux des points interrogatifs, où l'avenir n'est plus qu'un doute, qu'une supposition, presqu'une présomption, Pierre Cornet ne chante plus du tout, il laisse de la soupe au fond de sa gamelle et le bruit de la clé du gardien dans la serrure du cachot lui cause un tressaillement involontaire et le fait devenir tout pâle.

Pourquoi donc?

***

C'est que, malgré tout, en dépit des précédents, la bonté de " papa gratins " a des limites; M. Grévy est un homme faible, qui sait que l'opinion publique s'est soulevée contre son abus du droit de grâce et sa clémence systématique, et le jour n'est pas éloigné où Campi a payé sa dette, ce qui n'empêche pas que depuis lors une demi-douzaine de têtes sont tombées dans le panier rouge du bourreau.

Cornet réfléchit, pèse, suppute, compte ses chances pour et ses chances contre. Il envisage la question, évoque ses moindres souvenirs, croit se rappeler que l'avocat paraissait avoir moins de confiance à sa dernière visite, et que le geôlier, quand il l'a questionné la veille, avait une drôle de figure en répondant: " Je ne sais rien. "

Si encore l'ami Marquelet avait partagé sa fortune, les chances de commutation commenceraient à devenir sérieuses, car on y regarde à deux fois quand il s'agit d'une double exécution et il est rare que le couperet de la guillotine tombe coup sur coup,

ou cou sur cou, comme il vous plaira de l'écrire. Malheureusement il n'en est rien, en sorte que toujours, et sans cesse, et quand même, c'est pour lui le cauchemar continuel de la peine, la vision incessante du châtiment. Il s'éveille, s'endort, va, vient, vit, dans l'ombre effroyable de la mort qui ne le quitte plus d'une semelle.

La nuit surtout est terrible.

Seul, sans lumière, les yeux ouverts, le condamné pense et frémit, car de quelque côté qu'il se place et se tourne, les murailles de sa cellule ne sont pas encore assez sombres pour qu'il n'y voie se détacher distinctement l'image de la guillotine, d'un sale rouge de sang séché, sa sinistre lanterne accrochée de travers, et son massif triangle d'acier qui fait une tache bleue et livide dans le demi-jour du matin.

Alors, il sursaute, se dresse à demi dans son lit, et demeure ainsi, immobile, suant et claquant des dents dans l'ombre.

***

Je ne songe pas à m'élever contre la peine de mort. J'ai dit une fois ce que j'en pense, à savoir que je la considère comme la seule digue sérieuse à opposer au crime. Que la société soit ou non dans son droit en disposant de la vie d'un de ses membres, c'est là une question dont je m'occupe peu. J'envisage le résultat et voilà tout. C'est peut-être une abomination, mais du moment où le salut des assassins a pour conséquence le trépas des honnêtes gens, inutile de m'en parler. Entre le sang des bandits et le mien, je déclare que je n'hésite pas.

Périsse un principe plutôt qu'un brave homme.

Ceci dit, il ne faut pas se dissimuler que la peine de mort, pour être efficace, n'en est pas moins excessive, et que, quelle que puisse être la grandeur du châtiment...

Le crime, c'est la lueur instantanée du coup de couteau ou du coup de feu; c'est la suffocation subite, immédiate, paralysant le travail du cerveau, la connaissance extérieure et, par suite, la notion exacte du danger; c'est la mort sans l'angoisse et sans la perception; c'est " moins la vie ", comme dit Condorcet.

La société, elle, fait mieux, car, non seulement elle donne la mort à l'assassin, mais encore elle commence par la lui montrer, ce qui est tout, si l'on part de ce principe que la mort se résume à l'idée qu'on s'en fait.

Comme on le voit, ce n'est même plus le talion!

Je n'en suis pas moins pour ce que je viens de dire, et tout cela change d'autant moins ma très humble appréciation que, si la peine de mort n'avait rien de terrible, nous n'aurions pas besoin d'elle. Seulement, je constate un fait: c'est que, quand les assassins se mettent à payer leurs dettes, on peut dire qu'ils les payent bien.

Les Ramoneurs

18 *septembre* 1884

Ce matin, en sortant de chez moi, j'ai fait une mauvaise rencontre; j'ai croisé un petit ramoneur.

Mon Dieu, je ne méprise pas les petits ramoneurs, et il ne faut pas se figurer que je suis dégoûté de leurs pattes sales. S'il fallait être dégoûté de tous les

gens qui se sont sali les mains, d'une manière ou de l'autre, il n'y aurait plus de société.

Je dois même, à ma conscience, de déclarer que je les affectionne d'une façon toute particulière, ces honnêtes petits travailleurs. Leurs joues barbouillées me ravissent d'aise, et leur accent italien me comble de joie. Seulement, j'aime autant ne pas les voir, parce que je ne puis m'empêcher de voir en eux les valets de chambre de l'hiver. Il me semble toujours qu'ils vont ouvrir une porte, une haute porte dorée et toute garnie de cuivreries, et annoncer solennellement:

— Le froid, messieurs!

***

Le sort des petits ramoneurs a considérablement changé depuis quelques années. Autrefois, le petit ramoneur était presque toujours un malheureux enfant qu'un misérable avait frauduleusement soustrait à ses parents et volé dans le parc Monceau pendant que sa nounou badinait avec un caporal de sapeurs-pompiers. Arraché aux douceurs de la vie de famille, il grandissait dans la crainte de Dieu, dans le souvenir de son excellente mère, et dans la haine de son patron. Nourri uniquement de la suie qu'il avalait en ascensionnant les cheminées, il occupait dans le monde une position sociale qui, pour être située à un certain nombre de pieds au-dessus du niveau des trottoirs, n'en était pas plus brillante pour cela. Il ne touchait guère, en fait d'appointements, que le cœur des personnes sensibles, et s'il ne recevait rien de son maître quand le soir, de retour au logis, il apportait de grosses journées, en re-

vanche, quand il n'apportait rien, il recevait de vastes coups de pied dans le derrière.

Tel était, il y a quelque temps, le rôle du petit ramoneur dans la société moderne, à moins, cependant, que tout ce qu'on en raconte ne soit de simples fumisteries.

***

Mais aujourd'hui, c'est autre chose. Les bienfaits de la civilisation ont singulièrement modifié sa condition misérable.

1° Il ne pénètre plus dans les conduits des cheminées. Il se borne à entrer sa tête sous le tablier et à parler à travers des tuyaux, ce qui vaut infiniment mieux que de parler à travers et à tort.

2° Il a renoncé depuis longtemps à descendre de bonnes familles, et à avoir des quincailliers dans ses ancêtres. La parenté des marchands de marrons et des réparateurs de saladiers lui paraît plus que suffisante. Comme on le sait, l'honnêteté fait tout; aussi vrai que Busnach ne fait rien dans les pièces qu'il signe tout seul.

3° Il a perdu la crainte de Dieu et, ni plus ni moins que les filles de brasserie, il en profane le nom chaque fois que l'occasion s'en présente, ce qui lui a fait perdre la sympathie des vieilles dames, mais gagner celle des cochers de fiacre.

4° Il reçoit encore des coups de pied, mais il les rend à ses petits camarades, qu'il sait être moins forts que lui, lesquels se les transmettent de moins en moins fort, contrairement à ce qui se passait autrefois au théâtre de feu Nicolet.

***

Comme on le voit, la face des choses a changé, et, seule, celle des petits ramoneurs est à peu près restée la même.

Aussi, je les aime beaucoup, je les tiens en réelle estime, je leur ai voué un culte spécial.

Seulement, encore une fois, je préfère les savoir loin. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, ils me mettent du noir à l'âme.

Labiche et Augier

19 *septembre* 1884

Je serais bien étonné si Labiche, dont nous publions en ce moment cet admirable petit chef-d'œuvre qui s'appelle *l'Affaire de la rue de Lourcine* se rendait un compte bien exact de la place à part qu'il s'est faite dans notre histoire littéraire. Il y a gros à parier que, comme tous les colosses, il n'a pas conscience de sa force, et ne se doute pas plus du rang qu'il occupe aujourd'hui que de celui qu'il occupera plus tard.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant, c'est là un maître et un vrai maître, de qui l'œuvre considérable, empreinte d'un bout à l'autre de la personnalité robuste et suprêmement originale de son auteur, marquera dans ce siècle grandiose auquel nous avons la gloire d'appartenir, résistera victorieusement aux années et aux variations du goût, parce que, conçue en dehors de la mode et du caprice du moment, elle est l'une des expressions des plus frappantes du génie de notre nation.

Il y a dans Eugène Labiche autre chose qu'une

vaudevilliste et autre chose qu'un Parisien : il y a un homme de la race, un français, dans l'acception la plus glorieuse du mot, de la grande famille de Rabelais, de Beaumarchais et de Molière, c'est ce que démontrera le temps, qui a encore plus d'esprit que tout le monde.

***

J'ignore ce que l'avenir réserve à certaines œuvres plus généralement cotées à l'heure qu'il est; celle d'Emile Augier, par exemple.

Il est possible que je me trompe, mais je la crois moins solide, moins viable, moins assurée de sa longévité que ne l'est celle d'Eugène Labiche, dont elle n'a ni la franchise ni la délicieuse saveur.

En somme, il est deux choses qui nous appartiennent en propre, qui font que nous serons toujours Nous, et que toujours, quoi qu'il advienne, nous planerons hautement au-dessus de tout : c'est notre art et notre gaieté. Eh bien, tout ce qui ne sera pas nettement l'un ou l'autre n'aura jamais que la valeur relative d'une transition plus ou moins intéressante.

Le rire d'Augier manque de franchise et de largeur, il a parfois la mélancolique tristesse des masques de comédie antique, comme il convient, d'ailleurs, à sa misanthropie outrée, à sa philosophie chagrine et poussée systématiquement au noir. La gaieté de Labiche, au contraire, est naturelle, exubérante, irrésistible, et sa philosophie n'est nullement compromise parce qu'elle à son bonnet sur l'oreille et des grelots à ses jarretières.

***

Il ne faut pas se faire d'illusions sur ce point : sorti du *Gendre de M. Poirier* (qui est d'ailleurs un

pur chef-d'œuvre, je me hâte de le reconnaître), des *Effrontés*, du *Fils de Giboyer* et, à la rigueur, des *Lionnes pauvres*, le théâtre d'Emile Augier n'est l'égal ni de celui de Théodore Barrière, ni de celui d'Alfred Touroude, ni de celui d'Alexandre Dumas.

Les *Faux Bonshommes* et les *Parisens*, le *Bâtard* et la *Charmeuse*, l'*Ami des femmes* et les *Idées de madame Aubray* sont des morceaux d'une autre trempe que la *Contagion* ou la *Pierre de touche*.

Il est, d'ailleurs, une chose qui déparera éternellement son œuvre; c'est le manque radical, complet, de tout sentiment artistique, l'ignorance crasse de tout ce qui est l'art et de tout ce qui en rapproche. Il y a en elle telles pages, et elles sont nombreuses, qui sont des tartines poétiques d'une grotesquerie achevée. *Gabrielle*, le *Joueur de flûte*, *Philiberte* sont autant de manquements à la pudeur dont le temps ne tardera pas à faire justice.

C'est que leur auteur a trop de fois sacrifié le bon goût au bon sens. Il a trop voué son culte et ses affections à ce qu'il appelle le brave homme, apporté trop d'attention au rôle de la blanchisseuse dans la société moderne, interprêté trop platement l'intimité, si douce pourtant, du coin du feu.

Il a des pièces qui puent la soupe aux choux comme les escaliers des maisons mal tenues.

Labiche, lui, ne s'y est pas trompé. Dans sa connaissance très réelle de la petite bourgeoisie, il a puisé ce qu'il avait à y puiser : non un thème d'exaltation, mais un champ où il pût exercer sans relâche sa verve puissante et soutenue.

***

Mais ce qui crée réellement la supériorité de La-

biche, lui constitue sa haute valeur, sa personnalité exceptionnelle et tout à part, c'est moins encore l'exquise finesse de son observation que l'originalité de sa forme.

Il suffit de lire une fois les dix volumes de théâtre qu'il laisse, pour se convaincre que, ces dix volumes, il les a écrits entièrement, emplis d'un bout à l'autre de son seul esprit, pailletés de la première à la dernière page de son étincelant dialogue. Pas une ligne qui ne soit marquée de sa griffe; partout la même uniformité de cocasserie, la même fantaisie soutenue et charmante.

Et c'est pourquoi je me demande lequel est le mieux d'en rire ou de s'en mettre en colère quand je vois le comédien Christian retaper à sa manière le *Chapeau de paille d'Italie*, rajeunir cet exquis chef-d'œuvre, et substituer aux mots de Labiche des facéties dont l'écœurante platitude fait lever le cœur des gens de goût et les épaules des gens d'esprit.

Faites passer le Cercueil

21 *septembre* 1884

Passe encore que le médecin des morts soit ce qu'il est en général, bourru, grossier, poli comme un portier de prison, mais qu'il en vienne à ne se plus donner la peine de mettre ses bésicles pour mieux voir, à confondre les morts avec les vivants et à les jeter pêle-mêle dans le même trou, cela me paraît dépasser les limites de la plaisanterie permise.

C'est cependant ce qui arrive.

Chez nous, on enterre les gens avec une aisance stupéfiante, avec un sans-gêne qui serait grotesque s'il

n'était pas épouvantable. Pour un oui, pour un non, crac! faites passer le cercueil! comme on dirait: "Faites passer l'huile et le vinaigre", sans même chercher à s'assurer que le malheureux qu'on y enferme a bien tous les titres à cet honneur, qu'il a réellement de la mort autre chose que les apparences, qu'il n'est pas la victime d'un de ces effroyables jeux auxquels se livre quelquefois la nature. Et si, plus tard, ce même cercueil est réouvert, on s'aperçoit que, justement, c'était là le cas, et que le soi-disant mort, réveillé de sa léthargie, entre les quatre planches de la bière, s'y est dévoré les poings dans l'exaltation de sa terreur.

Les confusions de ce genre sont encore beaucoup plus fréquentes qu'on serait porté à le penser. De temps en temps, quand le moment est venu de déblayer les cimetières pour y faire la place nette aux arrivants, les fossoyeurs font des trouvailles: des bras tordus ou des jambes contorsionnées, des squelettes de qui le genou replié trahit l'effort désespéré du dernier coup de talon dans le bois du cercueil.

Mais ces terrifiants exemples ne touchent pas le commissaire des morts et le laissent absolument froid: à telles enseignes qu'il y a quelques semaines, dans un département du midi de la France, une léthargique a été bel et bien enterrée comme étant morte du choléra.

On s'en est aperçu quinze jours plus tard en exhumant les restes de la malheureuse.

***

Le *Figaro* rappelait, ces jours-ci, un cas extrêmement saisissant d'enterrement avant la lettre, dont

l'héroïne, point inconnue des Parisiens du boulevard qui l'ont mille fois rencontrée au bras d'un journaliste illustre, rédacteur en chef d'un journal intransigeant, a pu se tirer saine et sauve, par miracle.

D'une sensibilité nerveuse excessive, cette jeune femme tomba, il y a quelques années, à la suite d'une violente discussion avec sa famille, dans un profond accès de sommeil léthargique.

Deux médecins appelés, accoururent, examinèrent la malade, et lui donnèrent les premiers soins. Rien n'y fit. Le corps présentait toutes les apparences de la mort : blancheur livide de la peau, froideur glaciale des chairs, cadavérique rigidité des membres. On essaya des frictions, des massages, de tous les moyens usités dans les cas de cette nature, sans que se manifestât aucune trace de vie. Etonné, le plus jeune des deux praticiens regarda son confrère et dit :

— Le cas est extraordinaire.

L'autre, qui était un vieux sage, eut un léger haussement d'épaules, et répondit :

— Extraordinaire? Pas du tout. Cette jeune fille est morte, parbleu!

Le jeune médecin resta un instant sans répondre, courbé, l'oreille collée au cœur de la jeune fille. Il se redresse enfin, et avec un geste indécis :

— Mon Dieu, fit-il, pour morte, elle en a l'air, mais, enfin, on ne sait jamais, car la léthargie n'est pas rare chez les tempérament aussi nerveux. Ne disons rien, et attendons.

— Attendons, conclut le vieux médecin.

***

La nuit se passa sans amener de modification dans

l'état de Mlle X..., et toute la journée du lendemain et encore la nuit suivante.

Le matin du troisième jour, le vieux médecin, qui tenait à ne pas en avoir le démenti, commença à se mettre en colère.

— Il faut en finir avec ce cadavre. Un plus long retard deviendrait dangereux.

L'autre médecin objecta :

— Il n'y a aucun changement dans l'aspect général.

—Eh mon cher! exclama le premier, qu'est-ce que cela a d'étonnant? La conservation est longue chez les jeunes gens, mais la décomposition est subite. J'ai vu cela trente-six fois! Je vous le répète, il faut se hâter, un accident est imminent et arrivera d'une minute à l'autre. Et il ajouta doctement, comme le médecin de " l'Œil crevé. "

Croyez en mon expérience !

Cependant, rangée en demi-cercle autour du lit de la malade, la famille, anxieuse, attendait.

— Enterrons! fit le vieux médecin sur un ton de commandement.

— Enterrons! fit le jeune médecin influencé par la conviction de son confrère.

Bref, la déclaration fut faite à la mairie, les lettres de faire-part expédiées, le cercueil apporté de la main des croque-morts. Au moment de la mise en bière, le jeune médecin, qui, malgré tout, conservait encore quelques doutes, s'approcha des parents et dit :

— Ecoutez! Elle est morte, cela est plus que probable, cependant nous ne risquons rien de tenter une dernière expérience.

Voulez-vous m'y autoriser?

— Faites, dit le père.
Le vieux médecin ricanait, il mâchonna :
— Vous êtes fou, mon cher.

***

Le jeune homme ne répondit rien. Il ouvrit simplement sa trousse, en tira son bistouri, et entailla légèrement les chairs de la jeune malade.

Un cri terrible s'éleva. Mlle X..., subitement réveillée, venait de se dresser sur son lit, effarée, regardant autour d'elle, ne comprenant pas encore. Le chapeau brillant d'un croque-mort, qu'elle aperçut, à un pas d'elle, la renseigna immédiatement, et la pensée effroyable du péril auquel elle venait d'échapper lui causa une telle secousse qu'elle ne s'en remettra jamais.

Ça se conçoit du reste.

Quant au vieux médecin, il était absolument stupéfait.

— Eh bien, franchement, déclara-t-il, je n'aurais jamais cru cela!

Oui? Eh bien moi, si, à cette époque, j'avais été le procureur de la République, j'aurais carrément poursuivi ce vieux cancre pour homicide par imprudence et demandé pour lui le maximum de la peine : deux ans de prison et six cents francs d'amende.

D'ailleurs, si la loi, qui se montre si dure pour les gens qui font profession de guérir les panaris et les guérissent en réalité, réservait un peu ses rigueurs pour les imbéciles diplômés, nous verrions moins souvent peut-être les fièvres muqueuses et les rhumatismes articulaires traités par eux avec tous les honneurs dus à une péritonite.

Les Petits-Fils de Grenicheux

23 *septembre* 1884

Ce qui se passe depuis quelques jours à Plombières est au-dessous de toute vraisemblance. Le pays tout entier est révolutionné, bouleversé, anéanti; les femmes y tremblent dans leur peau et les hommes dans leur culottes; dès qu'arrivent les pâleurs légères du crépuscule, on y barricade les portes, on y tend devant les fenêtres des serviettes et des couvertures; on y lâche les dogues dans les rues, etc., etc., et tout cela pourquoi? Par peur du fantôme!

Car Plombières a un fantôme, ni plus ni moins que le pays de Corneville, et, ni plus ni moins que Corneville, il a des Grenicheux qui ont peur du fantôme, claquent des dents à son seul souvenir, et, au moindre bruit inquiétant, se précipitent sous les meubles ou s'enferment dans les cabinets! Si encore il était terrifiant, ce fantôme! S'il traînait des chaînes derrière lui, se cachait la tête sous un drap, poussait des plaintes mélancoliques de vieux damné, comme il convient à tout revenant qui se respecte, à la rigueur je comprendrais. Mais il est simplement grotesque, il a un châle, un capuchon, est-ce que je sais! Il ne lui manque plus qu'un cabas, pour avoir l'air d'une portière!

Notez qu'avec cela il est bête comme une oie. Il ne trouve pas un mot à dire, il suit les femmes pendant des heures sans même songer à leur lancer un " mademoiselle, écoutez-moi donc " quelconque, ainsi qu'il en appert clairement du récit de ses exploits donné il y a quelques jours par le journal les *Petites Nouvelles*.

Mais il n'importe aux habitants de Plombières qui ne sont pas des plus difficiles en matière de surnaturel.

***

Qui est ce fantôme? D'où vient-il? D'où sort-il? Mystère et imbécillité!

C'est, selon toutes probabilités, un rapin en villégiature qui fait de l'art à sa manière, trouve drôle de s'affubler des frusques d'un modèle, et de s'en aller, en cet appereil, faire peur aux dindons et aux oies, habitants de Plombières compris. Peut-être aussi n'est-ce là qu'un fou, qu'un sinistre et inoffensif halluciné échappé de la maison de santé où on le détenait: dans tous les cas, et quel qu'il soit, il est inouï de penser que, dans un pays comme Plombières qui compte près de 2.000 habitants, il ne se trouve pas un gars ayant assez de poigne et d'audace pour marcher au-devant du mystérieux personnage, le saisir à la gorge, le secouer comme un prunier, lui rabattre son capuchon sur les épaules, et lui administrer sur le l'heure la correction ou les soins qu'il mérite!

Rien du tout. Les gens de Plombières n'ont pas tenu à approfondir le secret; ils ont préféré l'accepter tel quel, quittes à en pâlir d'effroi. La seule fois où, s'armant de courage, ils se sont enfin décidés à affronter carrément le péril et à faire la chasse au fantôme, ils la lui ont faite approximativement, comme le soldat Dumanet avait mangé du pâté de foie gras, c'est-à-dire qu'à mesure que le fantôme faisait un pas en avant, eux faisaient un pas en arrière.

C'est ainsi que, de pas en pas, le fantôme est entré jusqu'au cœur du village, a pénétré dans une ruelle et regagné paisiblement les champs.

" Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. "

***

Las! Où est le temps où le bon guerrier Culotte-Verte, dont, gamin, je lisais la légende avec tant d'admiration, s'allait faire des crêpes dans un manoir en ruines, et jetait dédaigneusement ses coquilles d'œufs au nez des importuns esprits qui venaient l'interrompre dans sa petite cuisine?

Mais Culotte-Verte était une blague, et Grenicheux n'en est pas une, à preuve qu'il a fait des petits et qu'en l'année de grâce 1884, une population tout entière, depuis le bedeau jusqu'au garde champêtre, claque des dents devant un chienlit.

Un Décès

25 septembre 1884

La presse vient de recevoir, sous forme de service de première, le billet de faire part suivant :

M

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de

L'Opérette Parisienne,

décédée à la fleur de l'âge, entre les bras de son père, Florimond Ronger, dit Hervé, des suites de sa mauvaise constitution,

Qui se feront, le 20 *de ce mois, à neuf heures du soir très précises, au théâtre des Nouveautés,* 26, *boulevard des Italiens.*

L'inhumation aura lieu avec la Nuit aux Soufflets.

PRIEZ POUR ELLE!

***

Cette nouvelle a profondément ému le cœur de tous les Parisiens qui ont connu leur compatriote l'opérette, et l'ont aimée, comme elle le méritait.

Cependant ce fatal dénouement était depuis longtemps prévu.

Née en 1860, du sang le plus pur d'Hervé, adoptée aussitôt par Jacques Offenbach, elle fit dans le monde une entrée bruyante. Coiffée du tricorne en bataille du gendarme Camille Géromé de l'*Œil crevé*, tenant en main les foudres en carton du Jupin d'*Orphée aux Enfers*, elle s'annonça comme vigoureusement constituée, mais aussi comme atteinte d'incurable folie.

Sa belle santé ne fit que s'affirmer à mesure que l'âge arriva, et *Chilpéric*, la *Belle Hélène*, la *Grande Duchesse*, le *Canard à trois becs*, *Geneviève de Brabant*, le *Petit Faust*, purent donner à penser d'elle, qu'elle était définitivement sevrée.

***

Il n'en était malheureusement rien, et les *Turcs*, représentés pour la première fois sur le théâtre des Folies-Dramatiques au mois de Novembre 1869, commencèrent à inspirer de vagues inquiétudes aux nombreux amis qu'elle s'était su faire par sa gaieté, sa bonne humeur et son aimable sans-gêne.

La *Diva*, d'Offenbach, le *Nouvel Aladin*, d'Hervé, *Mazeppa*, de Cœdès, augmentèrent leurs justes angoisses.

Brusquement ragaillardie, réveillée sous le coup de fouet de la *Timbale d'argent*, on put la croire tirée d'affaire, aux vives rougeurs que les mots salés

de Noriac replaquèrent pendant quelques heures sur ses joues. Hélas, espoir promptement déçu! Bientôt, comme l'Argan de Molière tombant de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie dans l'apepsie, de l'apepsie dans la lienterie, de la lienterie dans la dysenterie, de la dysenterie dans l'hydropisie et de l'hydropisie dans la privation de la vie, elle tomba du *Trône d'Ecosse* dans la *Veuve du Malabar*, de la *Veuve du Malabar* dans la *Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*, de la *Blanchisseuse de Berg-op-Zoom* dans *Alice de Nevers*, d'*Alice de Nevers* dans *Estelle et Némorin*, d'*Estelle et Némorin* dans la *Marquise des Rues* et de la *Marquise des Rues* dans la *Nuit aux Soufflets*.

Maintenant, elle est morte, bien morte, et plus jamais nous ne la reverrons.

C'est dommage; c'était une bonne fille.

***

Eh bien oui, franchement, c'est dommage.

L'opérette, n'en déplaise à ce gros cul-lourd de Sarcey, était d'essence bien française, et ce n'était là, on peut en être sûr, un genre ni faux ni secondaire.

Une école à laquelle nous devons des librettistes de la force de Meilhac, d'Halévy, de Moinaux, de Noriac, de Jaime; des musiciens de la valeur d'Hervé, d'Offenbach, de Lecoq, de Vasseur, est une école qui fait date dans une époque, surtout quand elle a été, comme l'a été l'opérette, l'éclatante personnification de cette époque. qu'elle en a eu l'impertinence aimable la spirituelle légèreté, la perversité élégante.

Ce n'est certes pas le pâle opéra-comique de M. Edmond Audran, les prétentieuses mélopées de

M. Louis Varney, la mélodie constipée et souffreteuse de M. Théodore de Lajarte, qui me fera oublier la valse de *Chilpéric*, l'Hirondelle et la Polonaise de l'*Œil crevé*, le bouquet d'Anatole du *Petit Faust* et le final du premier acte des *Brigands*.

Les Surprises au Théâtre

12 *octobre* 1884

Il ne faut pas, mais pas du tout, s'imaginer que la féerie soit le seul genre de spectacle dont le public parisien ait à attendre des surprises. Le théâtre moderne tout entier en fourmille, de celles-là qui sont autrement curieuses, ma foi, que toutes le transformations de la *Chatte blanche*, des *Pilules du Diable* et de la *Poule aux œufs d'or* réunies, et n'ont nul besoin, pour être éclatantes, des scènes vastes et machinées de la Gaîté ou du Châtelet.

L'humble théâtre du boulevard Beaumarchais vient de nous le prouver une fois de plus.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, qu'expatriées, frappées d'ostracisme, chassées sans qu'on sache pourquoi de leurs véritables places, des œuvres dramatiques d'une valeur non contestable ont dû s'en aller demander à des scènes de vingt-cinquième ordre une hospitalité écossaise qui leur était refusée en haut lieu, et ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que le triomphe inattendu de ces exilées est venu s'appliquer, comme un retentissant soufflet, sur l'*expérience* de ces mêmes hommes qui les avaient méconnues et repoussées quelques semaines auparavant.

Ces petites leçons de bon goût se sont représentées assez de fois (notamment avec la *Belle Affaire*,

de M. Edouard Cadol, représentée, il y a quelques années, sur le théâtre du Château-d'Eau, après avoir été, on ne sait combien de mois, ballottée de scène de genre en scène de genre, avec les *Inutiles*, du même, représentés au milieu d'une longue ovation, sur la petite scène de Cluny, après avoir été renvoyés comme malpropres, du premier, puis du second Théâtre-Français, etc., etc., pour nous mettre en droit de supposer qu'elles eussent pu porter quelques fruits.

L'éclatant succès de *Boislaurier*, à Beaumarchais, prouve surabondamment le contraire.

***

Le drame de M. Georges Richard est une œuvre, sinon de premier ordre, du moins d'un ordre supérieur, et que je n'hésite pas à placer au nombre des meilleurs ouvrages dramatiques qui aient été écrits depuis quelques années.

Je n'ai pas à narrer ici cette pièce sombre, outrée dans le mal comme dans le bien, baroque, boiteuse, enfantine par moments, et, malgré tout, vivante en diable et puissamment intéressante par cela même, mais je me demande ce qu'elle a de commun avec le Théâtre-Beaumarchais, ce marché aux vieux mélodrames.

On m'affirme que, comme beaucoup de ses semblables, elle a traîné et végété dans un nombre considérable de cartons à manuscrits; que M. Richard l'aurait lue autrefois au comité de la Comédie-Française, et que le tout-puissant M. Coquelin ayant exigé de l'auteur des remaniements et des altérations, l'auteur aurait envoyé coucher M. Coquelin, en

quoi, du reste, il aurait eu parfaitement raison. De la Comédie-Française elle aurait passé au Gymnase, puis je ne sais où encore, et ainsi jusqu'au jour où elle se serait jetée, en désespoir de cause, entre les bras de M. Monza.

Qu'y a-t-il de réel au fond de cette Odyssée? J'avoue franchement que je l'ignore. Dans tous les cas, si elle manque de vérité, elle ne manque pas de vraisemblance et, d'autre part, on me fera difficilement croire que M. Georges Richard ait conçu et écrit en vue d'un quasi théâtre de banlieue, l'œuvre si sincèrement artistique qui vient d'y être représentée.

L'enthousiaste accueil qu'elle y a reçu fait d'ailleurs le plus grand honneur au public populaire appelé à la juger.

Cela prouve que mon collaborateur Georges Millet était absolument dans le vrai en disant, il y a quelques jours, que le peuple, toujours avide du beau, est encore le meilleur auditeur et le meilleur juge des grandes choses.

***

Et cependant, ce nouveau camouflet à l'adresse des directeurs haut placés, peut être considéré à l'avance comme nul et non avenu, et, pendant de longs jours encore, il y aura des *Belle Affaire* au Château-d'Eau, des *Inutiles* à Cluny, des *Boislaurier* à Beaumarchais.

Il en sera ainsi tant que sur notre première scène, les comédiens, gens absolument ignorants en matière de choses de théâtre, seront appelés à trancher des questions de vie ou de mort et à se prononcer

sans appel sur les destinées des pièces; tant que les directeurs de théâtre se cramponneront aux auteurs à la mode, honoreront de leur méfiance les écrivains consciencieux, mais timides, commanderont des pièces au lieu d'en attendre et feront taire les véritables éloquents pour donner de force la parole à M. Edmond Gondinet, même le jour où M. Gondinet n'aura rien de nouveau à dire, ce qui lui arrive quelquefois.

18 octobre 1884

Il y a comme ça des jours où on n'a pas de veine, et, à ce titre, la journée du 14 octobre est de celles que je me rappellerai.

Le matin... — Je vous demande pardon si je vous conte mes petites affaires — le matin, ayant eu l'heureuse inspiration d'aller faire une petite visite d'amitié à une femme que j'aime profondément, j'ai eu l'agréable surprise de découvrir un visiteur, blotti dans le buffet de la cuisine.

Ce détail n'a d'autre mérite que sa scrupuleuse exactitude.

D'abord un peu déconcertée, la jeune femme se remit vite, et attaquant la situation par les cornes que ladite situation m'avait empruntées pour la circonstance, elle s'efforça de me persuader que je me trouvais en présence d'un de ses parents éloignés.

Cette tentative ne fut couronnée d'aucun succès.

J'objectai que, si indifférent qu'on pût se montrer à l'égard d'un parent, cette indifférence n'allait certainement pas jusqu'à le recevoir dans le buffet, mais ma charmante interlocutrice n'ayant point paru

convaincue, et s'étant lancée tête basse dans des considérations variées, je pris le parti d'arrêter les frais et de couper court à la discussion.

Je refermai donc la porte du buffet par crainte que le *parent* ne s'éventât et ne perdît l'exquise odeur de poire cuite dont il commençait à s'imprégner doucement, après quoi je tirai galamment ma révérence et m'en allai avec la perspective consolante de gagner désormais au jeu. En attendant, je gagnai simplement les bureaux des *Petites Nouvelles*, où m'attendait une seconde surprise non moins agréable que l'autre.

***

A peine, en effet, avais-je mis le pied dans cette maison hospitalière, que j'y reçus la foudroyante nouvelle de mon excommunication.

J'ai l'air de me livrer ici à des plaisanteries de mauvais goût : il n'en est malheureusement rien.

Mais remontons de quelques heures en arrière, comme dans les romans bien faits.

Il y a dans le département du Nord, une commune du nom de Trieux-de-Villers. Cette commune à une église, et cette église a un curé.

Or, sachez qu'il y a quelques jours, un pauvre gamin de douze ans se promenait dans les rues de Trieux, en criant de toutes ses forces : "Demandez les *Petites Nouvelles*, le journal le mieux informé, le plus complet et le plus intéressant de tous les journaux à cinq centimes!" quand tout à coup, profitant apparemment de ce qu'il disait la vérité pour la première fois de sa vie, le desservant lui sauta dessus, lui tira les cheveux d'importance et lui dit d'un petit air farceur :

— Ah! c'est comme ça, joli jeune homme! Ah! tu te lances dans la radicaille et tu fais de la propagande pour le compte des *Petites Nouvelles !* Eh bien, mon bon, j'ai le regret de t'apprendre que tu ne recevras pas la confirmation des mains de Monseigneur l'évêque, comme tes petits camarades du pays. Tu verras si je te tiens parole.

Et il lui tint si bien parole, que le pauvre gamin de Trieux, dans son chagrin de n'avoir pas reçu la confirmation des mains de Monseigneur l'évêque, ne crie plus maintenant les *Petites Nouvelles* que d'une voix étranglée par les larmes.

J'ignore si les *Petites Nouvelles* avaient vendu au curé de Trieux des pois qui ne voulaient pas cuire, toujours est-il que non content d'avoir coupé la confirmation au petit vendeur de notre marchandise, il vient de me lancer une bulle, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

Pourquoi m'a-t-il lancé une bulle, je n'en sais rien, mais enfin, c'est comme ça : il m'a lancé une bulle d'excommunication, d'où il résulte notamment, que je serai maudit dans ma race et dans toutes les actions de ma vie; maudit quand je parlerai et quand je ne dirai rien; maudit quand je ferai une chose et quand j'en ferai une autre, maudit quand je changerai de chaussettes, maudit quand je monterai sur l'impériale de l'omnibus, maudit quand je me mettrai à table et quand j'irai aux cabinets.

Bien que sur ce dernier point la malédiction divine ne laisse pas que de m'indifférer au suprême degré, je ne suis pas insensible, croyez-le bien, à cette profusion de malédictions qui m'arrive sans même m'avoir fait prévenir.

La perspective, quand l'envie me prendra d'aller

faire un tour à la messe, de me voir flanquer à la porte par le suisse et par les épaules, m'est particulièrement pénible, et, de fait, je ne connais rien de désagréable comme de se voir privé brusquement d'une chose dont on n'usait pas.

Heureusement, je ne suis pas seul dans mon malheur : Millet aussi est de la fête, et également, Morel, et toute la maisonnée, car le curé de Trieux-de-Villers a fait royalement les choses, il a cassé la tire-lire aux excommunications, et nous en a lancé le contenu à la tête, à tous, et tertous tant que nous sommes !

Et allez donc ! Voilà comme on est, dans le Nord.

***

J'ai l'air de rire : au fond ça n'est tout de même pas drôle de penser que j'ai été maudit dans la confection de cette chronique.

Excommunié ! Maudit dans ma littérature ! En voilà une situation !

Dites donc, est-ce que ça se voit beaucoup ?

Fragment de lettre trouvé, par hasard, dans un buvard de café

... Je le sais bien, mon pauvre ami, tout ce que tu as été pour elle. Tu l'as aimée avec toute ta puissance et toutes tes forces d'athlète, adulée avec toutes les délicatesses, toutes les puretés et toutes les extases d'une femme. Le résultat ç'a été qu'elle a filé, qu'elle est partie lâchement, bêtement, avec je ne

sais quel imbécile. Ça n'a rien de très extraordinaire, qu'est-ce que tu veux que je te dise?

Et maintenant, voilà que tu es comme un fou; tu tournes au mouton enragé et, dans l'accablement du chagrin qui te frappe, tu en viens à voir tout en rouge à travers le voile de sang qui te nuage et te masque les yeux. Cela, encore, n'a rien que de très naturel; rappelle-toi ce que je t'ai dit un jour, en plaisantant: " Toi, tu es trop sentimental, ça te jouera un mauvais tour, tu tourneras à l'assassinat à la première occasion. "

Comme j'avais raison pourtant!

Je suis mauvais conseiller en matière de choses d'amour, parce que je comprends et que je pratique l'amour d'une manière un peu spéciale. Nul au monde n'a, plus que moi, aimé; j'ai passé ma vie à cela. Quand ce petit accident m'arrive, j'en prends bravement mon parti et je laisse venir les choses, sans rien faire pour les hâter, attendu qu'il y a, à souhaiter une femme, plus de charme qu'à l'obtenir, que la femme tient tout entière dans le désir qu'on en ressent et que l'ivresse de la possession est toujours en dessous du rêve qu'on s'en fait. Comme tout le monde, il m'arrive d'avoir plus de chance que je ne le mérite, auquel cas j'accepte sans plainte la désillusion et le déboire inséparables de toute bonne fortune et, comme à tout le monde aussi, il m'arrive souvent d'en être pour mes frais, auquel cas je rentre chez moi, je prends un bain de pieds, je me couche et je dors trente ou quarante heures d'affilée, après quoi je me réveille guéri.

J'ignore si ce remède serait bon pour tout le monde; dans tous les cas, tu peux toujours essayer.

Malheureusement pour toi, nous ne voyons pas

la vie de la même façon, ce qui fait que, probablement, tu ne comprendras pas grand'chose aux conseils que tu me demandes et que je t'envoie pour te faire plaisir.

Mon cher, il ne faut tuer personne. Le meurtre est toujours inutile, et on s'en repent toujours plus tard, à moins d'avoir une conscience tout exprès. Je t'engage vivement à ne tuer ni ta femme ni le jeune imbécile qui te l'a enlevée. Si tu n'as pas la force d'accepter ton malheur avec tout le calme et tout le sang-froid désirables, eh bien, mon pauvre vieux, pleure tant que tu pourras. Outre que cela réussit à merveille et ne manque jamais son effet, il vaut mieux pleurer de son amour et en souffrir à en mourir, que de le traîner misérablement dans l'indifférence et le dédain des femmes.

Quand tu auras pleuré toutes les larmes de ton corps, tu attendras qu'il t'en vienne d'autres, après celles-là, d'autres encore et, comme cela, jusqu'au moment où il ne t'en viendra plus, ce qui tardera, d'ailleurs, moins que tu ne le supposes. Et ce jour-là, ce sera fini; ton amour, que tu crois immuable et éternel, dans la violence de ton chagrin, ne t'apparaîtra plus alors qu'à la façon des morts que nous avons aimés, comme une chose lointaine, un peu vague déjà et très douce et de qui la douceur même sera rendue plus pénétrante par le souvenir qui s'y mêlera des amertumes et des larmes anciennes.

Car tu es un fou de prétendre que tu ne pardonneras jamais.

Mon cher, pars de ceci qu'on pardonne tout aux femmes, hormis d'avoir les jambes trop minces entre les hanches et les jarretières. Est-ce que, raisonnablement on peut " en vouloir " aux femmes? On

les étrangle en un moment de colère, mais ce serait une lâcheté bête que de leur conserver une rancune. C'est absolument comme si tu en voulais à un enfant d'avoir cassé une carafe. Dire qu'il existe, chez la femme qui fait le mal, plus d'inconscience que de vice réel, c'est pour le moins assez probable, et quand même ce ne serait pas, il est préférable de le croire. Ça aide à n'être pas méchant.

Au fond, vois-tu, toute la question est de savoir si le mal qu'elles nous auront fait équilibre suffisamment les heures de bonheur qu'elles nous auront données et si la cruauté de leurs ingratitudes doit effacer de nos âmes reconnaissantes les joies qu'y ont semées leurs caresses, même passagères et trompeuses.

Pour copie conforme :

GEORGES COURTELINE.

L'Elève Gendrevin

25 *octobre* 1884

Je disais, il y a quelques jours, à quel point les heures de collège étaient demeurées gravées dans mon esprit ineffaçablement, empreintes du souvenir mauvais de leur lenteur et de leur désespérante monotonie. Je rappelais à tous ceux-là qui en ont supporté l'épreuve, les journées, les semaines, les années de bahut croulant les unes sur les autres épouvantablement vides et nulles, et marquant l'âme tendre de l'enfant, comme d'un fer rouge, d'une mélancolique tristesse dont les grosses douleurs du plus tard et la lourde tâche de la vie n'effacent point la cicatrice. Je me remémorais à moi-même l'isole-

ment des premières journées d'internat entre l'indifférence moqueuse des camarades et les brutalités stupides du maître d'études; le dégoût des premiers repas sur la table toujours humide du réfectoire; la morsure des premiers froids, les coups de bâton des premières injustices et tous ces cruels petits riens par lesquels s'annonce déjà cette Sainte-Misère, patronne de la vie, qui se fait souhaiter sa fête de si bonne heure.

Eh bien, ces heures, je viens de les revivre: l'*Elève Gendrevin* que M. Robert Caze vient de publier à la librairie Tresse me les a rendues telles que je les ai connues et souffertes pendant tant d'années, et j'ai trouvé dans cette lecture le charme pénétrant et doux que jette en nous le souvenir des épreuves autrefois subies et par lesquelles on sait qu'on ne passera plus.

***

M. Robert Caze est un jeune, non un débutant. Il a publié coup sur coup deux ouvrages, le *Martyre d'Annil* et *Femme à soldats*, qui obtinrent un certain succès de librairie et dans lesquels il se posait d'ores et déjà en adepte fervent de l'école naturaliste. Cette fois, il se pose en disciple sérieux avec lequel il va falloir compter.

L'*Elève Gendrevin* accuse chez son auteur un progrès véritablement considérable et dont il y a lieu de s'émouvoir. Il fera marque dans ce mouvement d'évolution si intéressant à observer auquel, depuis quelque temps, obéit le roman moderne et je ne crains pas de le signaler ici à l'attention des curieux.

Fait de détails et de pure analyse psychologique, le nouveau livre de M. Robert Caze est de ceux qui

ne se racontent pas. C'est dans toute sa simplicité l'histoire, ou plutôt l'historique de l'enfant, de l'heure où il vient à la vie jusqu'à l'heure où, devenu homme, il va y entrer réellement, les manches relevées, prêt à la grande et formidable lutte de chaque jour.

Nous asistons à sa première enfance, enfance triste et malheureuse. Entre son père, espèce de Prud'homme solennel, et sa mère, figure douce et mélancolique qui ne voit l'existence qu'à travers ses larmes. René Gendrevin grandit, élevé sans joie et sans plaisir dans le continuel effroi des sévérités paternelles. Puis, c'est le collège, et, à moins de dix ans, l'isolement complet, absolu, lamentable, à cent lieues de la famille. Peu d'amis, pas le sou, point de sorties, ou des sorties de quelques heures, chez un correspondant, gagnées péniblement à coups de bonnes notes. Ces sorties, lisez-en la narration navrante qu'en fait M. Robert Caze :

" René devait s'estimer fort heureux, fort honoré aussi de rester quatre heures durant enfermé dans le bureau de M. Bélin. Une triste pièce ce bureau, avec son papier vert sombre, sa bibliothèque d'acajou où s'écroulaient des piles de bouquins administratifs, des amas de brochures relatives soit à la mer de Marmara, soit à la fabrication de la *wodka* ou du *raki*. Ces ouvrages techniques, dont quelques-uns avaient été rédigés par Bélin, servirent de distraction à René. Assis devant une petite table en face du joli cœur qui alignait des chiffres, l'enfant essayait de comprendre, d'apprendre même la distillation. Mais il repoussait bientôt la brochure avec dégoût et cherchait une autre distraction. Ses regards s'arrêtaient sur le cartonnier orné de fiches où il lisait les mots : *Corres-*

pondances, *Contentieux*, *Affaires en banque*, *Comptes courants*, *Créances*, *Débiteurs*. Pour s'occuper, il s'amusait à retourner tous ces termes à l'envers.

" A ce jeu, les vocables français prenaient une allure étrange, bizarre, qui faisait songer à quelque langage oublié ou mort; tel, par exemple, le mot *créances* lequel, la tête en bas et les pieds en l'air, ressemblait à un nom bas breton : *Secnaérc*. René, las enfin de cet exercice, cherchait autre chose. Il regardait à travers les vitres, dans la cour, comptait les pavés, les fenêtres de la maison, enviait fortement le sort du concierge qu'il apercevait, prenant le frais, là-bas, près de la porte cochère. "

Et ainsi il croît, il vieillit, s'étiolant sous le manque d'air, perdant ses belles joues et ses belles couleurs entre les quatre murs du bazar, vivant en luttes continuelles avec les chiens de cour qui le traquent, et les gamins qu'étonne et inquiète sa farouche mélancolie. Pour toute distraction : les lettres de la maman, ces lettres où toujours, à côté des tendresses, il y a place pour les gronderies écrites sous la dictée du père.

" Mon cher enfant,

" Je n'ai pas voulu laisser à ton père le souci de t'écrire. Il t'aurait grondé à cause des mauvaises notes que le proviseur de ton lycée nous a adressées avant-hier. J'aurais été trop peinée si je t'avais su malheureux en recevant des nouvelles de la maison. Cependant, mon cher René, je t'assure que j'éprouve un grand chagrin toutes les fois qu'on ne me dit pas beaucoup de bien à ton sujet.

" Ton père n'est pas mécontent des places que tu as obtenues. Seul, le rang que tu occupes en géométrie l'a vivement contrarié. Mais c'est ta conduite qui le met surtout hors de lui. Pourquoi n'obéis-tu pas à tes maîtres comme tu m'obéissais quand j'avais encore le bonheur de t'avoir à la maison? Cela ne doit pas être plus difficile, et si tu veux que je t'aime toujours bien, si tu veux rester le René de petite mère, tu ne nous feras plus de chagrin, n'est-ce pas? "

***

Et c'est tout? Mon Dieu, oui, c'est tout ou à peu près.

Qu'importe si la mère de René vient à tomber en désespérée dans les bras de l'homme qui s'est jeté un jour brusquement au milieu de son existence de recluse, qu'importe si ce même homme, plus tard, doit épouser la fiancée de René et faire ainsi le désespoir du fils après avoir brisé l'âme de la mère : là n'est pas le livre de Robert Caze.

Ce qui le met en dehors, à part, c'est la vie intense, réelle dont il éclate, c'est l'émotion qui se dégage de sa lecture et qui est la conséquence forcée de la sincérité d'émotion de son auteur. Les personnages de l'*Elève Gendrevin* semblent taillés à même la vie. Les veines infusées d'un sang véritablement chaud et rouge, ils marchent, parlent, vont, viennent, agissent, sans mouvements d'automates ou de marionnettes, ils sont de chair et d'os comme vous et moi, et c'est par là que l'imagination du lecteur demeure infailliblement captivée, et que l'ouvrage prend son véritable et son très puissant intérêt.

M. Caze est doué, en effet, d'une observation supé-

rieurement fine et délicate. Il possède au plus haut degré l'art du détail, et pousse la conscience et la sincérité jusque dans les dernières limites. Je ne sais rien de plus étonnant et à la fois de plus exquis que les pages où il nous dépeint les premiers pas et les premières sensations du bébé, se traînaillant à quatre pattes à travers l'appartement, et tombant dans de muettes admirations devant des pieds de table et des bouchons de carafe.

" Durant douze longues semaines, René parcourut ainsi toute la maison, la tête basse, le derrière haut entrevu au-dessous des jupons courts. Aux syllabes distinctes qu'il avait articulées dès le début succédèrent des ombres de mots pour ainsi dire épelés. A certains instants où sa petite tête semblait travailler, il chantonnait sans interruption des *papapapa* ou des *manmanman*. Il appliquait ce dernier vocable enfantin à madame Gendrevin et à la Méïanne en même temps. "

Et plus loin :

" Ses premiers pas ressemblèrent vaguement à la marche raide d'un soldat prussien. Il lançait une jambe en avant sans la plier, et, quand son pied s'était posé solidement sur le sol, l'autre jambe et l'autre pied reprenaient les mêmes mouvements. Tout cela bras écartés, mains battant l'air. Il alla d'abord d'un meuble à l'autre. Très peureux, se sentant à moitié solide, il avait de gros battements de cœur durant ces pérégrinations. Mais arrivé devant une chaise, une table ou une armoire, il plaquait aussitôt ses menottes sur le bois du meuble, se sentait sauvé, respirant bruyamment, avait un bon rire victorieux. "

N'est-ce pas là de l'art le plus pur?

J'ajoute que M. Robert Caze a su se tenir dans une note très sobre, se garder soigneusement des lourdeurs inutiles et des banalités de parti pris si chères aux partisans de l'école moderne; et je ne pense pas que ce soit là l'une des moindres qualités de son remarquable volume.

Feu Tricoche

30 *novembre* 1884

La fine fleur du Paris ignoble est cruellement éprouvée par la perte qu'elle vient de faire en la personne de Tricoche, dit Morin, maître chanteur de son état, décédé à la fleur de l'âge, des suites d'une demi-douzaine de coups de revolver.

Il a payé d'assez de mensonges le droit de se faire dire un peu ses vérités, même à l'heure où il est hors d'état de les entendre, pour qu'on trouve bon que je ne les lui marchande pas.

Le fumier bienfaisant de Paris a fait éclore, depuis quelques années, une floraison de personnages bizarres, louches, inquiétants, essentiellement malpropres, à la conscience élastique et disloquée, et de qui le sens moral, au dos à la fois rond et vert, éveille l'idée d'un Quasimodo qui serait doublé d'un Alphonse. Faute d'une position sociale déterminée, ces équivoques se font inscrire au Bottin sous la rubrique négative d'agents d'affaires.(?) Cette profession se résume en tout et pour tout à battre une monnaie quelconque sur le dos d'un contemporain; à faire argent de toutes pièces, et à ériger le chantage, la diffamation et le cancan à la hauteur d'une institution. Elle consiste, pour qui l'embrasse, à guetter, dans un coin de Paris, un monsieur qui aura arrêté

un ami pour lui emprunter quarante sous, à s'interposer aussitôt entre l'emprunteur et le prêteur, et à passer la pièce d'argent de la main du second dans la main du premier, après avoir gardé quinze sous à titre de commission. Elle consiste également à prêter ces quinze sous de façon à leur faire faire des petits, à se dessaisir généreusement d'une somme plus ou moins ridicule qui reviendra plus tard, le ventre gonflé, comme un Prussien qui sort de table. Car au fond de l'agent d'affaires, il y a toujours un usurier, comme, du reste, il y a tout, excepté un honnête homme.

***

Cependant, ses petits talents de société ne se bornent pas à ces vulgaires tripotages. Ce ne sont là que les bagatelles de la porte.

L'agent d'affaires a, à son arc, un nombre illimité de cordes.

C'est ainsi qu'à l'aide d'un bâton, il fouille le passé des gens, dans la légitime espérance qu'il y découvrira un cheveu. S'il arrive que le cheveu s'y trouve, il se baisse, le cueille précieusement, le pose sur un plateau d'argent et le reporte à son propriétaire, avec une addition que, comme bien on pense, le monsieur s'empresse d'acquitter. Si le cheveu ne s'y trouve point, l'agent s'en arrache un à sa propre tête et le résultat ne change pas.

Quelquefois le monsieur proteste, pousse des cris de chat qu'on échaude, crie au chantage et à la calomnie; l'agent, alors, sourit doucement, sort des papiers de sa poche ou bien lève la main; car il prête serment devant les juges avec autant d'aisance et de facilité que de l'argent à taux usuraire.

Tel est l'homme, et tel fut ce Morin de qui la peau trouée de balles avait juste assez de valeur pour que je m'en puisse faire aujourd'hui un tambour.

Dieu me garde que je me prive de cette innocente fantaisie!

***

Un jour, il a trouvé plaisant d'exécuter des fioritures sur l'honorabilité de Mme Clovis Hugues : Mme Hugues n'a pas goûté la plaisanterie, et elle l'en a récompensé en lui flanquant six coups de revolver. Je n'ai, ma foi, ni le courage de l'en blâmer ni l'audace de l'en applaudir.

Qu'elle ait agi un peu vivement, comme dit Emile Blémont dans la *Petite femme vive du juge*, en rinçant sa réputation d'honnête femme dans le sang de son diffamateur, c'est une question à discuter. En principe, il est toujours bête de tuer les gens, attendu que ça ne prouve rien; mais pourquoi a-t-elle tant tardé?

Là est le tort.

Tant qu'à faire, que d'opérer la mise en perce de Tricoche, c'est l'an dernier qu'elle eût dû le faire.

Le retard qu'a mis Mme Hugues à la célébration de cette petite fête est regrettable à tous les points de vue : pour elle autant que pour les autres! Qu'on l'entende comme l'on voudra.

Le Fou d'hier

8 *décembre* 1884

C'était il y a quelques mois à la reprise des *Mères ennemies* de Mendès. Pendant un entr'acte où je

sortis, je reconnus Jean Richepin, dans un des couloirs du théâtre.

Quand je dis que je le reconnus, c'est une manière de parler : la vérité est que je crus le reconnaître.

Je l'avais perdu de vue depuis plus d'une année, et je n'osai marcher à lui tellement il me parut changé, tellement il me fut difficile de retrouver dans ce jeune homme presque frêle l'espèce d'athlète à tête d'antique que j'avais vu tant de fois au *quartier*, lampant les bocks de Médicis et les pleins bols de café noir du Tabourey. Je demeurai hésitant, indécis, attendant qu'il tournât la tête.

La persistance de mon regard l'attira. Ses yeux et les miens se croisèrent. Il sourit, vint à moi et me tendit la main.

— Tiens, c'est vous; bonsoir, ça va bien? Je lui demandai : " Et vous? " avec une certaine anxiété.

Nous causâmes. Il était venu à l'Ambigu pour le comédien Decori auquel il réservait un rôle dans *La Glu*, alors en répétition, et qui débutait ce soir-là. Mais mes yeux, tandis qu'il parlait, de sa voix douce, caressante, féminine, revoyaient là-bas, derrière lui, la petite maison bourgeoise de cette silencieuse province accolée au flanc de l'avenue de Villiers, entre le chemin de fer de ceinture et les fortifications, où, l'an d'avant, il commandait encore, admirable de beauté et de force, en ce costume rouge sombre qui ne le quittait jamais et le faisait ressembler à quelque bourreau indien.

***

Tout de bon, il m'impressionna, le premier soir où je le vis ainsi, comme ruisselant de sang, ses cheveux d'un noir bleu, crépus, et ses yeux de cuivre,

selon l'expression de Bourget, étrangement brillants sous l'éclat de la lampe qu'il tenait haut levée devant lui.

J'étais venu lui demander je ne sais quel service, des vers, je crois, pour une revue littéraire que deux de mes amis et moi nous avions récemment fondée. Il me reçut avec cette grâce charmante, cette douceur de manières, que lui connaissent tous ceux qui l'ont approché et font de lui l'un des êtres les plus essentiellement sympathiques qui soient.

Le but de ma visite une fois exposé, la collaboration demandée et promise, nous causâmes en camarades. Il m'exposa sa vie intime, ses habitudes de chaque jour;

— C'est un peu loin; mais je me plais ici. Je me lève de bonne heure, je cours dans le quartier; de temps en temps je donne un coup de pied jusqu'aux fortifications pour voir l'école des tambours. Le soir, j'emmaillote mon gosse, je chante au piano avec ma femme qui est excellente musicienne, et voilà. Le vendredi, j'ai quelques amis à dîner. Ponchon, Bouchor, l'ancienne bande. Oh! ma vie est bien calme, allez!

Et, alors, je ne revoyais pas davantage, dans le petit rentier de la rue Galvani, l'ancien batteur de bohême de qui les bruyantes gaietés ont laissé des vibrations aux vitres du pays latin, que je ne revoyais en ce moment l'ancien athlète vêtu de rouge, dans le jeune homme mince et pâlot avec qui je causais, debout, adossé à une baignoire.

Justement, quelques jours plus tard, Léon Chapron, à qui Richepin avait causé la même impression, lançait dans l'*Evénement* un article brutal où il proclamait l'effondrement du colosse.

Que s'était-il passé en lui?

Je laisse à qui voudra le prendre le soin de chercher en quelles mains, aussi terribles que fragiles, avaient pu tomber les billets imprudemment souscrits à la nature par cet affamé insatiable d'amour.

***

Une dépêche publiée hier dans les journaux, et annonçant que Jean Richepin venait de tomber subitement fou, ajoutait que son amaigrissement rendait le poëte méconnaissable.

Les lignes qui précèdent expliquent que je n'en ai point été surpris.

Il paraît cependant que la dépêche est fausse, en sorte que le fou d'hier est l'homme raisonnable d'aujourd'hui. J'en suis profondément heureux, mais j'ai peine à croire, je le déclare, que Richepin ait réellement pu devenir l'homme raisonnable en question.

Ça lui aurait donc pris bien vite!

13 décembre 1884

J'ai une habitude, trop vieille déjà pour que je puisse espérer de la perdre jamais, habitude que je partage avec cinquante et un mille six cent quarante-sept individus, sans compter les provinciaux, et qui consiste à me payer chaque matin la lecture des *Petites Nouvelles*.

C'est peut-être une erreur de mes sens abusés, mais j'ai toujours trouvé la prose de MM. Ernest d'Hervilly, Jules Moinaux et Richard O'Monroy infiniment supérieure en gaieté aux tartines de l'*Univers* et de la *Gazette de France*.

Toutes les opinions sont libres.

Donc, je lis les *Petites Nouvelles ;* je les déguste régulièrement et, ajouterais-je, d'un bout à l'autre : sans en omettre les annonces, qui ne sont pas, je vous prie de le croire, la partie de notre journal la plus dépourvue d'intérêt. Tout au plus, fais-je une exception pour la *Chronique* qu'ayant eu l'embêtement de faire, je gagne bien de ne pas lire.

En revanche, je me ferais scrupule de rater un seul des articles aussi judiciaires que spirituels de mon confrère " l'avocat ", et bien m'en prend, puisque puisant à même la poche de cet homme de robe et d'esprit, je puis lui emprunter aujourd'hui l'incident comique de la semaine. Je veux parler du cas de Thaddée Stchebrovsky, l'officier russe polygame dont il nous racontait l'histoire il y a trois jours.

Ce personnage — dont j'aime mieux écrire le nom que de le prononcer — coupable d'avoir épousé à quelques semaines de distance une Kischenieffine, une Moscovite et une Circassienne, fut, on le sait, traduit pour ce fait, devant les assises de Moscou, ce qui était aussi légitime, au surplus, que chacune de ces trois unions. Le crime établi, avoué, la question suivante fut posée au jury : " Ayant trois ménages à la fois, l'officier Thaddée Stchebrovsky est-il, oui ou non, coupable de polygamie? "

Il est infiniment probable qu'en lieu et place du jury de Moscou vous eûtes répondu affirmativement.

C'est cependant le contraire qui est arrivé.

D'où l'acquittement de Thaddée Stchebrovsky.

***

Mon collaborateur ajoute : " Voilà comment je comprends la justice. "

C'est là un sentiment que Thaddée Stchebrovsky

partage certainement avec lui. Seulement je me demande non sans anxiété : Si, avec trois femmes légitimes, Stchebrovsky n'est pas polygame, qu'est-ce qu'il est?

Vous allez peut-être me répondre qu'il est mathématiquement deux fois plus cocu que vous ou moi, ce qui n'est pas invraisemblable. Mais c'est là une question à part et qui ne change rien à ce que je dis, en sorte que j'en reviens à me creuser la tête et à tâcher de dénicher quelque chose dans les singulières idées qu'on me paraît se faire à Moscou des polygames et de la polygamie.

Je sais bien qu'à la rigueur et à grand renfort de bonne volonté le jury a pu faire bénéficier notre homme, prévenu de polygamie, du vieux proverbe : " Un homme prévenu en vaut deux. " Mais ce moyen, pour extrême qu'il soit, n'en est pas moins imparfait, au point de vue du résultat.

Deux femmes pour un homme dédoublé, passe encore; la Kischenieffine et la Moscovite, soit, mais il y a la Circassienne qui gâte tout.

En sorte que la culpabilité de Stchebrovsky subsistera toujours et bon gré mal gré, dans la proportion de 33 pour 100, plus les fractions.

Mon confrère l'avocat ne sortira pas de là, à moins qu'il ne comprenne les règles des proportions de la même façon qu'il comprend la justice.

Cela dit, on me permettra de supposer que Thaddée Stchebrovsky ne s'arrêtera pas dans la bonne voie où il a mis les pieds. Franchement, en présence de son acquittement, il aurait bien tort de se gêner, d'autant plus qu'il n'y a jamais que les trois premières femmes qui coûtent. Je dirai même qu'à sa place, j'y mettrais une certaine curiosité et que

j'accumulerais mariages sur mariages, ne fût-ce que pour être fixé sur la quantité exacte de femmes, nécessaire à la formation d'un polygame parfait.

***

D'ailleurs, quand le Seigneur a dit la phrase fameuse : " Croissez et multipliez ! " rien ne prouve qu'il n'ait pas voulu parler des femmes, et Thaddée Stchebrovsky, dès lors, aurait pleinement mérité son acquittement devant le jury.

En somme, erreur n'est pas compte, et d'un malentendu à un crime, il y a loin.

Le petit dernier de l'Académie

16 *décembre* 1884

Rien ne manque plus à la gloire de l'Académie française; elle a le buste de Molière et elle vient d'ajouter le suprême fleuron à sa couronne de triomphatrice, en la personne de Ludovic Halévy.

M. Ludovic Halévy est un écrivain de valeur, mais d'une valeur qu'il ne faut ni surfaire — parce qu'alors il n'en resterait plus pour les autres — ni restreindre — parce qu'alors il ne lui en resterait plus du tout. Il a apporté, dans la collaboration avec Henri Meilhac, une part d'autant plus réelle qu'on la lui a niée longtemps, et dans la *Boule*, le *Brésilien*, la *Belle Hélène*, *Tricoche et Cacolet*, etc., etc., il a déployé les qualités d'esprit les plus fines, les plus charmantes, et les moins académiques.

Sorti de là, son bagage littéraire se résume à une demi-douzaine de minces volumes, écrits sans fiel et sans fautes de français, et au nombre desquels il

convient de distinguer l'*Abbé Constantin* et *Criquette*, qui font de lui une sorte de Berquin moderne, ami des grandes personnes.

Ses titres s'imposaient si peu que quand se produisit sa candidature à la succession de M. d'Haussonville, ce ne fut qu'une voix dans tout Paris :

— Tiens, c'est vrai; on n'y pensait pas!

Et, de fait, personne n'y pensait. Mais il y pensa pour les autres et, en somme, bien lui en prit, puisque l'honneur lui échoue aujourd'hui d'arracher l'immortalité à M. Eugène Manuel, à deux voix de majorité.

Finis coronat opus,

Il y a des choses plus malheureuses.

***

Le jour où l'illustre assemblée reçut Labiche dans son sein, elle donna une preuve d'intelligence qu'on n'eût osé espérer d'elle.

Eugène Labiche, en effet, personnifie, dans ce qu'il a de plus éclatant et de plus pur, ce côté de notre génie national qui s'appelle l'esprit français. Halévy, lui, est l'expression frappante de cet esprit de convention, sans franchise, sans saveur réelle, issu il y a vingt ans des pièces du boulevard et des colonnes de la *Vie Parisienne*, et qui n'a pas plus de raison pour demeurer, qu'il n'avait de raison pour naître. Il y aurait donc un point mystérieux dans l'accueil fait au père de la *Grande Duchesse* par l'Académie française, personne respectable et prude, peu créée pour goûter les charmes du calembour par à peu près et apprécier à leur juste valeur les plans de

bataille du général Boum — si ce n'était là le secret de Polichinelle.

Point d'équivoque! comme dit le prince Napoléon. C'est à *Criquette*, à la seule *Criquette* que l'auteur de la *Périchole* et des *Brigands* est redevable de ses récents lauriers et son élection n'est, de la part de la Vieille, qu'une pierre malicieusement jetée dans le jardin du naturalisme.

Il y aurait là, on le voit, un excellent sujet de pendule... ou de concours pour le prochain prix de Rome: Profondément écœurée des turpitudes de Sodome et de Gomorrhe, l'Académie couronne Joseph, sous les traits de M. Ludovic Halévy, et encore vêtu du manteau dont il a laissé une partie entre les mains de M. Emile Zola.

J'abandonne cette trouvaille aux méditations qu'elle mérite.

***

Je n'ai, je vous prie de le croire, aucune faiblesse particulière pour le naturalisme et ses représentants.

On ne saurait guère prendre au sérieux une école composée de quelques chefs de file derrière lesquels il n'y a personne et, à coup sûr, ceux-là qui ont dit des poëtes: " Que les poëtes chantent s'ils le veulent, ils ne nous gênent pas pour écrire ", ne sont point de réels artistes. Aussi donnerais-je tous les *Rougon-Macquart* de la création pour un seul sonnet de Mendès, et toutes les Henriette-Maréchal du monde pour quarante vers du *Passant*.

Mais il n'importe; il faut rendre à chacun ce qui lui appartient et, véritablement, on manque de justice envers les écrivains de la nouvelle école dans lesquels on a trop de tendance à ne voir que des mes-

sieurs mal élevés, fouillant la malpropreté avec un bâton.

L'Académie, qui n'a pas bonne vue, est la première à les envisager de la sorte, ainsi qu'il en appert clairement de nombreux discours prononcés depuis quelques années, si bien qu'elle n'a pu résister, l'occasion s'en présentant, au plaisir de leur appliquer sur le nez une pichenette bien sentie.

C'est de cette façon que la haine de Zola la conduisit dans l'amour d'Halévy, et que la peur d'un mal la jeta dans un pire.

Cela s'appelle cracher en l'air.

21 décembre 1884

Un poëte dont le nom m'échappe a écrit un jour ce distique :

Le soir mélancolique et le matin candide
Font frissonner en nous des luths mystérieux.

Sans qu'il fasse frissonner en moi aucune espèce d'instruments à cordes, je dois constater que le *Soir* est devenu plus mélancolique que jamais depuis le jour où il est tombé entre les mains de M. Ephraïm. Quant au *Matin* j'ignore auquel, de M. Cassagnac, de M. Emmanuel Arène, de M. Jules Vallès ou de M. Cornély, il est redevable de cette candeur qui lui est si généreusement octroyée par le poëte dont le nom m'échappe; toujours est-il qu'il l'a rarement mieux établie qu'en s'écriant, comme il l'a fait hier :

Est-ce que le devoir de la police n'est pas de garantir la société contre les escarpes des rues ?
On en pourrait douter, ce nous semble.

Ce petit morceau d'éloquence me paraît le comble de l'ingénuité.

***

L'origine de l'agent de police se perdant dans la nuit des temps — elle remonte, si mes souvenirs me sont fidèles, aux environs de 1820 — il devient assez malaisé de déterminer d'une façon exacte le rôle qu'en principe il était appelé à jouer dans la civilisation moderne. On peut admettre qu'il a été créé dans un but d'utilité publique, pour

... défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.

et s'opposer, digue vivante, aux flots des passions mauvaises; il n'en est pas moins vrai qu'en parfait satellite il a accompli sur lui-même un mouvement d'évolution et achevé de perdre ce qu'il avait dans son caractère d'héroïque, de tendre et de généreux.

Je parle comme François Coppée pour la première fois de ma vie.

Quelques doutes que le *Matin* conserve encore à cet égard, il est clair que l'agent de police n'a actuellement d'autre mission que de concourir par sa présence à l'embellissement de la capitale.

Il lutte d'élégance et de splendeur avec le puits artésien de Grenelle. Mais le don de la parole qu'il a reçu de la Providence lui crée vis-à-vis de celui-ci une infériorité manifeste. A part cela, il jouit des mêmes avantages : un arrêté municipal le recommande à la déférence publique et interdit sous peine de répression sévère de lui coller des affiches dans le dos ou de déposer des ordures le long de son pantalon noir.

Il est également défendu de lui demander son appui dans les diverses circonstances de la vie, où le besoin s'en fait sentir, sous peine, pour le sollici-

teur, de se voir accueilli par le sollicité comme un crapaud sur une table de billard.

***

J'ai eu dans le cours de mon existence deux occasions d'entrer en pourparlers avec le gardien de la paix. La première fois, il m'a qualifié de " chameau ", pour une raison que je cherche depuis quelque chose comme six ans, et que je désespère de découvrir jamais. La seconde fois, il m'a traité de "mufle", mais je sais le pourquoi de cette humiliation.

C'était à l'enterrement de M. Thiers; je m'étais mis sur le passage du défilé et, sous la poussée de la cohue, j'étais entré dans le ruisseau jusqu'aux chevilles.

C'est tout.

J'ajoute, pour qu'on ne m'accuse pas de déguiser la vérité, que le gardien de la paix m'avait préalablement *invité* (selon l'expression classique) à remonter sur le trottoir, et que seul mon entêtement à ne pas repousser de mon dos la foule compacte qui encombrait le boulevard, le décida à user vis-à-vis de moi du qualificatif ci-dessus relaté.

Je connais plusieurs anecdotes de ce genre qui ne seraient point déplacées dans la *Morale en action*, mais je me ferai gloire et honneur de ne point les rapporter ici. Je me bornerai au court récit suivant, qui aura pour effet de mettre en pleine lumière les belles qualités de ce gardien de la paix que l'Europe entière nous envie.

La chose s'est passée hier en présence d'un de mes amis dont je ne saurais mettre en doute le témoignage.

A l'angle de la rue Richelieu et du boulevard des Italiens, une jeune femme, son bébé à la main, arrêta un gardien de la paix, le priant, vu l'encombrement des voitures, de lui faire traverser la chaussée.

— Madame, répondit le gardien, vous me demandez là une chose impossible. Le boulevard, d'un trottoir à l'autre, change d'arrondissement, en sorte que tout ce que je puis faire, c'est de vous mener jusqu'au refuge. Le reste n'est plus de mon *ressort*.

Telles furent, authentiques bien qu'invraisemblables, les paroles de ce sergent de ville à boudin. Dieu me garde d'y ajouter une syllabe.

Le nouveau moyen de parvenir

Vaudeville véridique en un acte

PERSONNAGES

MM. Saulière, romancier;
Léon Cladel, romancier;
Le Directeur d'un grand journal du matin;
Un Garçon de bureau;
Deux Gardiens de la paix.

25-28 *décembre* 1884

SCENE PREMIERE

Le théâtre représente le cabinet du Directeur d'un grand journal du matin. Ameublement d'un goût sévère, mais douteux. Des chaises en imitation de cuir de Cordoue.

Le directeur, seul, travaille silencieusement. Grincements de plume d'oie. On frappe.

LE DIRECTEUR, *sans lever le nez.*

Entrez!

(M. Saulière entre discrètement. Il a un sourire sur les lèvres et un rouleau de papier sous le bras.)

MONSIEUR SAULIÈRE

Monsieur le Directeur, j'ai l'honneur...

LE DIRECTEUR, *sans lever la tête.*

Asseyez-vous.

(M. Saulière s'assied. Le directeur continue son travail. Silence prolongé. M. Saulière embarrassé de son chapeau, de son rouleau et de son parapluie, s'efforce de les maintenir tous les trois à la fois sans compromettre la dignité de sa tenue. Le rouleau lui échappe et tombe. M. Saulière se penche pour le ramasser. Son parapluie s'abat bruyamment sur le sol.)

LE DIRECTEUR, *effaré.*

Hein? Quoi? Ah! oui, vous êtes là! Hé! bien, qu'est-ce que vous me voulez?

MONSIEUR SAULIÈRE, *se levant.*

Monsieur le Directeur, j'ai l'honneur... je vous prie, d'excuser... vous me voyez confus... pourtant, votre grâce naturelle... votre réputation de bienveillance...

LE DIRECTEUR, *agacé.*

Enfin, qu'est-ce que vous demandez?

MONSIEUR SAULIÈRE

Monsieur, je suis M. Saulière.

LE DIRECTEUR, *sèchement.*

Connais pas.

MONSIEUR SAULIÈRE

Vous n'êtes pas le seul. (*Il essuie une larme.*) Mon-

sieur, j'ai composé un roman, un roman de mœurs modernes, où je me suis efforcé, tout en sacrifiant au goût du moment, de présenter au public un tableau...

LE DIRECTEUR

Ah! parfaitement; je sais où vous voulez en venir. Eh bien, monsieur, vous me voyez désolé, mais nous n'avons besoin de rien en ce moment.

Il se lève.

MONSIEUR SAULIÈRE, *continuant.*

L'œuvre achevée, je conçus l'ambition légitime de la livrer à la publicité. Je fus donc voir M. Léon Cladel, qui veut bien m'honorer de son affection, et je lui soumis mon humble effort. Il daigna me prodiguer ses félicitations, et c'est sur ses conseils, monsieur le Directeur, que je me permets de venir solliciter aujourd'hui...

LE DIRECTEUR

Vous venez de la part de Cladel!

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR

De la part de Léon Cladel.

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR

De Cladel, l'auteur d'*Ompdrailles*, des *Va-nu-pieds*, des *Martyrs ridicules* et de *Kerkadec garde-barrière?*

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR, *complètement transformé.*

Eh, sacristi, mon cher ami, que ne le disiez-vous plus tôt! Asseyez-vous donc, je vous prie.

MONSIEUR SAULIÈRE, *confondu.*

En vérité, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR

Veuillez croire que si j'avais pu supposer — acceptez donc ce *londrecitas*, je vous prie — veuillez croire, dis-je, que si j'avais pu supposer — débarrassez-vous donc de votre parapluie — supposer que je voyais en vous un ami de Léon Cladel (*Il met une bûche dans la cheminée.*) vous eussiez rencontré un accueil beaucoup plus... beaucoup plus... je ne sais comment dire.

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, enfin, un accueil bien moins...

LE DIRECTEUR

Parfaitement, c'est ce que je cherchais. Que voulez-vous, mon cher Saulière, il y a tant de raseurs dans le monde! (*M. Saulière lève les bras au ciel.*)

LE DIRECTEUR

Enfin, vous me ferez l'amitié de ne me point garder rancune.

MONSIEUR SAULIÈRE

Y pensez-vous!

LE DIRECTEUR

Je vous remercie. Alors, comme ça, vous connaissez Cladel?

MONSIEUR SAULIÈRE

Nous nous sommes connus tout enfants; nos chemises passaient encore par le fond de nos culottes.

LE DIRECTEUR

En vérité? C'est extraordinaire. Et comment va-t-il, Cladel?

MONSIEUR SAULIÈRE

Mais... pas mal, je vous remercie.

LE DIRECTEUR, *enthousiasmé.*

Bien du talent, ce bougre-là! Une langue!... qui ne ressemble à rien! Et la phrase! Avez-vous remarqué la phrase, avec toutes ces petites incidentes, sortant les unes des autres, interminablement, comme les petits de la Mère Gigogne de dessous les jupes de leur mère. On croit toujours que c'est fini, eh bien, pas du tout, ça recommence, ça se prolonge, ça continue, ça couvre des colonnes et des pages entières! Oh! c'est excessivement curieux!

MONSIEUR SAULIÈRE

Excessivement curieux, vraiment!

LE DIRECTEUR

Avec tout cela, le temps se passe, arrivons à la question. Donc, vous m'apportez un roman?

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, monsieur, un roman de mœurs modernes, où je me suis efforcé, tout en sacrifiant...

LE DIRECTEUR

Bon, bon, la recommandation de Cladel est une garantie suffisante. Laissez-moi ça, je vais m'y mettre dès aujourd'hui et vous aurez avant la fin de semaine, une réponse définitive. D'ailleurs, soyez tranquille, c'est une affaire faite.

Trémolo à l'orchestre jusqu'à la fin de la scène. M. Saulière se confond en remerciements. Echange de compliments, ces messieurs se séparent.

SCENE II

LE DIRECTEUR, *seul.*

Va donc, eh, raseur!

SCENE III

A Sèvres.

(Le théâtre représente le sanctuaire de travail de M. Léon Cladel. Immense désordre. Des malles ouvertes. Le parquet disparaît sous une couche de tabac. De l'autre côté des cloisons, des enfants se poursuivent et crient. M. Cladel, coiffé d'une perruque Louis XIV, dans laquelle on reconnaît difficilement sa propre chevelure, arpente la pièce d'un pas fiévreux. M. Saulière, le visage décomposé, s'est abattu sur le couvercle d'une malle.)

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, mon cher, voilà la lettre que j'ai reçue.

MONSIEUR CLADEL

Tu m'en vois tout abasourdi! Ce n'est pas possible, voyons, nous avons dû nous tromper!

Il relit.

Monsieur,

Votre roman, *Les Mémoires d'un Giflé*, répond bien à l'idée que je m'en étais faite, et fait accomplir un grand pas au mouvement littéraire contemporain. Je connais peu d'exemple d'une étude plus serrée et plus réellement puissante alliée à une forme plus pure.

Votre œuvre, à la fois d'un penseur et d'un véritable artiste, honorera le journal qui la publiera, comme elle honore celui qui l'a conçue et écrite. Malheureusement, elle ne saurait convenir au public que j'ai charge de contenter.

Veuillez recevoir, je vous prie, avec votre manuscrit, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

... X.

MONSIEUR SAULIÈRE

Eh bien, es-tu convaincu, maintenant?

MONSIEUR CLADEL, *froissant la lettre.*

Veux-tu me dire, je te prie, ce que tu comptes faire?

MONSIEUR SAULIÈRE

Ce que je compte faire? Et, parbleu, rien du tout! Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse?

MONSIEUR CLADEL, *avec pitié.*

Tiens, Saulière, veux-tu que je te dise! Eh bien, tu n'es qu'une vulgaire andouille.

MONSIEUR SAULIÈRE, *pétrifié.*

Une andouille!

MONSIEUR CLADEL, *s'emportant.*

Je te dis que tu es une andouille!

MONSIEUR SAULIÈRE

Léon, ton amitié t'égare.

MONSIEUR CLADEL, *se jetant les bras sur la poitrine.*

Ainsi, tu auras fait une œuvre, fruit de tes veille. et de tes transpirations! Cette œuvre, tu l'auras laborieusement pondue, au préjudice de ton repos de ta tranquillité et de tes convictions, et tu accorderas à un homme, au premier venu, à un directeur de journal, est-ce que je sais, le droit de t'en contester la valeur en t'en refusant l'insertion dans la feuille de chou dont il vit!

MONSIEUR SAULIÈRE

Mais...

MONSIEUR CLADEL

Tu n'auras pas l'énergie de te présenter à cet homme, et, frappant de ta canne sa table de travail jusqu'à ce que l'encre de son encrier ait jailli en fine pluie noire sur ses manchettes et sur son col de chemise, tu n'auras pas la force d'âme de lui crier sur le

ton de l'indignation... (*M. Cladel ouvre brusquement la porte communiquant à la chambre des enfants.*) Vous n'allez pas nous f... la paix, là, la marmaille! (*Accalmie subite. M. Cladel referme la porte.*) ...sur le ton de l'indignation : "Ah! ça, est-ce que vous vous fichez du monde, vous aussi? De quel droit m'interdisez-vous de charmer mes contemporains par l'intérêt toujours croissant d'une action habilement tramée, par le coloris de mes narrations, le dialogue vif et animé de mes personnages? " (*L'orchestre joue en sourdine l'air de l'entrée de Méphistophélès.*)

MONSIEUR SAULIÈRE

Quels horizons m'ouvres-tu là!

MONSIEUR CLADEL

Te figures-tu qu'il a seulement lu ton roman?

MONSIEUR SAULIÈRE, *se dressant.*

Que dis-tu?

MONSIEUR CLADEL

Ame primitive! Tu en es encore à penser que les directeurs de journaux lisent les romans qu'on leur apporte!

MONSIEUR SAULIÈRE

Il se pourrait!!! Oh! mes illusions! (*Il pleure.*)

MONSIEUR CLADEL, *prenant une chaise.*

Ecoute-moi.

MONSIEUR SAULIÈRE

Parle.

MONSIEUR CLADEL

Mais d'abord, jure de m'obéir.

MONSIEUR SAULIÈRE

Tentateur!

MONSIEUR CLADEL, *le dévorant du regard.*

Le jures-tu?

MONSIEUR SAULIÈRE, *d'une voix sourde.*

Je le jure. (*A part.*) Je suis vaincu!

La musique cesse.

MONSIEUR CLADEL

Tu vas regagner ta demeure, tu y prendras ton manuscrit.

MONSIEUR SAULIÈRE

Bien.

MONSIEUR CLADEL

Tu te rendras aux bureaux du journal, tu pénétreras chez le traître et là, t'emparant d'une chaise, tu t'assoiras en face de lui, à sa propre table de travail, non sans avoir mis dans ta poche la clé de la porte fermée.

MONSIEUR SAULIÈRE

Parle, oh, parle! Ta voix me ravit.

MONSIEUR CLADEL

Tu sortiras de tes poches deux revolvers chargés que tu déposeras à portée de ta main, puis, déroulant ton manuscrit, tu commenceras à haute et intelligible voix : " *Mémoires d'un giflé. Chapitre I.* Par une belle matinée de printemps, un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage respirait à la fois la bienveillance et l'énergie... "

MONSIEUR SAULIÈRE

Et j'irai comme ça...

MONSIEUR CLADEL

Jusqu'au bout!

MONSIEUR SAULIÈRE

Et s'il proteste?

MONSIEUR CLADEL

Tu hocheras la tête.

MONSIEUR SAULIÈRE

Et s'il supplie?

MONSIEUR CLADEL

Tu lui riras au nez!

MONSIEUR SAULIÈRE

Et s'il se traîne à mes genoux; s'il me parle de sa famille; s'il me représente sa jeune femme inquiète, ses enfants mourant de faim et dont son retard à rentrer prolonge la cruelle torture?

MONSIEUR CLADEL, *se dressant.*

Tu lui brûleras la cervelle!

MONSIEUR SAULIÈRE

Ah!!!

MONSIEUR CLADEL

Et maintenant, commences-tu à comprendre?

MONSIEUR SAULIÈRE

Cependant...

MONSIEUR CLADEL

Triple imbécile! Entre te lire et te faire lire aux autres, penses-tu donc qu'il hésitera?

MONSIEUR SAULIÈRE, *abasourdi.*

Tiens, Cladel, tu as du génie!

MONSIEUR CLADEL, *modestement.*

Je le sais bien.

Le rideau descend lentement, tandis que MM. Saulière et Léon Cladel chantent en chœur : " A nous tous les triomphes ".

SCENE IV

Le théâtre est divisé en deux. A droite du spectateur, le cabinet directorial ; à gauche, une antichambre garnie d'un garçon de bureau.

MONSIEUR SAULIÈRE, *entrant, un manuscrit sous le bras.*

Annoncez M. Saulière.

LE GARÇON DE BUREAU

Bien, monsieur. (*Il ouvre la porte de communication.*)

LE GARÇON DE BUREAU

M. Saulière demande à parler à monsieur...

LE DIRECTEUR, *à haute voix.*

Encore ce raseur! Dites que je n'y suis pas!

LE GARÇON DE BUREAU, *tranquillement.*

Monsieur le Directeur n'y est pas!

MONSIEUR SAULIÈRE, *pâle de rage.*

Malédiction! Il me refuse sa porte! (*Il sort comme un fou.*)

SCENE V

La scène représente le cabinet de travail de M. Léon Cladel.

MONSIEUR CLADEL

Triple idiot! sinistre imbécile! Ample brute! Animal! Butor! Sauvage! Pied! Ane bâté! Crétin!

MONSIEUR SAULIÈRE, *d'une voix larmoyante.*

Léon, je te répète que ton amitié t'égare!

SCENE VI

Le décor de la scène IV.

MONSIEUR SAULIÈRE. (*Il entre bruyamment. Un sourire de triomphe au bout de ses lèvres. Il a son manuscrit sous le bras. — Au public :*

Je vous fiche bien mon billet qu'on ne me flanquera pas à la porte aujourd'hui. Quand Léon Cladel a appris que je m'étais fait balancer, il m'en a dit!

Il m'en a dit... Un congrès, quoi!... Enfin, il s'est calmé, et " ainsi tu as eu cette faiblesse de te laisser balayer " ? m'a-t-il dit. J'ai confessé que j'avais eu

cette faiblesse. Alors il m'a pris par les bras, et en fixant son regard dans le mien : " Ecoute-bien, a-t-il ajouté, tu vas t'en retourner là-bas. — Bon. — Tu demanderas M. X... — Bon. — On te répondra qu'il n'y est pas. — C'est probable. — Alors tu déclareras nettement que tu veux attendre son retour. Tu prendras une chaise, tu t'installeras à la porte du cabinet directorial, et tu attendras, en effet. Tu attendras une heure, tu attendras deux heures, tu attendras quinze jours s'il le faut, mais si tu reparais devant moi sans avoir été reçu, je te déclare que je t'étrangle. " Et il le ferait comme il dit. Aussi, pour être mis à la porte... (*M. Saulière complète sa pensée en se tirant la peau du cou avec deux doigts.*)

LE GARÇON DE BUREAU, *à part.*

Où diable ai-je vu cette figure? (*S'approchant. Haut.*) Monsieur demande quelque chose?

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, mon ami, je demande quelque chose : je désire voir M. X... le Directeur de ce journal, (*vivement*) mais il est tout à fait probable qu'il n'y est pas.

LE GARÇON DE BUREAU, *à part.*

Ah! oui, au fait, c'est l'homme d'hier, que Monsieur a crié : " Encore ce raseur! " (*Haut.*) En effet, monsieur, M. X... n'y est pas.

MONSIEUR SAULIÈRE

C'est bien ce que je pensais. (*Il rit.*)

LE GARÇON DE BUREAU, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a à rire comme ça.

M. Saulière prend une chaise, et s'assied à califourchon de l'air d'un homme décidé à tout.

LE GARÇON DE BUREAU, *à part.*

Comment, il s'assoit, à présent! (*Haut.*) Mais monsieur...

MONSIEUR SAULIÈRE

Mon ami, vous êtes bien sûr que M. X... n'est pas ici?

LE GARÇON DE BUREAU

Sans doute.

MONSIEUR SAULIÈRE, *tranquillement.*

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais l'attendre.

LE GARÇON DE BUREAU

Vous allez l'attendre?

MONSIEUR SAULIÈRE

Certainement.

LE GARÇON DE BUREAU, *à part.*

Il est enragé, cet homme-là. (*Haut.*) Mais c'est que...

MONSIEUR SAULIÈRE

Quoi! mon ami?

LE GARÇON DE BUREAU

Il se pourrait que M. X... ne vînt pas. (*Tirant sa montre.*) Cinq heures et demie... oh, en effet, il est tout à fait improbable...

MONSIEUR SAULIÈRE, *tranquillement.*

J'attendrai donc jusqu'à demain.

LE GARÇON DE BUREAU, *stupéfait.*

Vous avez dit...?

MONSIEUR SAULIÈRE

J'ai dit: j'attendrai jusqu'à demain, j'attendrai jusqu'à après-demain, j'attendrai six mois, s'il le faut!

LE GARÇON DE BUREAU

Mais, monsieur...

MONSIEUR SAULIÈRE

Ah ça, voulez-vous me fiche la paix! Qu'est-ce qui m'a flanqué un larbin comme ça, donc!

LE DIRECTEUR, *dans son cabinet.*

Une dispute! (*Il sonne le garçon de bureau, qui entre.*) Que se passe-t-il donc, Timothée?

LE GARÇON DE BUREAU

Monsieur, c'est le monsieur d'hier qui veut à toute force voir monsieur.

LE DIRECTEUR

M. Saulière? c'est bien, dites que je n'y suis pas.

LE GARÇON DE BUREAU

C'est ce que je lui ai dit, monsieur; alors il a pris une chaise, et s'est installé à votre porte pour attendre votre arrivée.

LE DIRECTEUR

Dites que je ne viendrai pas au journal aujourd'hui.

LE GARÇON DE BUREAU

C'est aussi ce que je lui ai dit, mais il ne veut pas s'en aller. Il déclare qu'il est disposé à vous attendre six mois.

LE DIRECTEUR, *bondissant.*

Six mois!!!

LE GARÇON DE BUREAU

Oui, monsieur le directeur.

M. Saulière, qui entend tout ce dialogue par la porte de communication restée ouverte, se tord de rire sur sa chaise.

LE DIRECTEUR, *avec une rage contenue.*

Timothée, prévenez ce monsieur que je refuse catégoriquement de le recevoir, que je le somme de se retirer, et que, s'il persiste à rester, j'enverrai chercher les sergents de ville! Six mois! En voilà un toupet! C'est inouï, ma parole d'honneur.

LE GARÇON DE BUREAU

Bien, monsieur (*Il sort et revient sur M. Saulière.*) Monsieur, M. le directeur me charge de vous infor-

mer qu'il ne veut pas vous recevoir, et que, si vous ne consentez pas à vider les lieux *illico*, il se verra dans l'obligation d'envoyer chercher les sergents de ville.

MONSIEUR SAULIÈRE, *tranquillement.*

C'est très bien : qu'il envoie chercher les sergents de ville.

LE DIRECTEUR, *qui a entendu cette réponse, se précipite hors de son cabinet.*

Ah! N... de D...! Ah! N... de D...!

M. Saulière continue à se tordre.

LE DIRECTEUR, *qui a ouvert la croisée.*

P'ssst! P'ssst! Messieurs, veuillez monter! (*Il referme la fenêtre. Entrent deux gardiens de la paix.*)

LE DIRECTEUR

Messieurs, voici un homme que je ne connais pas, qui s'installe chez moi comme chez lui, prend mes chaises, fait le siège de ma porte et refuse formellement de me ficher le camp et de débarrasser mes locaux de son ignoble présence! A-t-on jamais vu chose pareille!

LES GARDIENS DE LA PAIX, *à M. Saulière.*

Sortez d'ici! Pas d'explications!

MONSIEUR SAULIÈRE

Mais, messieurs...

LES GARDIENS DE LA PAIX

Il résiste! (*Les gardiens de la paix s'emparent de M. Saulière et l'entraînent de force au dehors.*)

LE DIRECTEUR

Drôle! Mal élevé! Polisson!

SCENE VII

A Sèvres, le cabinet de travail de M. Léon Cladel.

MONSIEUR SAULIÈRE

... Alors, mon cher, ils m'ont empoigné au collet et ils m'ont traîné comme ça jusqu'en bas des escaliers. Ça a fait un scandale du diable! Toutes les portes s'ouvraient, et l'on riait, tu penses! Quelqu'un a dit: " Tiens! Est-ce que c'est Walder! " Enfin, voilà, ils m'ont jeté dans la rue comme un simple cul de bouteille.

MONSIEUR CLADEL

Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible!

MONSIEUR SAULIÈRE

Vois mes plaies. (*Il montre ses poignets dans lesquels les doigts des gardiens ont laissé des marques indéniables.*)

MONSIEUR CLADEL

Ciel! Un zèbre!

MONSIEUR SAULIÈRE

Oui, mon ami, voilà ce qu'ils ont fait de moi.

M. Cladel paraît atterré.

MONSIEUR SAULIÈRE

Et maintenant, auteur du *Bouscassié*, commences-tu à croire que nous sommes vaincus? Oses-tu conserver encore quelques espérances? Non, c'en est fait des *Mémoires d'un Giflé*, mon œuvre ne verra point le jour!

M. Cladel demeure un instant silencieux, puis, subitement, se frappant le front.

MONSIEUR CLADEL

Saulière, ton roman paraîtra dans huit jours!!!

MONSIEUR SAULIÈRE

Que dis-tu? Ta tête s'égare!

MONSIEUR CLADEL

Eh, triple fou, écoute ce plan machiavélique!

Il lui parle bas à l'oreille et, peu à peu, on voit s'illuminer le visage de M. Saulière.

MONSIEUR SAULIÈRE

Léon, laisse-moi me mettre à tes genoux!

MONSIEUR CLADEL, *avec bonté.*

Enfant!

M. Cladel et M. Saulière se prennent par les mains et ils dansent folâtrement en chantant de nouveau: " A nous tous les triomphes ! "

SCENE VIII

Le théâtre représente le cabinet directorial. Décor de la scène première. Le directeur occupe son fauteuil.

LE GARÇON DE BUREAU, *paraissant.*

Monsieur, il y a là deux messieurs qui demandent à vous parler de la part de M. Saulière.

LE DIRECTEUR

De la part de M. Saulière! (*Il a pâli légèrement. Se remettant.*) C'est bien, Timothée, faites entrer.

Entrent deux messieurs vêtus de noir et gantés. Tenue très correcte, attitude solennelle. Echange de salutations ; grande froideur chez les deux messieurs.

LE DIRECTEUR

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, messieurs.

Il leur avance deux fauteuils.

PREMIER MONSIEUR

Oh! ne vous donnez point ce dérangement, monsieur; cette entrevue sera de courte durée, et l'affaire qui nous amène est de celles qui se discutent debout!

DEUXIÈME MONSIEUR, *à part*

Ça, c'est très chic.

LE DIRECTEUR

Veuillez parler.

PREMIER MONSIEUR

Monsieur, nous sommes envoyés par notre ami, M. Saulière, pour obtenir de vous la réparation d'une injure que vous lui avez faite, et dont nous jugerions superflu de souligner ici toute la gravité.

LE DIRECTEUR

Comment cela, messieurs? Quelle injure? Je n'ai, en aucune façon, insulté M. Saulière, que je tiens pour un homme d'honneur et de talent. M. Saulière est venu me proposer de lui publier un roman : ce roman ne m'a pas convenu; j'ai donc cru devoir le lui retourner. C'est aussi simple que cela, et il n'y a là nulle injure.

PREMIER MONSIEUR

Evidemment, monsieur; si vous vous fussiez borné à un refus pur et simple des *Mémoires d'un Giflé*, vous n'eûtes point outrepassé vos droits, et, somme vous le dites fort bien, il n'y eût eu nulle injure. Mais il y a les sergents de ville.

DEUXIÈME MONSIEUR, *appuyant.*

Il y a les sergents de ville.

LE DIRECTEUR

Je dois vous déclarer, messieurs, que je comprends de moins en moins.

PREMIER MONSIEUR

C'est pourtant bien clair, monsieur.

DEUXIÈME MONSIEUR

Espérez-vous nous persuader que notre ami, M. Saulière, a abusé de notre bonne foi en nous faisant accroire, quand il n'en était rien, que vous

l'aviez fait chasser de vos Bureaux par deux gardiens de la paix publique?

PREMIER MONSIEUR

Oui, est-ce cela que vous espérez nous prouver?

LE DIRECTEUR

Pardonnez-moi, je ne dis pas cela.

PREMIER MONSIEUR

Eh bien, alors?

LE DIRECTEUR

Comment, " eh bien, alors "? Je vous trouve charmant; si j'ai fait empoigner M. Saulière par deux gardiens de la paix publique, c'est parce que M. Saulière lui-même m'avait réduit à cette dure nécessité, en s'obstinant à ne point bouger de chez moi, malgré les sommations...

PREMIER MONSIEUR

Oh, monsieur, permettez; nous nous écartons de la question! Si M. Saulière n'a point cédé à ce que vous appelez vous-même des *sommations*, c'est qu'il avait, pour agir ainsi, des considérations d'un ordre supérieur et dans lesquelles nous n'avons rien à voir.

LE DIRECTEUR

Cependant...

DEUXIÈME MONSIEUR

C'est incontestable.

PREMIER MONSIEUR

Nous n'avons qualité, ni monsieur ni moi, pour nous immiscer gratuitement dans les vues personnelles de M. Saulière et pour discuter sa conduite.

DEUXIÈME MONSIEUR

Parbleu, cela tombe sous le sens.

PREMIER MONSIEUR

Monsieur Saulière n'en a pas moins été jeté sur le trottoir par les agents de la police, en plein jour

et en plein boulevard, et cela sur vos ordres, monsieur, sur vos seuls ordres!

LE DIRECTEUR

Et c'est pour ça...?

PREMIER MONSIEUR

Evidemment.

LE DIRECTEUR

Ma foi, messieurs, vous me permettrez de trouver que votre ami fait preuve, en cette circonstance, d'une excessive susceptibilité et...

PREMIER MONSIEUR, *bondissant.*

D'une excessive susceptibilité!!!

DEUXIÈME MONSIEUR

Par exemple, c'est un peu raide!

PREMIER MONSIEUR

Comment, vous vous conduisez comme le dernier des paltoquets! Vous envoyez chercher la garde! Vous provoquez sur le boulevard une scène scandaleuse et ridicule et vous parlez ensuite de l'excessive susceptibilité de notre ami?

DEUXIÈME MONSIEUR

Un homme que vous avez flétri!

PREMIER MONSIEUR

Déshonoré!

DEUXIÈME MONSIEUR

A la fleur de l'âge!

PREMIER MONSIEUR

C'est ignoble!

DEUXIÈME MONSIEUR

C'est dégoûtant!

PREMIER MONSIEUR, *se jetant les bras sur la poitrine.*

C'est de la décomposition morale!

DEUXIÈME MONSIEUR, *tapant vigoureusement sur la table.*

Vous avez donc votre dignité dans le fond de votre pantalon!

Le directeur terrifié scrute le fond de son pantalon. Il n'y découvre qu'une légère humidité.

PREMIER MONSIEUR

L'excessive susceptibilité de notre ami!

DEUXIÈME MONSIEUR

C'est se f... du monde! C'est se f... du monde!

LE DIRECTEUR, *à part.*

Mon Dieu, que je suis donc fâché d'avoir laissé entrer ces deux bêtes féroces! (*Haut.*) Messieurs...

PREMIER MONSIEUR

Inutile. Nous nous retirons.

DEUXIÈME MONSIEUR

Dès l'instant que vous refusez à M. Saulière la satisfaction qu'il espérait de vous, notre mission est terminée. (*Il se couvre.*)

PREMIER MONSIEUR

M. Saulière sait ce qu'il lui reste à faire. (*Il se couvre.*)

Les deux messieurs se dirigent vers la porte.

LE DIRECTEUR

Arrêtez!

Les deux messieurs s'arrêtent et attendent.

LE DIRECTEUR

Mon Dieu, messieurs, à bien y réfléchir, il n'y avait, en tout cela, qu'un simple malentendu. Je n'ai jamais eu l'intention d'offenser en quoi que ce soit M. Saulière (auquel je suis le premier, je vous le répète, à reconnaître beaucoup de talent) et si je pensais qu'un hommage public...

PREMIER MONSIEUR

Des excuses?

LE DIRECTEUR

Le mot est peut-être un peu gros ; mais enfin, si elles suffisaient à faire cesser une méprise déplorable...

PREMIER MONSIEUR

Inutile d'y songer, monsieur.

DEUXIÈME MONSIEUR

L'outrage a été éclatant, et il faut que la satisfaction soit éclatante.

PREMIER MONSIEUR

M. Saulière veut votre sang, et il l'aura, bon gré, mal gré.

DEUXIÈME MONSIEUR

Adieu, monsieur.

PREMIER MONSIEUR

Adieu. monsieur.

Les deux messieurs saluent et sortent. Trémolo à l'orchestre.

LE DIRECTEUR, *seul, se tordant les mains.*

Mais, c'est épouvantable, cela! Ah! Quelle idée!

Il se précipite à la porte.

LE DIRECTEUR, *appelant.*

Messieurs! Ohé, messieurs! Un seul mot encore, je vous prie.

Les deux messieurs rentrent en scène.

LE DIRECTEUR

Je songe à une chose, messieurs. J'ai commis, à l'égard de M. Saulière... une inconvenance, involontaire, d'ailleurs, je me hâte de le proclamer, mais enfin une inconvenance. M. Saulière s'en montre justement irrité et je ne saurais le lui imputer à blâme.

PREMIER MONSIEUR

C'est fort bien.

DEUXIÈME MONSIEUR

Ce sentiment vous honore...

PREMIER MONSIEUR

Vous consentez donc...

DEUXIÈME MONSIEUR

A vous battre?

LE DIRECTEUR, *avec élan.*

Moi, verser le sang d'un innocent, jamais!

PREMIER MONSIEUR

Alors...

LE DIRECTEUR

Mais je songe que, peut-être, la publication des *Mémoires d'un Giflé...*

PREMIER MONSIEUR, *très aimable.*

Ah! ceci est une autre histoire.

DEUXIÈME MONSIEUR

Sur ce terrain, nous pouvons discuter.

LE DIRECTEUR, *enchanté.*

Et parbleu, je savais bien que nous finirions par nous entendre. Entre hommes d'honneur, on s'arrange toujours!

SCENE IX ET DERNIERE

APOTHEOSE

Le théâtre représente la première colonne d'un grand journal quotidien du matin. On lit :

Nous commencerons dans quelques jours la publication des

MÉMOIRES D'UN GIFLÉ

Grand roman moderne de

M. SAULIÈRE

L'auteur, tout en sacrifiant au goût du jour, s'est efforcé de présenter au public un tableau..., etc.

Théodora

29 *décembre* 1884.

On affirme que la charmante Jeanne Becker, cette demoiselle des Bouffes qui a tant de talent entre les hanches et les jarretières, ayant reçu, de sa camarade Sarah Bernhardt, un balcon pour la première de *Théodora*, en aurait refusé sept cents francs à un fanatique de Sardou.

Ce racontar tendrait à établir que Mlle Jeanne Becker gagne bien aisément sa vie, s'il n'établissait, plus que toute autre chose, le point exact de niaiserie auquel en est arrivée la population parisienne. Refuser sept cents francs d'une place dont on ne donnerait pas vingt francs le lendemain, toute cette époque de *v'lantisme*, de *hâatisme* et de *pschutaison* est contenue dans ce seul détail.

Il y a des gaspillages d'argent qui s'expliquent et se comprennent.

Qu'un monsieur ait payé trente ou quarante louis la satisfaction de savoir avant moi si les vieillards d'aujourd'hui acclameraient dans le *Roi s'amuse* les mêmes audaces que, jeunes gens, ils avaient honnies et conspuées; qu'il ait acheté, sans compter, sa place au chevet de l'accouchée le jour où le théâtre naturaliste a fait avec l'*Assommoir* sa véritable entrée dans le monde: rien en tout cela que de très simple, Attrait d'une lutte présumée, recherche d'un scandale possible ou simple question d'intérêt artistique, peu importe: il y a eu là un sentiment de curiosité intelligente, toute propreté mise à part.

Avec *Théodora*, rien de cela.

Sa réussite assurée, évidente, acquise d'avance à

l'avenir, faisait, du drame de Victorien Sardou, la *première* la moins intéressante peut-être de toute la saison dramatique.

Disons-le immédiatement : sauvée par le luxe d'une éclatante mise en scène, par une interprétation hors de pair, par l'enthousiasme systématique du spectateur venu là, comme Mascarille, pour crier : " Voilà qui est beau ! devant même que les chandelles fussent allumées ", *Théodora* n'est l'égale ni de *Patrie* ni de la *Haine*.

M. Sardou est arrivé à l'âge où c'est être un progrès que savoir se maintenir. Or, et depuis quelques années déjà, M. Sardou ne se maintient plus.

Les *Bourgeois de Pontorcy*, *Odette*, *Fœdora*, ne rappellent que d'assez loin les *Intimes*, les *Ganaches* et la *Famille Benoîton*.

Il n'est point jusqu'à *Divorçons* qui ne vienne à l'appui de mon dire, *Divorçons* dont le rire épanoui de Daubray et la gentillesse de Chaumont dissimulaient une pénurie de mots et une pauvreté d'action qui n'en ressortent que plus terriblement à la lecture. Pour mon compte, j'ai vainement cherché dans les conversations interminables et remarquablement ternes de Des Prunelles et de Cyprienne, la verve soutenue et charmante des *Pattes de Mouche* et des *Premières armes de Figaro*.

Théodora, je le répète, n'est point faite pour me faire revenir sur une méfiance qui ne date pas d'hier.

***

J'exposerai en quelques lignes le canevas de *Théodora*.

Fille de saltimbanque, ancienne comédienne, née

et élevée dans les écuries d'un cirque entre les bêtes féroces et les gladiateurs, ces bêtes féroces d'une autre espèce. Zoé devenue Théodora et arrivée jusqu'à la couche de l'empereur Justinien, a apporté avec elle, sur le trône, son intelligence puissante et sa brutale sensualité.

En querelles continuelles avec Justinien, monstre sanguinaire et mystique que révoltent et ramènent alternativement les basses luxures et les vues géniales de sa femme, Théodora a pris entre ses mains la direction effective de l'immense empire d'Orient. Adroite, astucieuse, énergique, elle voit tout, prévoit, prévient et déjoue tout. Plusieurs conspirations organisées contre la vie de l'empereur ont échoué déjà, grâce à elle, et elle a vite connaissance du nouveau complot qui se trame et qui s'indique dès le début de la pièce.

Ce complot, c'est un Byzantin du nom d'Andréas qui en est l'organisateur; or, il se trouve justement que Théodora s'est prise pour ce jeune homme d'une passion profonde et aveugle.

Andréas, auquel elle ne s'est jamais révélée et qui ne la connaît que sous le nom de Myrtha, n'hésite pas à lui confier ingénuement ses plans et combinaisons.

On voit d'ici toute la pièce.

Naturellement, le jour arrive où Andréas, mis en présence de l'impératrice, reconnaît en elle sa maîtresse Myrtha, et retrouve, dans celle qu'il a tant aimée, l'ennemie exécrée, et dont il veut la vie.

Théodora, affolée, publiquement offensée dans le cirque par celui qu'elle aime plus que tout, le fait arrêter, jeter en prison, et là, seule avec lui, lui fait prendre de force un philtre qui doit lui rendre son ancien amour.

Malheureusement, Théodora a été trompée; le philtre amoureux est un poison violent, et Andréas tombe foudroyé, tandis que Justinien, écœuré des turpitudes de sa femme, la fait étrangler par le bourreau sur le cadavre de l'amant.

***

On chercherait en vain dans *Théodora* l'intérêt immense et puissant qu'on serait en droit d'espérer d'un drame taillé en pleine antiquité, à l'époque si curieuse de la décadence latine, et le nouvel ouvrage ne fait guère qu'affirmer à nouveau les belles qualités d'amuseur de M. Victorien Sardou.

Etant donné des précédents comme la *Haine* et le premier acte de *Patrie*, on eût pu attendre mieux que cela, et on demeure surpris et désillusionné du peu de parti qu'a su tirer l'auteur, de son personnage principal, de cette monstrueuse Théodora, fille des rues, restée quand même fille des rues, désertant le lit impérial pour la couche des gladiateurs, battant, la nuit, les quartiers mal famés, guettant le mâle aux angles des carrefours et incarnant en sa seule bestialité toute la décomposition d'un peuple épuisé et fini.

Incolore, d'une modernité insignifiante, le style de M. Sardou achève de dérouter l'esprit préparé à la violence d'une émotion qui ne vient pas, à l'énergie d'une secousse qui fuit éternellement devant l'attente.

M. Sardou connaît l'antiquité de la même façon qu'il connaît le cœur humain, par la banalité de certains reliefs, par ses côtés saillants et faciles à saisir, et la valeur archaïque de *Théodora* égale la valeur psychologique des *Ganaches*.

Il y a, de ce drame pâle aux *Poëmes antiques* de Leconte de Lisle, la même distance qu'il y a des *Intimes* à *Charles Demailly*, par exemple, ou à *Manette Salomon*.

***

Au surplus, gros, très gros succès, et que suffirait à expliquer une mise en scène admirable.

Marais est, comme toujours, superbe, et Sarah réussit, ce qui n'est pas peu dire, à animer de son génie la figure inerte de Théodora.

Grand Débit de Philosophie

17 *janvier* 1885.

Certaines gens s'étant aperçu que les pensées philosophiques poussaient en eux tout naturellement, comme les champignons dans une cave, ont imaginé un beau jour d'exploiter cette végétation. En conséquence, ils se sont établis négociants et ont lancé dans la circulation des prospectus rédigés comme suit :

Grand débit de Philosophie.
Morale en tous genres, en gros et en détail. Spécialité de Maximes, Pensées, Axiomes, Adages et Aphorismes.
Assortiment complet
de points de vue psychologiques pour myopes et presbytes,
On prend des Commandes, etc., etc.

Parmi les plus notables de ces commerçants, il faut citer Blaise Pascal, La Rochefoucauld, dont

j'ignore le prénom mais qui devait s'appeler Maximes, et M. Alfred Bougeart.

On ignore si ces messieurs, confondant l'art d'élever l'esprit avec celui d'élever les lapins, ont pu concevoir un moment l'espérance de faire fortune, toujours est-il que M. Bougeart est mort pauvre et que, selon toutes prévisions, il en eût été de même de La Rochefoucauld si ce dernier n'eût fait un héritage dans les derniers temps de sa vie.

Quant à Pascal, on sait qu'il n'avait point tardé à se retirer de la philosophie pour se consacrer uniquement à la fabrication de brouettes.

Je laisse à d'autres le soin de l'en blâmer, avouant que la phrase célèbre : " l'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant " m'a toujours laissé plus que froid.

Un roseau! pourquoi, un roseau? je déclare que je n'en sais rien, mais je crois pouvoir affirmer que Dumaine, si l'auteur des *Pensées*, l'eût connu, eût probablement modifié cette manière d'envisager l'humanité.

***

Je disais il y a un instant que les pensées philosophiques, dans l'esprit de certains écrivains, poussaient comme des champignons : j'ajoute qu'elles ont les mêmes vertus que ce précieux cryptogame.

Autant elles font bien une sauce, qu'elles relèvent agréablement, autant, en plat, elles sont indigestes et lourdes.

Ce qui prouve que, moi aussi, je suis capable d'avoir à l'occasion ma petite pensée des familles.

Je lègue celle-là à M. William Busnach dans l'espoir bien fondé qu'il en tirera une pièce pour le théâtre de l'Ambigu.

***

Pascal, La Rochefoucauld et Bougeart étant morts — comme ce bon M. de la Palisse avec lequel ils présentaient d'ailleurs de nombreux points de ressemblance — M. Henri Meilhac (de la Grande *Duchesse*) paraît tenir à honneur de se proclamer leur descendant et fait valoir à leur succession des droit absolument incontestables.

Voici, en effet, le petit aperçu philosophique signé de lui, qu'avec un empressement dont je le félicite, M. Adolphe Tavernier reproduisait il y a deux jours à la première page du journal *l'Evénement*.

" Au fond, il n'y a en ce monde que trois choses véritablement désirables : le talent, la beauté et le luxe. "

Merci, oh! merci, pour cette bonne parole! Elle manquait à mon bonheur. Aussi, M. Henri Meilhac ne l'a t-il pas plus tôt prononcée, qu'on l'a immédiatement nommé Officier de la Légion d'honneur.

Franchement, ça valait bien cela.

Le talent, la beauté et le luxe! Il est impossible en tvérité de dire plus de choses en moins de mots et d'enfermer une conception plus profonde dans une forme à la fois plus simple et plus parfaite. Toutefois, je regrette sincèrement qu'au nombre des joies de la vie, M. Meilhac ait oublié la croix du mérite agricole et les coups de pied dans le derrière... des autres. Cet inexplicable dédain me gâte toute ma félicité.

20 janvier 1885

François Coppée, de l'Académie française, et

M. Constant Coquelin, de la Comédie *ibidem*, se sont livrés, la semaine dernière, à un petit concours de dignité mutuelle qui a été fort apprécié des assistants.

M. Coquelin, se faisant juge de la dignité de M. Coppée, a déclaré que les honneurs académiques étant absolument incompatibles avec l'humiliation du mercenariat, le dit Coppée, bibliothécaire du Théâtre-Français depuis quelques années déjà, était moralement contraint de rendre son tablier. M. Coppée, de son côté, se faisant juge de la dignité de M. Coquelin, a proclamé que ledit Coquelin se rendait volontairement ridicule et se jetait tête baissée et de gaieté de cœur,

Au milieu des éclats de rire de la foule.

Quant à la foule elle-même, se mettant de la partie et se faisant juge de la dignité de M. Emile Perrin, administrateur de notre première Scène, elle a déclaré que ledit Emile Perrin en manquait absolument et se faisait traiter par ses pensionnaires comme le concierge de sa propre maison.

Pour en finir, François Coppée a remis Coquelin à sa place et s'est dessaisi de la sienne, au bénéfice de M. Emile Bergerat.

Couplet

(Air de l'*Amant d'Amanda*.)

François, humble mais content,
Vivait bibliothécaire.
" Rendez-moi, lui dit Constant,
" Cet emploi par trop précaire. "
L'autre reprit : " Le voilà,
" Mon cher : point n'en suis avide. "

Et, très digne, il s'en alla,
En laissant la place vide.

Refrain

Maint'nant elle hébergera,
Hébergera,
Hébergera,
Maint'nant elle hébergera
E. Bergerat.

Il y avait à ce petit démêlé de poëte à cabotin un dénouement d'une simplicité enfantine : c'était que le premier adressât au second une harangue courte, mais bien sentie, et dans le goût de la suivante!

— Mon petit ami, je suis l'auteur du *Reliquaire*, du *Passant*, des *Intimités* et de *Severo Torelli* ce qui me mettrait en droit de vous demander, comme autrefois le Christ à la Vierge : "Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?" Vous estimez que j'ai tort ou raison en agissant comme bon me semble! Ne vous donnez point cette peine, je vous prie : interprétez mes pièces et non ma conduite, et appliquez-vous de votre mieux à recevoir avec grâce et souplesse les coups de pied d'Eraste ou de Géronte dans le fond de votre culotte de Mascarille. Quand on est ce que la Providence nous a fait, on se tient convenablement à table et on ne discute pas avec les grandes personnes. Si j'étais Monsieur le père, je vous tirerais les oreilles et je vous mettrais en pension tout à fait.

Malheureusement, l'issue du débat a été toute différente.

François Coppée, furieux, s'est écrié : "Ah! c'est

comme ça? Coquelin estime que mes fonctions jurent avec mon titre d'académicien? Hé bien, les Parisiens peuvent être tranquilles; ils comptaient sur les *Jacobites* pour le courant de cet hiver; ils n'auront rien du tout; je retire la pièce! "

A quoi M. Constant Coquelin a immédiatement répliqué : "Ah! Coppée le prend sur ce ton : il retire *les Jacobites !* Eh bien, les Parisiens peuvent se fouiller pour revoir le *Luthier de Crémone* sur l'affiche. Je voulais en monter la reprise ces jours-ci, mais en présence de ce qui se passe, y a rien d'fait. "

Et allez donc! Voilà comme les questions se tranchent, et comme quoi est toujours jeune la vieille plaisanterie des deux cochers de fiacre vidant leurs petites rancunes dans le sang de leurs voyageurs.

Philippier

25 janvier 1885.

Les journaux, qui parlent de tout, ont annoncé que Philippier (Marie-Arsène-Frédéric) venait d'obtenir la Croix de sauveteur, et cette nouvelle a été accueillie avec une certaine froideur par le Tout-Paris des premières.

Ce phénomène tient à deux choses : la première, c'est que le théâtre de M. Adolphe d'Ennery où Dennery (car l'un ou l'autre se dit ou se disent), a singulièrement émoussé notre sensibilité naturelle et nous a terriblement blasé sur le spectacle réconfortant de la vertu récompensée; la seconde, c'est que Philippier (Marie-Arsène-Frédéric) est notoirement ignoré du commun des populations; ce dont il a

toutes les peines du monde à se consoler. D'ailleurs, ses ambitions atteignent juste à la hauteur de son obscurité.

Quoi qu'il en soit, Philippier (Marie-Arsène-Frédéric) a retiré de l'eau quelqu'un qui s'y noyait et cette action d'éclat a été accomplie dans des circonstances tellement particulières que je croirais manquer à tous mes devoirs de chroniqueur si je n'en donnais ici l'exacte narration.

***

Philippier, qui a le mérite d'aimer les vers et le tort d'en faire de mauvais, conçut, il y a quelques jours, l'étrange idée d'aller chercher l'inspiration sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, entre Gournay et Neuilly-Plaisance. Pour se faciliter cette dure besogne, il conçut la pensée encore plus étrange d'emmener une femme avec lui. Or, il y a des femmes qui sont disposées à tout, excepté à se laisser raser pendant une demi-journée par les déclamations intempestives d'un poëte d'ordre inférieur.

La compagne de Philippier était justement de celles-là, en sorte qu'au troisième sonnet, elle commença à s'embêter furieusement, à penser mentalement qu'on aurait dit du veau et à regarder autour d'elle pour voir par quelle route on filait.

Ce détail, qui n'a l'air de rien, a pourtant son importance.

Lui cependant, excessif dans le mal, se mettait en demeure d'entamer un quatrième aperçu de ses petits talents lyriques, quand machinalement ses regards se portèrent sur un malheureux canotier dont la barque venait de se retourner comme un gant et

qui, maintenant, barbotait en pleine Seine et se débattait contre l'asphyxie avec l'énergie désespérée d'un homme qui ne sait pas nager.

Philippier est bête comme une oie, mais il a un excellent cœur, comme le Pétermann de M. Choufleury. Se défaire de sa redingote, de son gilet et de sa chemise fut pour lui l'affaire d'un instant, et moins d'une minute après, le département de Seine-et-Oise comptait un sauveteur de plus.

Seulement l'aimable jeune femme avait profité de la circonstance pour pincer une course légère, prise du subtil besoin de s'aller assurer que le boulevard Sébastopol était toujours à la même place. Philippier en conçut un très vif dépit et dut puiser une vague consolation dans son amour-propre de sauveteur.

***

Cependant le bon Philippier était trempé jusqu'aux moelles, chose compréhensible autant qu'excusable chez un homme qui sort de l'eau.

Il dit à son noyé, qui, couché sur la berge, commençait à reprendre ses sens :

— Je suis à vous, attendez-moi une minute, le temps de remettre ma chemise, mon gilet et ma redingote.

Et il se mit à arpenter la berge.

Il fit un pas, il en fit dix, il en fit cent; puis il refit le chemin parcouru, puis, il demeura stationnaire, puis il questionna l'horizon d'un œil agrandi par la crainte, puis, constatant que sa chemise, sa redingote et son gilet avaient disparu tous les trois avec un ensemble vraiment digne des musiciens de la Garde Républicaine, il s'écria sur le ton d'un mon-

sieur dont l'amour-propre de sauveteur ne compense plus suffisamment le trop légitime dépit.

— Ah! Nom d'un chien de nom d'un chien! On m'a volé mes vêtements!

J'ajoute que chacun de ces détails est conforme à la vérité et que le gilet de Philippier contenait sa bourse et sa montre.

***

Philippier n'est point de ceux-là qui font les choses à moitié. Refait de sa maîtresse, refait de ses vêtements, refait de son argent et de sa montre, il se montra intelligent pour la première fois de sa vie et résolut de faire contre fortune bon cœur.

Il revint donc auprès du canotier qui continuait à souffler comme un phoque, et il lui arracha, syllabe par syllabe, une adresse à laquelle il se hâta de se rendre. Là, il trouva une petite boulotte qui vaquait à son intérieur.

— Madame, dit Philippier, je vous demande pardon d'oser me présenter à vous, un dimanche, dans une tenue aussi... négligée, mais voici ce qui est arrivé. Votre mari vient de tomber à l'eau et...

La boulotte l'interrompit:

— Tombé à l'eau, vous en êtes sûr?

— Absolument sûr, madame, et... Mais cette fois encore il ne put continuer.

— Ah ben, criait la jeune femme, en voilà une aventure! Un pochard de moins, quelle veine!

— Décidément, on a bien raison de dire que la fortune vient en dormant! Si je comptais là-dessus ce matin, par exemple! Monsieur, laissez-moi vous remercier pour cette excellente nouvelle!

— Comment ! dit Philippier complètement ahuri,

comment, un pochard de moins! Mais je l'ai sauvé, votre mari, et au péril de ma vie, j'ose le dire!

— Vous l'avez sauvé!

— Certainement, il est là-bas sur le rivage, où il vous demande avec des larmes dans la voix.

Pour le coup la petite boulotte devint rouge comme une pivoine.

— Et c'est pour m'annoncer cela que vous êtes venu en chemise!

— Permettez...

Mais ce fut en vain qu'il tenta de placer un mot.

— Imbécile! peut-on voir un sauvage pareil! Voulez-vous me fiche le camp, et plus vite que cela!

Philippier, réduit à néant, poussé par le dos vers la porte, n'essaya même pas de résister. Il demanda encore :

— Alors, comme ça, dites-moi, il ne vous serait pas possible de me prêter un pardessus!

Un pardessus!!!

Comme dit Morisson, dans les *Bons Villageois*, de Sardou, je me le demande, si on le lui prêta!

31 janvier 1885.

Un mien confrère, M. Jean des Gaules, du *National*, se montre d'un pessimisme que seul M. Caro, de la Faculté des Lettres de Paris, serait de force à réfuter. Il se plaint qu'en ces temps de grâce les calottes pleuvent sur les visages avec autant de facilité qu'elles sont acceptées par ceux qui les reçoivent et il s'érige en historiographe de la gifle avec une chaleur et une précision qui tendraient à faire

supposer qu'il l'a étudiée de très près, si cette supposition pouvait avoir quelque vraisemblance, ce qui est inadmissible, je me hâte de le proclamer.

Quoi qu'il en soit, M. Jean des Gaules consacre deux cent cinquante lignes du *National* à passer en revue les diverses giroflées qu'il a vu planter et fleurir sur des joues contemporaines; il exhume le passé, rappelle ses souvenirs, et met en scènes, à l'appui de son dire, un certain nombre de personnages parmi lesquels il convient de distinguer: un Grec de profession; deux messieurs qui, se rencontrant sur le boulevard pour la première fois de leur vie et échangeant quatre répliques, y trouvent place pour les mots " brute ", " mille tonnerres " et " sacré mille noms de Dieu "; un troisième monsieur assez mufle pour s'obstiner à conserver son cigare dans un compartiment de chemin de fer qui n'est pas celui des fumeurs, et un quatrième monsieur, assez grossier pour le lui faire remarquer.

Si mon confrère s'est leurré de l'espoir de m'éblouir par ses relations, je ne dois pas lui dissimuler qu'il s'est fourré le doigt dans l'œil.

Il est possible que dans une société à base d'escrocs et de goujats on reçoive les camouflets et les coups de botte dans le derrière avec autant de sérénité qu'on mettrait à recevoir des compliments ou la croix de la Légion d'honneur, mais de là à poser la chose en principe, on m'accordera qu'il y a un monde; un monde de gens bien élevés et dans lequel les choses ne se passent point de la sorte.

Distinguons, de grâce, distinguons.

***

L'excellent Joseph Prudhomme, qui ne perd

jamais son tour, a dit un jour de la vengeance qu'elle était la fille de l'outrage.

C'est profondément idiot et ça laisse même à désirer au point de vue de l'exactitude. Je le prouverai par une histoire que je crois assez peu connue et qui ne laisse pas d'être piquante.

Il y a vingt ans ou à peu près, un monsieur, dont le nom m'échappe, éprouva le besoin de se montrer spirituel et de monter une scie à Noriac, qui venait de publier chez Michel Lévy, avec le succès que l'on sait, *le* 101e *Régiment*.

Il vint donc le trouver une après-midi, au Café des Variétés où il faisait chaque jour sa partie de dominos, le prit dans un coin et lui dit :

— Dis donc, il y a un monsieur qui va venir tout à l'heure pour te ficher des calottes.

— Bah! dit tranquillement Noriac.

L'autre reprit :

Parfaitement. C'est un ancien officier qui prétend que tu l'as blagué dans *le* 101e. Alors depuis huit jours, il te cherche partout pour te gifler devant le monde. J'ai cru devoir t'en avertir.

— Tu as bien fait, dit Noriac. Comment est-il fait, ton monsieur?

Suivit une description fidèle du physique de l'homme aux gifles, puis l'ami complaisant fila, considérant sa mission comme terminée et riant à l'avance, comme une petite folle, du résultat de son espièglerie. Un quart d'heure plus tard, un monsieur entra brusquement dans le café, jeta ses regards autour de lui, interrogea à voix basse un des garçons de l'établissement, et, ceci fait, arriva sur Noriac qui, ayant reconnu le signalement, avait suivi tout ce manège du coin de l'œil. Il demanda :

— Vous êtes Jules Noriac, monsieur?

Noriac se leva.

— Lui-même.

— Eh bien, monsieur, reprit le nouveau venu, vous êtes l'auteur d'un ouvrage...

Mais ce fut tout; le bruit d'un soufflet retentissant couvrit instantanément le brouhaha des conversations et imprima de sonores vibrations aux verres des consommateurs; prévoyant l'arrivée de la gifle annoncée, Noriac avait pris les devants.

Sur quoi j'expliquerai que le soi-disant homme aux gifles était un homme de mœurs douces, et animé à l'égard de Noriac de sentiments plus que pacifiques; à telle enseigne qu'il était venu le remercier des bons moments que lui avait valus la lecture du 101e.

La mystification avait réussi, on le voit, au delà de toute espérance.

***

Naturellement ce fut tout un bouleversement.

L'ancien officier pétrifié, bégayait:

— Mais c'est inouï! mais c'est inimaginable! Peut-on voir une chose pareille?

— C'est pourtant bien naturel, disait Noriac.

— Naturel; reprit le malheureux, je vous cherche huit jours durant pour vous venir féliciter, je finis par vous découvrir et quand je me présente à vous la main ouverte, vous m'accueillez le poing fermé. Et vous trouvez cela naturel!

— Quoi, la main ouverte? fit Jules Noriac qui, à son tour, commençait à ne plus comprendre.

Enfin tout s'explique. Noriac, désespéré, tomba en pleurant comme un veau entre les bras du pauvre

diable, offrant des excuses à genoux, que l'autre eut le bon esprit de ne pas exiger. Pour en finir, il lui donna un exemplaire du 101e sur feuilles de Hollande — juste compensation de lui avoir donné, quelques instants auparavant, un exemple de sa vigueur sur feuilles de giroflées.

A M. le Maire de Décorah,
province de Iowa (Etats-Unis)

11 *février* 1885

Monsieur le Maire,

Je lis dans les *Petites Nouvelles* d'avant-hier, le stupéfiant écho qui suit :

" Afin de mieux faire respecter les jeunes filles qui sortent le soir après la tombée de la nuit, le maire de Décorah se déguise lui-même en jeune fille, de façon à mieux surprendre ceux de ses administrés qui les accostent et leur tiennent des propos inconvenants. "

J'ai employé le qualificatif " stupéfiant " et je n'hésite pas à le maintenir. Un tel excès de sollicitude administrative est en effet si peu dans nos habitudes françaises, et, d'autre part, cet accoutrement de carnaval se marie si difficilement dans mon esprit à la solennité de votre caractère, qu'il me faut croire à l'excentricité américaine autant qu'à l'exactitude même des informations de notre journal pour admettre que je ne me trouve point en présence d'une vaste mystification. D'ailleurs, l'un de mes bons amis à qui je racontais le fait m'en a affirmé, preuves en

mains, la parfaite authenticité et il ne me reste plus, dès lors, qu'à vous manifester ici les sentiments d'admiration profonde que m'inspire votre conduite.

Votre imagination, monsieur le Maire, et la pureté de votre cœur en sont également honorées; je ne sache point qu'il existe dans toute l'histoire universelle de précédents à ce beau trait, et le calife Haroun-al-Raschid qui, autrefois, la nuit, courait les rues de Bagdad pour aller écouter aux portes, — ainsi qu'il en appert clairement de l'histoire des trois Calenders, fils de rois, racontée par M. Galland, à la page 143e des *Mille et une Nuits* — n'est plus que de la petite bière à côté d'un fonctionnaire qui n'hésite pas à s'affubler d'une jupe pour pincer les vieux débauchés, au risque de se faire pincer lui-même les parties les plus abondantes et les moins officielles de son individu.

Ah ! monsieur le Maire, pourquoi faut-il qu'un tel exemple soit destiné à n'être point suivi? Pourquoi ne plaît-il point aux dieux que les vingt maires de Paris, s'élançant sur des traces si nobles, s'attachent tous à votre suite en répétant l'hymne immortel qui sert de baisser de rideau au deuxième acte du *Chapeau de paille d'Italie :*

Puisque ce fonctionnaire
Daigne guider nos pas,
Suivons monsieur le maire
Et ne le quittons pas !

Malheureusement, nous vivons en un temps et, ajouterai-je, en une ville, où votre idée, pour ingénieuse qu'elle soit, serait poudre jetée aux moineaux. Ici, hélas, à part quelques exceptions dont je ne fais mention que pour mémoire, ce n'est point les oreilles

des vierges que menace le constant péril des conversations inconvenantes, mais bien les nôtres, à nous hommes, qu'une seule année de volontariat n'a pas toujours suffisamment aguerris contre les surprises sans cesse renouvelées. Il est tel de nos faubourgs où la circulation cesse d'être possible, dès les premières heures du soir, à tout honnête citoyen qui craint de se voir insulté et accablé de propositions sur lesquelles ma pudeur naturelle bien connue se fait un devoir de jeter un voile.

Singulière ville, n'est-il pas vrai, que celle-là où les rôles logiques sont de telle sorte intervertis, qeu les femmes font la chasse aux hommes et que les hommes n'osent plus sortir, passé huit heures, que sous la garde d'une duègne.

L'ami dont je parlais plus haut, tentait de me donner à entendre que votre petit déguisement avait été, une fois ou deux, la cause de méprises regrettables. A l'en croire, les agents de votre propre ville vous auraient " emballé " un soir, comme insoumise, et quelques jours après, un de vos administrés, tombé éperdument amoureux de vos charmes, vous aurait fait enlever par des hommes à lui, et transporter en une manière de parc aux cerfs où ce jeune daim prenait ses folâtres ébats. Là, il serait devenu pressant, aurait tenté de vous endormir à l'aide d'un puissant narcotique et il eût, de gré ou de force, consommé votre déshonneur s'il ne fût mort de stupéfaction en apercevant votre... écharpe.

Qu'y a-t-il de vrai, monsieur le Maire, au fond de ces étranges racontars? A vrai dire, je ne serais point surpris outre mesure que vos expéditions nocturnes aient été de-ci et de-là émaillées de quelques incidents curieux. Peut-être alors, auriez-vous inté-

rêt à ce qu'ils ne se perdissent pas et les pourriez-vous réunir en un ouvrage plus solide que l'airain auquel le titre : " Mémoires d'une fille maire ", donnerait un intérêt piquant.

Je vous laisse juge de cette idée, monsieur le Maire, en vous priant de vouloir bien excuser la liberté grandé que j'ai prise de vous venir importuner au milieu de vos occupations.

Je terminerai donc ici cette lettre, déjà trop longue, en vous priant de vouloir bien agréer les hommages empressés de votre serviteur.

GEORGES COURTELINE.

Sarcey

11 *février* 1885

Il y a quinze jours ou trois semaines,

Le gros Sarcey, l'homme à la cataracte,
Chantait ainsi :
Quelqu'un a-t-il vu ma graisse compacte,
Quelqu'un d'ici ?
Auprès de moi, Sarah, douce compagne,
N'est plus qu'un clou !
Le vent qui souffle à travers la montagne
Me rendra fou.
La dure mort — qu'ai-je fait qui mérite
Tant de noirceur ? —
M'a pris About, mon confrère émérite,
Mon professeur !

Quand voudra-t-il, calmant le feu que gagne
Mon sang qui bout,
Le vent qui souffle à travers la montagne,
Me rendre About ?

Las de redemander vainement son ami à tous les vents de la création, le gros Sarcey s'est consolé de sa perte en republiant, au rez-de-chaussée du *Petit XIX*e *siècle*, ces délicats souvenirs de jeunesse auxquels un peu de bonne musique et une interprétation suffisante assureraient un si gros succès de vogue sur une scène de boulevard.

Je suis chaque jour, avec un intérêt croissant, cette scène de tableaux charmants, brossés avec cet art qui caractérise leur auteur.

M. Sarcey se plaît à s'y représenter dans toute la désinvolture et l'aimable laisser-aller qu'on lui connaît. Tantôt il se montre au lecteur, nonchalamment étendu sur le dos, tantôt paresseusement étendu sur le ventre; on le voit alternativement sur le flanc gauche, sur le flanc droit, sur la tête et même sur les pieds, et l'on se sent envahi, malgré soi, d'un sentiment d'admiration profonde en présence des efforts qu'a faits M. Sarcey pour arriver à se faire sa place dans la littérature française, alors que M. de La Palisse s'était donné si peu de peine pour devenir un imbécile.

Réellement, ces petites scènes tout intimes ne manquent ni d'attrait ni de charme, et il y aurait une fortune à faire pour celui qui, s'allant poster au coin de la rue de Rivoli et de la rue Castiglione, lancerait dans l'oreille du passant : " Vous ne voudriez pas acheter un joli jeu de cartes transparentes? Voilà les trente-deux positions occupées par M. Sarcey pendant son séjour à l'école. "

23 février 1885.

Il me paraît que Joséphin Talmouse ne figure pas parmi les nobles inconnus qui briguent l'honneur de prononcer, sous la Coupole académique, l'éloge de feu Edmond About.

Apparemment, son tour n'est pas venu encore et l'heure n'a pas encore sonné qui doit voir se réaliser la parole de Camille Doucet : " Un jour viendra où vous serez des nôtres. " Ce n'est là que partie remise, car Talmouse a sa place toute marquée à l'avance sur les bancs de l'immortalité, et d'ailleurs Camille Doucet n'a pas l'habitude de mentir.

Je vais dire dans quelles circonstances Talmouse reçut de la bouche même du secrétaire éternel de l'Académie française cette prophétie dont l'écho, plein de promesses, vibre encore à ses oreilles.

Talmouse, qui, aujourd'hui, écrivain élégant et fin, occupe dans un des plus considérables journaux de Paris une place qu'il ne prend à personne, n'était alors qu'un bon petit jeune homme tout frais arrivé du Midi, avec huit cents francs dans sa poche, et de l'imagination plein la tête. Avide de notoriété, il employa les huit cents francs à se faire imprimer chez Alphonse Lemaire un volume de poésie intitulé le *Cantique des Baisers*, et l'imagination à se persuader que ce même Alphonse Lemaire lui avait payé huit cent francs le plaisir de garnir du *Cantique des Baisers* la vitrine de sa boutique.

Seize cent francs d'écart en tout.

Ce volume fut très remarqué... de celui qui l'avait écrit. Quant aux amis, ils remarquèrent surtout que

Josephin Talmouse en parlait bien souvent, semblant y mettre un entêtement étrange et une complaisance manifeste.

Le fait était parfaitement vrai, mais quand on est Méridional, ce n'est pas comme quand on ne l'est pas.

Un jour, un monteur de scies demeuré inconnu, mais qu'on soupçonne être Raoul Ponchon — personnage qu'a rendu célèbre l'énorme quantité d'ouvrages qu'il a oublié d'écrire — lui fit une blague gigantesque.

***

Il y a environ deux ans, Camille Doucet, un matin, reçut la lettre suivante :

A Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'apprends, avec l'immense regret qui étreint actuellement toutes les âmes délicates, la mort d'Auguste Barbier, l'admirable chantre des *Iambes*.

J'ai l'honneur de vous informer que je pose mon humble candidature à la place laissée vacante par le décès de l'illustre poëte. Je suis l'auteur de divers ouvrages favorablement accueillis, j'ose le dire, des lettrés et des véritables artistes, et notamment du *Cantique des Baisers*, mis en vente, il y a huit jours, par l'éditeur Alphonse Lemerre, et dont plus de quinze éditions ont été enlevées en l'espace d'une semaine.

Veuillez agréer, etc...

Joséphin Talmouse, rue Jacob.

P.-S. — Ci-joint un exemplaire du *Cantique des Baisers*.

Les vacances académiques ayant généralement pour effet de sortir de terre un tas de personnalités, toutes plus ignorées les unes que les autres, l'excellent Camille Doucet ne s'émut pas outre mesure de ce Talmouse inattendu.

Il mit la lettre dans sa poche, et, n'ayant rien de mieux à faire pour le moment, il prit un fiacre et alla chez Lemerre, pour plus amples éclaircissements.

— Tiens, monsieur Camille Doucet! s'écria celui-ci en le voyant entrer, quel diable de bon vent vous amène?

— Je voudrais avoir, dit Doucet, les œuvres de Joséphin Talmouse.

— Rien de plus facile, mon cher maître, — Charles, donnez donc le *Cantique des Baisers* à M. Camille Doucet.

L'auteur des *Ennemis de la Maison* l'interrompit avec douceur.

— Ah non, pas le *Cantique des Baisers*, je désirerais autre chose.

Lemerre parut fort surpris.

— Autre chose? Mais je n'ai rien autre.

— Comment, rien autre! vous êtes pourtant bien l'éditeur de M. Joséphin Talmouse?

— Certainement, le *Cantique des Baisers* a été publié chez moi.

— Et c'est tout?...

— Absolument tout.

— C'est étonnant, dit Camille Doucet, j'étais pourtant bien convaincu...

— A dire le vrai, déclara Lemerre, j'ignorais que M. Talmouse n'eût pas écrit que le *Cantique des Baisers*, mais enfin, il se peut que je me trompe. Allez donc voir chez Dentu.

M. Doucet remercia du conseil et remonta dans sa voiture. Comme il tournait le coin de la rue, Alphonse Lemerre le rappela.

— Prenez toujours le *Cantique*...

M. Doucet prit le *Cantique*.

***

M. Camille Doucet rencontra chez Dentu un accueil des plus flatteurs : le spirituel éditeur voulut à toutes forces lui faire accepter un petit verre de Malaga.

— Je vous remercie infiniment, dit le secrétaire perpétuel de l'Académie française, mais je suis venu pour autre chose. Je désirerais savoir si vous êtes l'éditeur de M. Joséphin Talmouse.

— Je n'ai pas cet honneur, répondit Dentu; mais j'ai un volume de lui à ma devanture. Le voulez-vous?

— Avec plaisir.

Dentu se tourna vers son commis :

— Frédéric, donnez donc, je vous prie, à M. Camille Doucet, le livre intitulé *Cantique des Baissrs*.

— Ah! voilà, fit Camille Doucet, ce n'est pas justement le *Cantique des Baisers* que je désirerais avoir.

— En ce cas, repartit Dentu, je ne puis guère que vous réoffrir un nouveau verre de Malaga. Avec toutefois, le *Cantique des Baisers* dont vous me ferez l'amitié de débarrasser mon magasin.

Quant à l'éditeur fortuné des œuvres de M. Talmouse, il se peut que ce soit Charpentier, comme il se peut que ce soit Lévy, mais je n'ai que de très vagues notions à cet égard. Donnez donc un coup

de pied jusque chez ces messieurs; c'est bien le diable si à eux deux ils ne peuvent pas vous renseigner.

— Allons chez Charpentier, fit Camille Doucet. Et tout rêveur, il remonta dans son fiacre. Il se rendit chez Charpentier où, au seul nom de Joséphin Talmouse, le sympathique Georges Nardin qui préside au bon ordre de la maison lui mit de force le *Cantique* dans les mains.

— Ah sacristi, exclama Camille Doucet, voilà qui devient extraordinaire. Figurez-vous que depuis une heure je suis à la recherche d'un volume de M. Joséphin Talmouse, qui ne soit pas le *Cantique des Baisers*, sans pouvoir arriver à mettre la main dessus.

— Oui? fit Nardin. C'est curieux, ça.

— C'est même légèrement agaçant, ajouta Camille Doucet.

Georges Nardin se recueillit un instant.

— Ecoutez, fit-il enfin, je vais vous donner un conseil: Puisque vous avez une voiture, faites-vous conduire chez Vanier, l'éditeur des poëtes, 19, quai Saint-Michel, ça pourrait bien être votre homme.

Pour le coup, Camille Doucet eut une légère hésitation.

— Diable, diable! Quai Saint-Michel... avec cela je n'ai point déjeuné.

Puis, se décidant brusquement:

— Ma foi tant pis, je suis lancé, je ferai les choses jusqu'au bout.

Et il se rendit chez Vanier, lequel l'envoya chez Havard, qui lui désigna Garnier. Bref, à trois heures de relevée, le secrétaire perpétuel de l'Académie française n'avait encore rien dans le ventre. En revanche, il avait cinq heures de voiture et quarante-

sept exemplaires du *Cantique* qui s'empilaient sur ses genoux.

Il prit un parti énergique et retourna chez Alphonse Lemerre.

— Pour Dieu, exclama-t-il, dites-moi donc un peu ce qu'est au juste ce Talmouse? Je cours depuis ce matin à la poursuite de ses œuvres, je finis par y mettre une sorte de point d'honneur, impossible de rien découvrir!

— Talmouse, répondit Lemerre, est un garçon à barbe rousse et affligé d'un fort accent, c'est tout ce que je puis vous dire... J'ajouterai qu'au point de vue de l'âge, il doit uotter entre vingt et vingt-deux.

M. Camille Doucet eut un instant de silence pendant lequel il s'efforça de rattrapper sa respiration qui lui avait subitement échappé.

— Mon cher, finit-il par dire, c'est absolument insensé! M. Talmouse vient de m'écrire qu'il se portait candidat à l'Académie française, en remplacement de Barbier !

— Ça ne m'étonne pas, dit Lemerre, il est vaniteux comme les cinq cents diables.

***

Se croyant le jouet d'une mystification, Camille Doucet, une fois encore, réintégra son ver rongeur et se fit mener au domicile de Talmouse. Ce fut une bonne qui lui ouvrit.

— M. Talmouse, s'il vous plaît?

— Il n'y est pas en ce moment, monsieur.

— Mon Dieu, que cela est contrariant. Savez-vous quand il rentrera?

— Ma foi non, monsieur n'a pas d'heure.

Camille Doucet réfléchit un instant.

— Et dites-moi, mademoiselle, fit-il, vous n'avez pas connaissance, par hasard, que M. Joséphin Talmouse se porte candidat à l'Académie française?

— Mon Dieu! non, répondit la bonne.

— Eh bien, mademoiselle, je vous remercie, faites savoir à M. Talmouse que M. Camille Doucet est venu.

Et là-dessus, l'aimable fonctionnaire regagna enfin ses pénates.

Dix minutes après, Talmouse rentra.

— M. Camille Doucet sort d'ici, dit la bonne.

— Camille Doucet! hurla Talmouse stupéfié. Camille Doucet sort d'ici. Ah ça! qu'est-ce qu'il est venu faire?

La bonne, qui était intelligente, répondit:

— Il est venu voir si par hasard vous ne voudriez pas vous porter à l'Académie française.

Comment finit cette comédie grotesque, on le devine aisément. Talmouse ne fit qu'un bond jusqu'à l'Institut où M. Camille Doucet lui mit sa lettre sous le nez.

— C'est une plaisanterie indigne, cria Talmouse. Je saurai quel est le polisson.

— Calmez-vous, dit Camille Doucet, qui est bien l'être le plus pacifique du monde. Nous sommes, en effet, vous et moi, victimes d'une douteuse mystification, mais le meilleur et le plus spirituel est d'en prendre tout simplement notre parti. Je n'ose insister auprès de vous pour le maintien de votre candidature, mais enfin, ce qui est retardé n'est point perdu. Et c'est alors qu'il ajouta ce " Un jour vous serez des nôtres " que Joséphin Talmouse considère à bon droit comme son passeport pour la gloire, jour qui n'a pas encore lui, à ce qu'il semble.

Du reste, About serait trop content, d'avoir un littérateur pour héritier. Coupable d'avoir lâché les lettres pour entrer dans la politique, il en sera puni, comme de juste. Si c'est un politicien qui lui succède à l'Institut, ce sera bien fait pour lui, et si c'est Eugène Manuel, ce sera encore bien mieux fait.

24 février 1885

MM. Darcel, administrateur des Gobelins, et Victorien Sardou, auteur dramatique, donnent au public, depuis quelques semaines, une réjouissante comédie : ils discutent froidement et sans rire la valeur archaïque de *Théodora*.

C'est ce qui s'appelle un comble, dans la meilleure Société.

M. Darcel, auquel son excellente famille avait payé un fauteuil à la Porte Saint-Martin, en récompense de sa bonne conduite, a passé, paraît-il, une soirée des plus agréables dans la persuasion intime que tout ce qu'il voyait était vrai. Même profondément écœuré des procédés de Justinien à l'égard de Bélisaire, on m'affirme qu'à un moment il serait grimpé sur son siège pour crier au farouche tyran l'expression de son dégoût et lui lancer sa casquette à la tête, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si des voisins ne l'eussent arrêté à temps, en lui représentant toute l'inconvenance d'une semblable vivacité.

Bref, il s'en est allé ravi, convaincu que c'était arrivé, et avec le seul étonnement que l'impératrice Théodora s'exprimât en langue française et prononçât " papa ", " maman ", " bonjour ", " bonsoir " et

" on dirait du veau " avec autant de netteté et de précision que le premier phoque venu.

Son seul tort fut de manifester son étonnement avec une franchise trop brutale, ce dont M. Victorien Sardou ne se pouvait nécessairement accommoder. Car si M. Darcel prend Sardou au sérieux, M. Sardou fait mieux encore : il prend au sérieux ses pièces. Il répliqua donc, M. Darcel répliqua de nouveau, et c'est ainsi que depuis six semaines ces deux messieurs se traitent mutuellement, l'un d'ignorant et l'autre d'imbécile, au grand plaisir de la galerie qui, naturellement, se montre disposée à les croire tous deux sur parole.

Tout porte à supposer que cette discussion grotesque se prolongera éternellement et que le jour où les deux adversaires disparaîtront de la surface du globe, elle sera reprise par leurs héritiers. On chercherait vainement, en effet, quelque raison pour qu'elle prît fin, étant donné l'acharnement dont MM. Darcel et Sardou sont animés, l'un contre l'autre, discutant successivement chacun des mots dont est formé le dialogue de *Théodora* et se cherchant des poux dans la tête relativement à l'emplacement de l'église Sainte-Sophie laquelle n'existe plus depuis quatre cents ans.

C'est ainsi que, seuls comme les ânes, Chapelle et Bachaumont pleuraient comme des veaux, sur le trépas prématuré de Pindare.

***

Aujourd'hui, c'est une autre histoire et la querelle change de face. Ayant épuisé jusqu à la dernière syllabe le vocabulaire de Théodora, ils en arrivent à

la discussion de ce point, dont l'importance considérable n'échappera certainement à personne : pourquoi l'impératrice, à table, mange-t-elle avec une fourchette au lieu de manger avec ses doigts?

M. Darcel affirme devant Dieu que la fourchette est une invention toute récente, ce qui fait que Théodora serait dans l'impossibilité absolue de s'en servir, sous peine de commettre un impair et une erreur grosse comme elle; M. Sardou, de son côté, affirme devant ses aïeux que M. Darcel est bête comme une oie et ignorant comme une carpe, et il n'hésite pas un instant à déclarer que l'origine de la fourchette se perd dans la nuit du temps, faisant cette restriction, toutefois, que ce précieux ustensile n'avait en principe que deux dents, d'où il résulte que la civilisation aurait eu, entre autres, pour effet, de faire pousser une troisième dent entre les deux dents primitives des fourchettes. Tout cela est parfaitement possible, mais qu'est-ce que ça peut bien nous faire, et en quoi cette ridicule discussion intéresse-t-elle les journaux?

Comme si les affaires du Soudan ne suffisaient pas à les rendre indigestes?

Le Témoin

14 *mars* 1885

Dans une vieille chansonnette à parler à laquelle il donne son nom, le témoin Giblou s'exprime poétiquement comme suit :

Vive l'grand air, la liberté !
J'suis plus témoin, j'suis acquitté !

A vue de nez, ça a l'air idiot; c'est cependant profond comme mer et ce Giblou, qu'on serait disposé à prendre pour un imbécile, n'est rien moins qu'un philosophe, aussi sagace que méconnu, de la grande famille de M. de La Palisse, sachant parfaitement ce que parler veut dire et ne se faisant aucune espèce d'illusion sur le sens du mot " témoin ". Aussi bien tous ceux qui auront, ne fût-ce qu'une fois en leur vie et en simple spectateur, assisté à quelque audience de Cour d'assises ou de correctionnelle, seront-ils pénétrés de cette vérité qu'avoir trois fois servi de témoin dans des débats judiciaires équivaut à avoir soi-même subi une condamnation.

De même, avoir servi de témoin dans trois duels équivaut à s'être soi-même battu une fois.

Quant à moi, il y a beau jour que je sais à quoi m'en tenir et que l'idée d'une comparution en justice dans la peau d'un prévenu a cessé de me terroriser, alors que mes cheveux se dressent sur ma tête au simple envisagé d'une comparution dans la peau d'un témoin à charge.

Ce sentiment n'a rien que de très naturel; le prévenu, tombé dans les mains de la justice, a des chances de s'en tirer; le témoin, jamais de la vie.

Le témoin est un brave et honnête citoyen qu'on enlève un beau matin à la régularité de sa vie et à ses habitudes les plus chères pour venir éclairer les juges sur un fait dont, neuf fois sur dix, il ignore le premier mot. Contraint de se lever plus tôt qu'à l'ordinaire, forcé de déjeuner à une heure impossible, il arrive à l'audience dans la situation d'esprit d'un homme qui a mangé sans faim et raté une affaire urgente. Pour le remettre, on lui fait passer une couple d'heures — quelquefois une journée

entière — quant ce n'est pas deux — ou trois — dans une manière de petite salle d'attente où l'usage de la parole lui est non moins formellement interdit que l'usage de la cigarette.

Cette première phase de son martyre achevée, il a la satisfaction de s'entendre appeler " Un tel ", par un individu en robe qu'il ne connaît d'Eve ni d'Adam, et qui le pousse délicatement par les épaules jusque devant le tribunal.

Là on lui fait lever la main, on lui fait lever la tête, on lui fait lever la voix. Le président lui demande obligeamment s'il n'est pas le parent du prévenu, son ami ou son domestique, ce qui est toujours flatteur. Ceci fait, il ajoute : c'est tout ça que vous savez? Vous pouvez alors vous asseoir. Sur quoi l'avocat du prévenu se lève en souriant, et dit :

— Pardon! Est-ce que le témoin n'a pas été, il y a un an, condamné pour outrage public à la pudeur?

C'est le cas du témoin Caillette qui, cité à comparaître dans le procès Gamahut et consorts, y a gagné de se voir traiter comme le dernier des misérables par l'avocat de l'estimable Gamahut, Me Crochard.

On sait l'histoire, et je n'ai pas à commenter ici la conduite de ce prud'homme solennel réclamant hautement l'application de la loi, au nom de la magistrature outragée, contre ce malheureux Caillette, qu'une minute auparavant il outrageait gratuitement lui-même. Le fait est trop commun pour mériter qu'on s'y arrête, de même que l'impertinence brutale des avocats passée depuis des temps immémoriaux à l'état de proverbe et de vérité première.

29 mars 1885

La question de légitimité monarchiste entre dans une phase nouvelle.

Au moment où paraît plus tendue que jamais la situation respective des Blancs d'Espagne vis-à-vis des Blancs d'Eu et des Blancs d'Eu vis-à-vis des Blancs d'Espagne; où le pays, placé dans cette cruelle alternative de voir les Bancs d'Eu battus par les Blancs d'Espagne, écrasés, attend avec angoisse une solution définitive : voici qu'un Blanc inattendu sort brusquement de l'obscurité, faisant valoir des droits incontestables à la succession des Valois; en sorte que la situation politique, si terriblement embrouillée jusqu'alors, se trouve résumée, du jour au lendemain, à une simple partie de dominos ou le Blanc partout bouche le jeu.

Ces messieurs n'ont donc plus qu'à abattre leurs dés et à compter le nombre de leurs points.

La plaisanterie des candidatures au trône commençait à s'user un peu, les Naundorff nous ayant saturé et lui ayant fait perdre une bonne partie de la saveur naturelle en se la repassant de père en fils depuis la mort de Louis XVI. Le brave garçon qui plaide actuellement devant la cour de Montpellier en restitution de couronne l'a renouvelée et rajeunie, établissant mathématiquement par une généalogie qu'ont reproduite tout au long le *Figaro* et le *Gaulois* et à laquelle je n'ai pas compris un mot du reste, qu'il descendait, non plus de Louis XVII, comme ses cousins de Hollande, mais du roi Henri II lui-même.

Mon Dieu, le fait est vraisemblable. L'histoire connaissant quatre fils à Henri II, je ne vois pas pourquoi il n'en eût pas eu cinq. Aussi la surprise que me

cause cette révélation subite n'est-elle absolument plus rien près de celle que j'eusse ressentie si le plaideur eût prétendu descendre du roi Henri III.

Je n'en suis pas moins étonné et douloureusement affecté, de penser que depuis trois cents ans — le trône ayant été privé de son légitime propriétaire — cette belle France si chère au cœur de Marie Stuart a été gouvernée par une suite d'intrigants, d'usurpateurs et de chevaliers d'industrie, lesquels se gobergeaient en veux-tu en voilà, cependant que les nobles descendants de Henri II, successivement enfermés entre les murs de la Bastille et du Châtelet, y gémissaient mélancoliquement sur la paille humide des cachots et sur les tristesses de l'exil, avec accompagnement de mandoline.

Quelle sera l'issue de ce procès palpitant qui pourrait notamment avoir pour résultat de faire descendre de son cheval ce feignant d'Henri IV, c'est ce que nous saurons sous peu. Toujours est-il que l'apparition soudaine du nouveau prétendant au trône a fait peu de bruit jusqu'ici et a paru laisser singulièrement froids les journalistes bonapartistes, opportunistes, radicaux et autres mangeurs de Blancs.

3 avril 1885

Le hasard m'ayant amené avant-hier aux environs du Corps législatif, j'ai assisté à une scène de tumulte que mon excellent collaborateur Henri Triand serait seul en état de dépeindre fidèlement.

La vue de ce Corps dérangé m'a fait immédiatement conclure à l'agitation d'une question de Cabinet.

Plusieurs centaines de messieurs, au nombre desquels quelques dames, rangés en haie serrée de chaque côté des quais et le long de la grille du Palais, agitaient l'air de clameurs multiples.

Une attention soutenue et extrême m'a permis de distinguer entre autres les exclamations suivantes : " A bas le ministère! Vive Rochefort! Vive Ferry! A bas le tramway! On dirait du veau! Vive le général Négrier! A bas Ferry! A bas la calotte! Vive le duc de Broglie! Vive Gambetta! "

Victor Hugo estime que la colère des foules constitue le plus grand et le plus solennel spectacle qu'il puisse être donné à l'homme de contempler. Je me fais gloire et honneur de partager cette manière de voir avec l'auteur des *Châtiments*, ou, tout au moins, de la partager en principe. Malheureusement, nous autres Parisiens, nous avons dans le sang une anti-solennité qui n'est pas sans altérer quelque peu la grandeur et la majesté de nos indignations. En sorte que je me vois contraint, quelque bonne volonté que j'y mette, de conserver une certaine froideur à l'égard d'une fureur qui se partage également entre le ministère et le tramway.

Il serait superflu de venir me demander les opinions que je professe. C'est là une question délicate, que je compte me poser à moi-même un de ces jours, dès que j'aurai une heure de libre, mais à laquelle, en attendant, je serais bien en peine de répondre. Je me garde prudemment à carreau dans une sorte d'indécisisme ou de jemenbatslorbitisme où je ne laisse pas que de me complaire.

J'ai lu dans beaucoup de journaux et j'ai ouï dire autour de moi que la chute du Cabinet Jules Ferry était ce qu'on pouvait souhaiter de mieux, et, ma

foi, s'il en est ainsi, je m'applaudis de cette bonne fortune qui nous arrive brusquement. Je n'aurais pas donné six sous pour que la culbute de Ferry arrivât, mais dès lors qu'elle est arrivée, je m'en réjouis sans savoir pourquoi, et je ne donnerais certainement pas un liard pour que ce qui est fait soit défait.

Ceci dit, me voici à mon aise pour déclarer, sans crainte de choquer qui que ce soit, que la foule des manifestants qui encombraient lundi dernier les abords du Palais Bourbon, m'a paru composée, dans une certaine proportion, des mêmes messieurs qui, la semaine dernière, encombraient les abords de l'Opéra-Comique en demandant, sur l'air des *Lampions*, la démission de M. Carvalho et le retrait de Mlle Van Zandt.

La quantité de gens, à Paris, qui n'ont d'autres chiens à peigner que d'aller faire du chambard devant le premier monument venu, en vue d'une démission quelconque, est véritablement innombrable. Il est regrettable que les plus enragés de glapissements et vociférations variés soient justement, neuf fois sur dix, les plus ignorants de ce qui se passe et de ce qu'ils sont venus faire.

4 avril 1885

Vers la fin de l'année 1867, au temps où le pan de mes chemises passait encore par le fond de mes culottes, le hasard, dans la personne d'un vieil ami de ma famille, me conduisit chez M. Z., directeur de la section chinoise à l'Exposition universelle dont les portes s'étaient tout récemment fermées. Comme, à peine installé sur la chaise trop haute où m'avait

prudemment juché mon vieil ami, je commençais à jeter autour de moi des regards d'ennui désespéré et à bâiller formidablement dans le creux de ma main, le domestique ouvrit la porte et lança cérémonieusement un nom qui résonna comme un coup de cymbale.

— Faites entrer, dit M. Z...

Le personnage qui apparut était un Chinois de toute beauté, que je jugeai descendu des flancs d'une potiche authentique, tout exprès pour me venir distraire et arracher au bienveillant sommeil que la conversation de mes deux compagnons commençait à me communiquer. Il portait la moustache tombante du Mandarin de chez Prévost et la longue natte brune qui lui tombait aux reins coupait en deux parties égales sa belle tunique verte à ramages. Il s'avança timidement, en souriant de droite et de gauche, d'un sourire inquiet et bêta, et il laissa derrière lui une traînée odorante et molle, comme les cheveux des jeunes femmes laissent une senteur douce à l'haleine des amoureux.

Il prit la main que notre hôte lui tendit et la serra avec une déférence craintive.

— Hé bien, fit M. Z..., vous nous quittez, mon brave?

— Oui, dit le Chinois, je pars ce soir, et j'ai tenu, avant mon départ, à venir vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, pendant mon séjour à Paris.

Il s'exprimait avec correction, bien qu'il cherchât chacun de ses mots. C'était un brave commerçant de Pékin, venu en France comme exposant et qui retournait là-bas, après une absence d'une année. Il y eut entre les deux hommes un court échange de

politesses banales, une offre mutuelle de services pour l'avenir. Toutefois, le Chinois semblait embarrassé, inspectait d'un air singulier chacun des meubles de la pièce, cherchant une transition qui ne voulait pas venir.

Brusquement, il se décida, et, avec une légère hésitation :

— Je ne sais, dit-il, comment m'y prendre, mais je vous serais très reconnaissant, si vous vouliez bien accepter un petit cadeau d'amitié.

M. Z... se récria.

— Mais, c'est tout à fait inutile.

— Si, reprit l'autre avec insistance, un simple souvenir, voulez-vous, cela me fera plaisir.

L'offre était faite avec une telle sincérité d'expression que M. Z... n'hésita plus.

Il s'inclina légèrement par manière d'acquiescement, tandis que le Chinois, radieux, tirait de sa poche un petit étui en bois, gros à peu près comme le doigt, et en sortait un éventail minuscule qu'il présentait tout déployé à son heureux destinataire.

— C'est ravissant, dit M. Z...

Le bibelot valait quatre sous comme un liard.

— Oh! reprit le Chinois, cela est très bien peu de chose; un souvenir de reconnaissance, voilà tout. Ne le perdez pas, cependant, il ne vous sera d'aucune utilité, ni à vous, ni à vos enfants, ni même, peut-être, aux enfants de vos enfants, mais le moment viendra enfin où l'un de vos descendants comprendra la valeur de ce qui aujourd'hui semble si peu de chose.

M. Z... le regarda!

— Que voulez-vous dire. fit-il.

Le Chinois souriait.

— Vous voyez, reprit-il, que sur les branches

de ce petit éventail, il y a des caractères chinois? Eh bien! C'est moi qui les y ai mis. On pense volontiers, chez nous, qu'un temps viendra où la Capitale de la Chine sera ce qui est aujourd'hui la Capitale de la France. Qui sait ce qu'il y a dans l'inconnu de l'avenir? Or ces renversements d'empires ne se font point sans beaucoup de sang, et c'est ainsi que ce petit éventail, par l'inscription que j'y ai écrite de ma main, pourra, présenté à propos, sauver la tête de ceux qui porteront votre nom.

M. Z... était homme d'esprit, ce petit discours lui causa un léger accès de gaieté contenue.

— Je vous remercie mille fois, fit-il, voilà un cadeau précieux. Ne craignez-vous pas, toutefois, qu'il ne soit usé avant nous?

6 avril 1885

Le Vendredi Saint qui me semble n'avoir par lui-même aucune prétention marquée à la gaieté, a été accueilli avec une joie manifeste par les garçons charcutiers et les employés de ministères, pour lesquels il constitue une véritable journée de plaisir. Et, de fait, les administrations de ces messieurs se dispensant d'ouvrir leurs portes, je ne vois guère en quoi le vendredi saint diffère du 14 juillet, si ce n'est par cela que les églises illuminent à l'intérieur au lieu d'illuminer au dehors, et que les traditionnels pétards sont remplacés par les haricots, dont il se fait, comme nul n'en ignore, une consommation effrénée entre le jeudi saint et le dimanche de Pâques.

Pour mon compte, c'est toujours avec une angoisse nouvelle que je vois le retour d'une journée d'où

dépend la tranquillité de mon esprit; puisque je suis dans cet insalubre dilemme : ou je ferai maigre, auquel cas j'accomplirai un acte de niaiserie indigne d'un être bien pensant; ou je ferai gras, auquel cas j'accomplirai une sottise en faisant autrement que les autres et en attirant sur moi, par une forfanterie facile, l'attention de mes voisins de table. Etre absurde, ou être idiot, voilà la question posée. Question difficile à résoudre en un temps où Baville a dit :

"Lequel de vous est un Shakespeare?"

Ne parlez pas tous à la fois.

Reste le moyen terme de ne faire gras ni maigre, en s'abstenant radicalement de manger; mais comme, nous autres gens de plume, nous avons d'autres occasions que le jour du vendredi saint de nous engraisser de l'air du temps, je ne m'arrête pas à cet extrême.

Cette fois-ci, je dois le déclarer humblement, je me suis décidé pour le maigre. Forcé de m'incliner devant un préjugé, tellement bête qu'il ne tient pas debout, ou de le renverser d'une chiquenaude, j'ai cru plus digne de le prendre en pitié et de respecter sa bêtise. D'ailleurs on ne sait jamais ce qu'il peut arriver : bien qu'en disent nos bons esprits, il y a peut-être un Dieu qui règne dans les cieux, et comme, s'il y en a un, il est plus malin que moi, je n'irai pas me brouiller avec lui et compromettre mon avenir pour une question d'œufs sur le plat. Esaü, autrefois, a trouvé spirituel de troquer son héritage contre un simple plat de lentilles; ça prouve qu'il était un Juif indigne de l'être et je serais bien surpris si M. de Rothschild ne le désavouait pas pour parent.

Au surplus, s'il n'était point Juif dans le mauvais sens du mot, son frère Jacob l'était pour lui, et vrai-

ment, je connais dans toute l'antiquité peu de spectacles aussi touchants que celui de ces deux frères se traitant à tire-larigot, l'un d'imbécile et l'autre de sale canaille.

1er mai 1885

Il paraît, que, d'un jour à l'autre, la petite amie de Marchandon, la jeune mademoiselle Jeanne Blain, va être remise en liberté, et, franchement, c'est bien le moins qu'on puisse faire pour elle après ce qu'elle a fait pour nous en poussant son amant dans la voie des aveux. Comme celui-ci s'obstinait à nier et à rejeter le forfait sur le bon dos d'un Anatole imaginaire :

— Avoue ton crime, lui a-t-elle dit; c'est la seule façon que je te pardonne.

Ce qui se résumait à ceci :

— Tant que je conserverai quelque doute sur ta culpabilité, il sera superflu que tu te fasses des illusions et que tu comptes sur mon indulgence. Le jour où tu auras tout dit, où je serai définitivement fixée, où je connaîtrai dans toute son étendue l'immensité de ta scélératesse, ce jour-là, mais ce jour-là seulement, je te rendrai mon affection, mon estime et ma considération distinguée.

Je n'insisterai pas outre mesure sur la grandeur d'âme de cette jeune femme qui pousse la générosité jusqu'à pardonner l'assassinat d'une personne à laquelle elle était totalement étrangère et qu'elle n'avait vue de sa vie; je me bornerai à signaler ici l'ébouriffante logique de son raisonnement.

Quoi qu'il en soit, le procédé a réussi; Marchandon, touché jusqu'aux larmes de la magnanimité de

Mlle Blain, a fait tous les aveux qu'on exigeait de lui, et Mlle Blain, fidèle à sa parole, a accordé à Marchandon un pardon qu'elle ne lui a pas marchandé.

Si bien que tout est pour le mieux dans le plus malpropre des mondes.

Toute question de logique mise à part, on trouvera peut-être que Mlle Blain a le pardon un peu facile.

Cette remarque serait d'un bon sens à rendre des points à l'école du même nom, si Mlle Blain, dans la circonstance, pensait le premier mot de ce qu'elle dit. Malheureusement elle est femme, en sorte que chez elle, comme chez toutes ses pareilles, il y a loin du cœur aux lèvres.

On peut donc affirmer en toute certitude, qu'elle a tout simplement cédé au besoin qu'ont toutes les femmes de pardonner une fois par an, une fois par mois ou une fois par semaine selon la fougue de leur tempérament.

***

Je me suis souvent demandé où il fallait aller chercher l'origine de cet étrange tic que tout le monde a été à même d'observer.

Peut-être est-ce dans ce fond d'indulgence innée, dans cet instinct de miséricorde qui est le propre de toute femme digne de l'être; peut-être est-ce tout simplement dans cette faiblesse qu'elles ont toutes de se griser de mots ronflants et de puérils héroïsmes; peut-être enfin, est-ce dans la seule nécessité qu'elles éprouvent, de nous trouver toujours et quand même, des torts.

La question est trop délicate pour que je tente de la trancher.

Nous autres, qui sommes venus au monde avec la saine horreur des paroles inutiles et des niaiseries sentimentales, il est rare que le mot de pardon nous vienne aux lèvres; nous en réservons la solennité pour des occasions qui en valent la peine. La femme, c'est une autre histoire, et l'instinct de nous prodiguer leurs pardons fait partie de leur individu comme celui de ne jamais oublier ces mêmes torts sur lesquels elles passent l'éponge.

Chacun sait, en effet, qu'elles ont une tirelire où elles les enfouissent et où elles les laissent dormir silencieusement jusqu'au jour où la circonstance se présente de les rendre à la lumière du soleil.

Brusquement, un beau matin, un monsieur est très étonné de s'entendre dire :

— Dis donc, te rappelles-tu il y a cinq ans, la fois où tu m'as dit telle chose?

Le monsieur qui ne se rappelle rien du tout, tombe des nues, roule des yeux effarés, et se demande d'où ça sort, cette réminiscence.

Elle sort, purement et simplement, de la tirelire aux griefs d'où madame l'a extraite sur une lame de couteau et qu'elle lui présente en souriant avec la grâce qui la caractérise : encore bien bonne, au surplus, de n'avoir pas brisé la tirelire sur le sol pour en jeter tout le contenu à la figure du pauvre diable.

***

Cette digression n'a point pour but de me brouiller irrémédiablement avec les dames qui me font tout l'honneur de me lire. Si j'ai eu le malheur de leur être désagréable, je tâcherai de leur revaloir cela à l'occasion.

Aussi bien, n'ai-je cherché qu'à démontrer clairement l'énorme méfiance que m'inspire Mlle Jeanne Blain, pardonnant à l'intéressant Marchandon ses petits exploits de la rue de Sèze.

J'engage vivement ce sympathique personnage à ne pas trop se monter la tête à cet égard. Du reste, pour le temps qu'il lui reste à en jouir...

Jambes maigres

Nouvelle

2 *juin* 1885

A l'heure qu'il est, tout Paris le sait et s'en amuse, tout ce Paris élégant et oisif qui, depuis près de deux ans déjà, se distrayait si méchamment aux secrètes douleurs de Mme d'Esteney.

De bouche en bouche, la chose circule et se répand, mais très bas, tout bas, à l'oreille, derrière les frêles branches d'ivoire et d'éventails, dans un petit concert de rires étouffés et de commentaires discrets. Aussi bien, pas une voix, pas une, qui ne s'accorde à déclarer que ce que vient de faire là Mme d'Esteney a été, véritablement, quelque chose de bien joli et de bien spirituel. Mme d'Hève a beau faire et beau dire, elle en est pour sa courte honte, et le comte d'Esteney aussi.

Aussi, pensez si elle est calme cette excellente Mme d'Hève! Elle ne décolère plus, pleure de rage toutes les cinq minutes, et fait à d'Esteney des scènes continuellement pour l'obliger à battre la comtesse. Et cet imbécile malhonnête de d'Esteney, habitué à tourner comme un toutou entre les petits doigts potelés de Mme d'Hève, d'Esteney est dans une

grande perplexité. Non qu'il lui répugnerait de cravacher sa femme pour faire plaisir à sa maîtresse et de se montrer ainsi un peu plus avili et bas que ne pourrait le faire son cocher ou son valet de chambre, mais il sait qu'autant sa malpropre personne est en odeur de dédain et de mépris dans le quartier de la rue de Verneuil, autant la comtesse, elle, y est respectée et aimée.

D'où il suit qu'au premier cri qu'elle lancerait, l'hôtel de la rue de Verneuil verrait ses portes enfoncées et peut-être aussi ses hautes fenêtres brusquement ouvertes pour livrer un passage inattendu au dernier des Esteney.

Puis la bienveillante promesse que lui fit le jeune marquis de Blaisme, ces temps derniers, lui donne à réfléchir.

On sait l'histoire. Le marquis de Blaisme, qui aime la comtesse comme une sœur, l'ayant un jour surprise tout en larmes d'une scène violente qu'elle venait d'avoir avec le comte, attendit celui-ci trois heures dans la rue, le cueillit délicatement à la descente de son coupé, et là, avec toute l'exquise politesse qu'on lui connaît, il lui représenta à quel point la comtesse, d'une nature frêle et délicate, souffrait de ces querelles intimes auxquelles il avait le tort trop fréquent de la soumettre. Il le pria de n'en plus rien faire, alléguant la très vive reconnaissance qu'il lui en conserverait et ajoutant, du reste, qu'en cas de récidive il aurait, en dépit des us et coutumes du nouveau régime, l'honneur de le faire bâtonner par ses gens, en pleine rue et en plein midi et avec toute la courtoisie due au porteur d'un grand nom. Et d'Esteney se l'était tenu pour dit, tout en feignant de hausser les épaules.

***

C'est à ce personnage, plus lâche encore avec les hommes qu'il ne l'était avec sa propre maîtresse, que la comtesse avait été mariée, quelques semaines après sa sortie du couvent.

Ses illusions tombèrent net, et le soir même de son mariage, elle put connaître en toute son immensité l'indifférence de son mari pour elle. Deux jours après, elle apprenait une liaison, que du reste il affichait publiquement, et alors elle comprit tout et elle vit que son rôle, à elle, en cette affaire, consisterait à mettre à neuf le blason de Mme d'Hève, dont les dorures s'écaillaient et tombaient chaque jour par morceaux. En l'espace de huit mois à peine, elle vit sa dot aux trois quarts dévorée et nul ne sait comment cela aurait fini si une clause de son contrat ne lui eût assuré en propre la jouissance d'une rente de trente mille francs, réservée en plaisirs dans laquelle force lui fut de se renfermer.

Et c'est ainsi qu'elle vivait, en abandonnée et en recluse, sortant peu, ne voyant point le monde faute d'un bras pour l'y conduire, mangeant seule, comme une veuve, dans la grande salle dont les hautes boiseries de chêne assombrissaient encore le jour, et donnant du thé le mercredi à un petit groupe d'amis généralement plus âgés qu'elle. Musicienne, elle passait des journées entières à son piano, sacrifiant à son goût pour la musique moderne, pour les flons-flons rythmés d'Hervé, pour les valses de Métra ou de Strauss, de Vienne.

Mais prise aussi, parfois, de longues et mystérieuses rêveries, il arrivait qu'elle demeurait debout, inerte, le front collé aux vitres fraîches de la croisée,

à contempler la cour déserte et sombre, d'où il fallait chaque matin arracher de légères touffes d'herbes poussées entre les pavés.

Et pas une fois, en ces heures de découragement et de tristesse accablante et morne, la mauvaise pensée ne lui vint de s'abandonner et de faiblir.

***

Le croirait-on, c'est à la réputation de cette femme, sainte et admirable entre toutes, que s'en prenaient journellement les méchancetés de Mme d'Hève! A ce point qu'il était devenu impossible à la comtesse de faire un pas sans poser le pied sur une couleuvre placée là par la bienveillante sollicitude de son ennemie.

La Comtesse, d'ailleurs, n'y prenait même point attention, trop pure pour supposer seulement que peut-être elle eût besoin de se défendre, trop grande elle-même pour oser croire à la petitesse des autres, pour se douter que l'on pût rire autour d'elle, dans ce Paris oiseux et désœuvré, toujours affamé de scandales et de petites histoires contées sous le manteau. Il en était pourtant ainsi; l'on plaignait, certes, la comtesse, mais l'on souriait discrètement des " gamineries " de Mme d'Hève, et de cette femme indigne et perverse qui ne craignait pas de s'attaquer à la vertu d'une comtesse d'Esteney, il se trouvait des voix pour dire que, toute question d'honnêteté mise à part, elle ne manquait ni d'esprit ni de mordant.

Seule Mme d'Hève n'était point satisfaite. Trop intelligente, en effet, pour ne pas se rendre compte que toutes ses petites infamies à l'adresse de la comtesse étaient autant de pierres dans l'eau, et qu'elle

eût pu calomnier ainsi éternellement, sans autre résultat que d'amuser un instant la galerie, elle chercha dans son imagination vicieuse quelque route nouvelle et sûre qui l'amenât directement au seul point vulnérable de sa victime. Elle la trouva en changeant d'armes, en renonçant à la diffamation pour la perfidie pure et simple, et, impuissante à l'atteindre dans sa dignité, elle résolut de frapper la comtesse dans son amour-propre de femme.

Le coup porta, Paris s'en amusa follement, plaignit plus que jamais Mme d'Esteney qui, en somme, n'était point la cause de sa conformation imparfaite, mais avoua que dans ces conditions la conduite du comte devenait excusable, attendu qu'il n'est point flatteur pour un mari d'avoir une femme " qui n'a pas de jambes ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler".

Frappée d'une arme aussi terrible, le ridicule, la comtesse, cette fois, fut atteinte, et plus profondément peut-être que Mme d'Hève n'avait osé l'espérer.

Elle se révolta, pleura, indignée de cette lâcheté brutale contre laquelle elle n'avait même pas le moyen de se défendre; prise d'une haine folle de l'avoir volée, elle la torturait et la martyrisait par toutes les humiliations imaginables!

Elle perdit pied, se demandant ce qu'elle allait faire, trop réellement blessée au vif et outragée pour admettre que son silence et que son dédain fussent, cette fois encore, une réponse suffisante. Et elle en vint à se demander, si elle ne se rendrait pas auprès de Mme d'Hève pour s'avouer vaincue, se remettre à sa merci et la supplier d'en finir. Mais cette pensée ne fut qu'une lueur immédiatement suivie d'une réaction violente. Elle rougit à l'idée d'un tel abaissement, et peu à peu, les nerfs s'en mêlant, elle se sentit prise, à

son tour, de l'envie de frapper un grand coup. Pour commencer elle résolut de braver le monde, de faire face à l'orage, d'affronter fièrement et la tête haute ces malveillances et ces cancans abominables qu'elle n'avait que trop encouragés déjà et au succès desquels elle ne s'était que trop prêtée. Ce soir-là, justement, il y avait bal à l'hôtel de Ligneraie; elle décida d'y aller. Elle arriva la dernière dans le moment le plus animé de la soirée, seule, sans cavalier, souriante, et les joues un peu roses de fièvre. Ravissante, gantée jusqu'aux coudes, elle portait une délicieuse toilette, de faille jaune, décolletée à peine en carré, et une traînée de perles blanches dans les cheveux. Et dans le silence de surprise que son entrée avait soulevé, elle traversa l'immense salon avec une démarche lente d'impératrice, et vint tendre son front à Mme de Ligneraie, tandis que, stupéfiante d'audace et d'indifférence fictive, Mme d'Hève, non loin de là assise, regardait.

***

Cependant on sentait vaguement que quelque chose d'extraordinaire s'allait passer, et quand on vit la comtesse d'Esteney, se diriger vers Mme d'Hève, il y eut un moment d'angoisse : on crut que de son éventail elle allait frapper au visage la maîtresse de son mari. Mme d'Hève s'était levée et attendait, très pâle et un instant les deux femmes se regardèrent avec une fixité terrible. La comtesse, la première, parla.

— Madame d'Hève, je crois? fit-elle.

Comme se tenant sur la défensive, Mme d'Hève répondit à peine et d'un simple mouvement de tête.

— Je ne m'attendais pas, continua la comtesse,

à une aussi bonne fortune et je suis heureuse, madame, de ce hasard qui nous met aujourd'hui en présence. Vous possédez un esprit vif et fort goûté et j'ai moi-même ouï conter de vous des traits étrangement plaisants.

Cette fois encore, Mme d'Hève garda le silence; la comtesse d'Esteney reprit :

— Même à en croire ce qu'on prétend, j'aurais eu, moi, plus d'une fois, l'honneur de servir de plastron à vos piquantes épigrammes. Croyez, madame, que je ne vous en ai gardé nulle rancune, à telle enseigne que ce matin encore je riais, et aux larmes ma foi, de la très piètre opinion que vous vous faites de mes jambes.

Elles seraient, paraît-il, affreusement maigres! Une telle affirmation eût eu de quoi m'effrayer, partie de vous qui, en beauté, devez, certes, être connaisseuse, mais j'ai pensé que c'était là une chose avancée peut-être un peu à la légère, car enfin il n'est que mon mari qui vous eût pu renseigner sur ce point, et lui-même, il a tout à fait omis de s'en informer.

— Où voulez-vous en venir? madame, demanda Mme d'Hève de plus en plus surprise. A me convaincre que j'ai été trompée? Qu'à cela ne tienne, je m'en remets entièrement à vous.

— Voilà, madame, qui est agir en femme d'esprit, fit la comtesse, je vous remercie de cette confiance, mais je tiens à ce que désormais vous puissiez parler de moi en connaissance de cause, je veux vous prouver à quel point vous avez été trompée et jouée." Et très doucement, très amicalement : "Prodiguez moins votre confiance. Songez qu'en colportant, même de bonne foi, des choses erronées et purement gratuites, vous ne vous exposerez à rien

moins qu'à vous attirer le mépris de tous les gens un peu honnêtes et qu'à vous faire tenir par eux pour menteuse et calomniatrice."

Et, sur ce mot, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la comtesse d'Esteney releva le bas de sa robe, détacha de son genoux sa jarretière de soie, et, sans effort, sans peine, de deux doigts, elle se l'agrafa sur la taille, en ceinture.

D'unanimes bravos éclatèrent: Mme d'Hève se sentit vaincue.

— Je n'ai pas prétendu, dit-elle méchamment, que vous n'aviez la taille fine.

Les Omnibus

12 *juin* 1885

A New York, à Berlin, à Vienne, dans la plupart des grandes capitales du monde et même dans plusieurs de nos grandes villes françaises, on a mis en application une idée excessivement ingénieuse et qui, du reste, m'était venue à moi-même il y a longtemps.

Cela consiste à faire circuler dans les rues de grandes voitures attelées de deux ou trois chevaux, pouvant contenir, tant à l'intérieur qu'à l'impériale, trente, quarante, cinquante personnes, plus ou moins, les transporter d'un bout à l'autre de la ville, ou simplement les déposer en chemin, selon que leurs affaires les appellent sur un point quelconque du parcours.

Leurs dimensions, naturellement assez vastes, permettant le transport d'un nombre de voyageurs relativement considérable, comme je viens de

l'indiquer, il s'en suit que les entrepreneurs de cette intelligente exploitation peuvent en toute facilité abaisser les prix de leurs places dans des proportions énormes et le mettre au niveau des bourses les plus modestes.

C'est ainsi que, pour une rémunération variant de 15 à 30 centimes, les citoyens peuvent se rendre à leurs occupations respectives, aller à leurs rendez-vous, gagner les lieux où le devoir les appelle, sans pour cela endurer les fatigues d'une longue marche ou s'exposer aux intempéries de la saison.

On comprend aisément le sérieux avantage d'une semblable combinaison : avantage pour l'entrepreneur qui voit se répéter jusqu'à extinction de chaleur naturelle un bénéfice en apparence inappréciable, et, également, pour le consommateur qui réalise ainsi, sur son temps et sur sa peine, une économie de 50 p. 100 au moins. Aussi les compagnies dites d'omnibus (c'est le terme usité), arrivent-elles à des résultats véritablement merveilleux et tendent-elles, de jour en jour, à prendre une extension plus grande.

— Comment, va-t-on s'écrier avec une stupeur légitime, nous Parisiens, fils de la lumière, enfants de cette ville géante que le Poëte a baptisée la Capitale de l'Europe, nous n'en sommes même pas au même point que les étrangers et les provinciaux, et tandis que ceux-ci se prélassent agréablement en de confortables et économiques voitures, nous en sommes encore à user nos semelles sur l'asphalte de nos trottoirs!

Hélas oui, il en est ainsi, et c'est bien là que je voulais en venir, à ce déplorable esprit de routine qui, de tout temps, nous a paralysés, et qui n'arrivera à rien moins qu'à faire de nous un peuple infé-

rieur aux Chinois. Songer qu'une ville comme Paris ne possède même pas un service d'omnibus est une chose tellement invraisemblable qu'il faut être Parisien soi-même pour ne pas croire à une mystification plus ou moins ridicule d'un chroniqueur dans l'embarras.

***

A vrai dire, on n'a pas été sans risquer timidement quelques primitifs essais.

Quelques personnes se souviennent vaguement d'avoir vu circuler sur la ligne de boulevards, et se rendant de la Bastille à la Madeleine, de grandes caisses lourdes et pataudes, couleur jaune serin, ou encore, se traînaillant péniblement du chemin de fer de l'Est au Trocadéro, de gros véhicules poussifs, tenant le milieu, pour la couleur, entre un chimérique bitter et un chocolat improbable.

Quelques-unes même, croiraient volontiers s'en être servi quelquefois et s'y être fait cahoter pendant un certain nombre de quarts d'heure; mais nul doute que ce soit là un simple effet de leur imagination et une grossière erreur de leurs sens abusés. Il faut vivre au milieu des populations les plus cannibales pour oser croire que l'omnibus parisien soit chose créée dans un autre but que le simple plaisir des yeux. Tout au plus est-il vrai que si, par occasion, il arrive que l'omnibus circule à vide, c'est toujours dans les quartiers où il est supérieurement inutile et où il ne se trouve pas un chat pour éprouver le besoin de le prendre.

En vérité, il est grand temps que nous nous arrachions à cette ornière où la force de notre inertie naturelle nous retient et que nous nous décidions

enfin à donner aux étrangers le spectacle d'une nation civilisée prenant l'exemple sur celles qui le sont un peu moins.

Peut-être s'est-on trop fié à ce que le mouvement est nécessaire à l'homme et à ce que Barrière a pris sous son bonnet de faire marcher à pied toutes les honnêtes femmes. Mais on comprend que nous n'en finirions plus s'il fallait prendre les choses au pied de la lettre et que s'il n'était pas d'accommodements avec la prose de Barrière, le métier d'honnête femme deviendrait impossible en temps de pluie.

TABLE

1884

L'Enfant martyr 7
9 mars 9
Les Animaux du Jardin des Plantes 11
Les Misses anglaises et leurs Créanciers 15
Exposition de Bébés 18
Madame de Savignac-Desroches 22
Attaque nocturne 25
La Justice à Ploërmel 30
Le Fauteuil 23 33
4 avril 36
8 avril 40
9 avril 44
A Mme Y. de la Hanchebombée 46
13 avril 49
15 avril 51
20 avril 55
A Mme Y. de la Hanchebombée 59
La Tête des Autres 62
14 mai 66
15 mai 69
16 mai 72
17 mai 78
18 mai 81
22 mai 85
23 mai 89

Une Rupture 92
31 mai 98
Vast-Ricouard 102
7 juin 105
10 juin 109
12 juin 112
14 juin 116
Léon Valade 120
24 juin 122
Le Chemin de fer de Paris à Sceaux et Panthéon-Courcelles 126
Le Choléra et les Chats dans la Glace 129
Une page inédite d'Emile Zola 132
L'Abbé de Kernaeret 136
La Peine de Mort 138
Les Bijoux 141
Le roi Tawhaïo 144
Un Scénario 147
Le Cabaret du Père Lunette 154
Gifles 159
Mariage sur Scène 163
La Femme du Mitron 166
La Boîte à surprises 169
Demain? 173
Les Ramoneurs 177
Labiche et Augier 180
Faites passer le cercueil 183
Les Petits-Fils de Grenicheux 188
Un Décès 190

Les Surprises au Théâtre 193
18 octobre 196
Fragment de lettre trouvé par hasard, dans un buvard de café 199
L'Elève Gendrevin 202
Feu Tricoche 208
Le Fou d'hier 210
13 décembre 213
Le petit dernier de l'Académie 216
21 décembre 219
Le nouveau moyen de parvenir 222
Théodora 245

1885

Grand Débit de Philosophie 249
20 janvier 251
Philippier 254
31 janvier 258
A M. le Maire de Décorah 262
Sarcey 265
23 février 267
24 février 274
Le Témoin 276
29 mars 279
3 avril 280
4 avril 282
6 avril 285
1er mai 287
Jambes maigres 290
Les Omnibus 297

Achevé
de typographier
et d'imprimer
pour la première fois
le vingtième jour d'avril
mil-neuf-cent-vingt-sept
sur les presses de
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères
(Près la Seine)
PARIS

RANDALL LIBRARY-UNCW
3 0490 0024640 W

PQ2625 110695
.0 7677
1925 Courteline
v.12 Oeuvres complètes